

Actes des ateliers – rencontres :
13 mars – 15 mai 2004

Approche culturelle et pluridisciplinaire
des modes d'action
en milieux urbains sensibles

Opération subventionnée par "Politique de la ville 2004", sur dossier parrainé
par la communauté d'agglomération Sénart Val de Seine

Azrak
n°6

AUX ORIGINES DU PROJET

Comme on le constate dans de nombreuses agglomérations de la banlieue parisienne, la ville de MONTGERON concentre dans certains quartiers, dans une proportion élevée des familles défavorisées, dont une partie est issue de l'immigration.

Pour des raisons qui ne se limitent pas à la précarité économique, cette population démunie peut se trouver prise dans une spirale d'enfermement - exclusion.

Pour les jeunes de ces quartiers, souvent appelés "cités", les risques d'échec scolaire sont plus élevés que la moyenne, et au plan social, les déviances observées sont plus fréquentes.

Le traitement social de ces difficultés fait intervenir de nombreux services publics et institutions, dont les agents n'ont pas toujours connaissance des réponses les plus adaptées aux problèmes qu'ils ont à traiter.

L'action que nous présentons ici s'adresse en priorité à des personnels qui doivent en permanence réagir en termes d'éducation, de prévention, de médiation.

PROGRAMME ET CALENDRIER DES ATELIERS - RENCONTRES

Samedi 13 mars :

« Les jeunes des quartiers à la recherche d'une identité plurielle »

Intervention de Marc CHEB SUN.

1. Débat.
2. Questions d'approfondissement :
 - **Que se cache-t-il derrière le terme « immigré (-ation) » ?**
 - **A quoi tiennent les peurs de « l'immigré » ?**

Participation de Abdel Azziz ZNIBAA, président de l'Association "Médiation", La Source-Orléans, invité comme grand témoin.

Samedi 20 mars :

« Représentation des immigrés et enfants d'immigrés à travers l'image cinématographique »

Intervention de Mouloud MIMOUN.

1. Débat.
2. Question d'approfondissement :
 - **L'image que les jeunes issus de l'immigration ont d'eux-mêmes et donnent d'eux-mêmes est-elle un handicap à l'intégration ?**

Samedi 27 mars :

**« Familles issues de l'immigration : quels maux et quelles médiations ?
Approche psycho-thérapeutique. »**

Intervention de Hamid SALMI.

1. Débat.
2. Questions d'approfondissement :
 - **Sacralisation du sol et intégration.**
 - **Faut-il opposer citoyenneté et culture ?**

Samedi 3 avril :

« Articulations des réponses aux violences et incivilités à l'Ecole et dans les quartiers. »

Intervention de Bernard DEFRANCE.

1. Débat.
2. Questions d'approfondissement :
 - **Décoder les langages et les comportements des jeunes : pourquoi et comment ?**
 - **L'autorité bien comprise : nécessité et caractéristiques.**

Samedi 15 mai :

Réunion de synthèse

Conduite par Bernard ZIMMERMANN

Marc CHEB SUN

Le parcours de Marc Cheb Sun l'a emmené des banlieues de Paris à Berlin où il restera plusieurs années co-responsable du collectif *DIPOL*, groupement d'étrangers en lutte contre les violences des groupes néo-nazis. Revenu en France en 1995, il participe à la fondation et au développement d'un journal ; en parallèle, il traite, en journaliste indépendant, des quartiers populaires et de l'immigration dans de nombreux médias nationaux. Constatant la nécessité de créer une nouvelle dynamique, en rupture avec les discours convenus, il crée, en 2003, le magazine « *RESPECT* » dont il est le rédacteur en chef.

Bernard DEFRANCE

Bernard Defrance est actuellement professeur de philosophie au lycée Maurice Utrillo, à Stains (93). Son activité passée et présente est marquée en outre par des engagements associatifs : *Confédération de la Consommation, du Logement et du Cadre de Vie*, *Défense des Enfants International*, dont il est secrétaire général depuis janvier 2003, *SGEN-CFDT*... et un engagement pédagogique constant. Il coordonne des dossiers des Cahiers Pédagogiques, il a rédigé de très nombreux articles et publié plusieurs ouvrages, dont : « *La violence à l'école* », éd. Syros, « *Sanctions et discipline à l'école* », éd. Syros, « *Le droit dans l'école* », éd. Labor (Bruxelles), « *Violences scolaires, les enfants victimes de violence à l'école* », en collaboration avec Pascal Vivet, éd. Syros...

Mouloud MIMOUN

Mouloud Mimoun est journaliste spécialiste du cinéma, réalisateur télé à FR, ancien réalisateur de « *Mosaïque* » et de « *Télé-Cité* » (1999-2000). « *Télé-Cité* » avait pour particularité de former à l'audio-visuel des jeunes des quartiers entre 14-15 ans et 18 ans., et ils étaient encouragés à traiter leurs propres sujets. Mouloud Mimoun a publié de nombreux articles et des études, notamment sur le cinéma maghrébin, dans la grande presse et dans les magazines spécialisés.

Hamid SALMI

Formé à l'école de Georges Devereux, Hamid Salmi est psychothérapeute, psychologue, chercheur en ethnopsychiatrie et chargé de cours à l'Université Paris VIII. Collaborateur de Tobie Nathan pendant de longues années, il a écrit de nombreux articles et anime des groupes de parole et des formations en France et à l'étranger. Il vient de publier, en février 2004, « *Ethnopsychiatrie (Culture et thérapie)* », chez Vuibert, entretiens d'une rare clarté menés par Catherine Pont-Humbert. Ancêtres, parents, enfants, travailleurs sociaux, institutions entrent en scène pour raconter par sa voix leurs histoires, leurs malédictions, leurs souffrances, leurs espoirs et leurs rêves.

« LES JEUNES DES QUARTIERS À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ PLURIELLE »

INTERVENTION DE MARC CHEB SUN.

« Beurs des années 80, "Français - musulmans" d'aujourd'hui, dégager la signification de la valse des étiquettes opérée depuis plus de vingt ans pour cerner une « jeunesse des quartiers » et au-delà une population. Que réclament-elles ? »

Une identité plurielle mouvante

« Je ne me considère pas comme un spécialiste, mais plutôt comme un témoin ; c'est-à-dire que j'ai grandi moi-même dans une cité, avec plusieurs cultures : une culture catholique et une culture musulmane puisque mes parents étaient un couple mixte, avec la culture française comme ciment de l'identité... Ce qui peut parfois me gêner : c'est quelque chose de mouvant, qui peut parfois fonctionner et parfois non. Si l'on était un peu moins à l'affût des dysfonctionnements de l'identité des jeunes des quartiers, si le droit à l'erreur existait un peu plus, les choses iraient mieux.

"Respect magazine" une média pour donner la parole à ceux qui en sont privés

Je vais d'abord faire un peu de publicité pour « Respect Magazine » parce que c'est directement lié au sujet. Il correspond à trois, voire même quatre ans de travail acharné. D'une part, il est fait par un groupe de personnes totalement indépendantes du point de vue politique, du point de vue des grandes associations et aussi du point de vue financier puisqu'il n'y a aucun groupe de presse derrière et je dois dire ma grande tristesse quand j'ai eu un coup de fil d'une grande institution qui m'a demandé : « Mais qui est derrière ? » D'un côté on nous rebat les oreilles du mot « citoyenneté » et lorsqu'on prend des initiatives pour rassembler des gens autour de valeurs qui correspondent à ce terme, on se méfie de vous.

Les médias souffrent d'un grand problème aujourd'hui particulièrement lorsqu'elles parlent des quartiers populaires et des personnes qui y vivent, notamment de ce qu'on appelle les « jeunes des quartiers » : si l'on n'est pas jeune, on n'existe pas. Nous, avec « Respect Magazine », nous voulons travailler à la réalité et à la réappropriation d'un pays que nous considérons comme le nôtre. Pas le nôtre à nous seulement, mais le nôtre à nous aussi.

Pourquoi un magazine ? Parce que nous considérons que autant le tissu associatif est important dans un certain nombre de domaines, autant il manquait un média (qui vient de « médiateur ») pour redonner du lien sans avoir une vision naïve. Parce que les problèmes il y en a et il n'y a aucune raison de les ignorer mais aussi pour inverser la problématique, c'est-à-dire pour parler des apports d'une population que nous considérons comme privée de représentation et particulièrement de représentation positive.

Ce journal est l'expression d'une génération que j'ai pour ma part dépassée parce que l'équipe est extrêmement jeune mais d'une grande maturité. Il ne s'agissait pas pour nous de faire quelque chose dans l'air du temps, on a pris cette histoire très au sérieux, mais on a été peu soutenu et particulièrement du côté politique. On a rencontré beaucoup de représentants politiques à leur demande et en dehors de « rejoignez-nous et on vous soutiendra » je n'ai rien entendu. On peut aujourd'hui établir un diagnostic de ce manque de soutien. Ma proposition aux candidats aux élections prochaines est de soutenir ce qui se crée et d'arrêter de fabriquer des labels qui sont projetés sur les gens qui ne correspondent à aucune réalité ou alors qui déforment la

réalité dans un but politique, en particulier en ce qui concerne la jeunesse des quartiers populaires.

L'identité plurielle: un droit et une richesse

Cette jeunesse est en demande voire en exigence du droit à une identité plurielle : une identité qui puisse se nourrir de plusieurs éléments comme chacun d'entre nous a le droit de pouvoir le faire. Je viens d'un quartier qui a été dévasté par le SIDA et la drogue dans les années 1980 et je dois de m'en être tiré à des rencontres. Les rencontres, c'est la magie des histoires individuelles de chacun et ce sont des lieux et des moments où la rencontre est possible. A d'autres moments, elle est beaucoup plus difficile. voire impossible quand les gens (y compris la jeunesse dont nous parlons) sont enfermés dans leur bulle.

Décoloniser les imaginaires, ça marche dans tous les sens, ou ça ne marche pas, et c'est le même langage que nous tenons aux jeunes, même si il est un peu différent dans la forme.

Cette identité plurielle, c'est un droit et c'est une richesse et c'est ce qu'on refuse à cette jeunesse-là en essayant toujours de la ramener à une partie de leur histoire et à une interprétation de leur histoire. Je voudrais qu'on différencie la problématique de l'immigration actuelle, de celle des jeunes issus de cette immigration. La société française doit faire un travail sur elle-même et les problèmes des quartiers (violence, exclusion,...) ne sont qu'un reflet d'elle-même dans toutes ces composantes.

Une anecdote illustre ce propos : A l'école de journalisme de Lille, les élèves en fin de cursus se retrouvent dans les rubriques sociétés des grands médias. A la fin d'une conférence auprès des élèves de dernière année, un élève me dit en feuilletant « Respect magazine » : « il y en a quand même beaucoup de visages basanés dans votre magazine... » Sa réaction m'a paru intéressante et je lui ai demandé de se lever et de regarder l'assistance qui était nombreuse. Il n'y avait pas un seul visage basané ! Alors lorsque l'on parle de discrimination positive, terme qui correspond à l'anglais « affirmative action », qui lui n'est pas connoté péjorativement, on se rend compte que la présence des gens basanés reste extrêmement discrète notamment dans les grandes écoles, si elle est massive dans le projet du magazine.

Refus de la stigmatisation des deux modèles opposés par les médias, celui du jeune beur intégré, qui se définit sans rapport à l'islam et celui du jeune qui pour se construire le fait en ayant besoin d'une référence religieuse

Je tiens à l'identité plurielle car je crois que c'est en ne s'enfermant pas soi-même et en n'enfermant pas l'autre dans une image qui le réduit qu'on arrive à ce fameux « vivre ensemble » qui apparaît comme une formule magique dont personne n'aurait le secret. Je vous disais que j'ai pu me construire en faisant des rencontres, de tous ordres : d'ordre religieux, d'ordre psychologique, d'ordre culturel, d'ordre social et ce sont tous ces éléments rassemblés qui ont fait ce que je suis aujourd'hui, c'est à dire un individu qui cherche à vivre et à être comme tout le monde, avec des références multiples.

Cela semble évident et pourtant ça ne l'est pas quand on vit avec ces jeunes, notamment stigmatisés par les médias qui transmettent aujourd'hui deux modèles : le beur moderne, parfaitement intégré, c'est à dire dépourvu de toute référence à l'islam. Je trouve par ailleurs positif d'entendre de jeunes Maghrébins dire qu'ils ne sont pas croyants. Dans l'autre sens, je défends ceux pour qui la référence religieuse est un repère de construction. Il ne faut pas enfermer l'autre avec une étiquette, mais lui apprendre à se nourrir, à échanger à partir de cette réalité plurielle.

Je déplore que le premier modèle soit présenté comme le seul valable, car je crois qu'on va ainsi tout droit à l'échec. La plupart des jeunes sont très loin de ce modèle aujourd'hui.

La référence religieuse fait partie pour beaucoup de leur développement personnel. C'est un fait indéniable et je n'y vois aucun problème.

Opposer le beur moderne et l'intégriste (bien sûr oppresseur des femmes) impose des images à chacun, dont il souffre. Ceux qui vivent avec eux (enseignants, travailleurs sociaux,...) en souffrent aussi.

Tant qu'il y aura des ghettos sociaux, ethniques, il y aura des communautarismes

J'aimerais qu'on essaie de sortir, sur la question du communautarisme, de cette espèce de modèle double, le modèle français auquel il ne faudrait surtout pas toucher, qu'on oppose à un modèle anglo-saxon. Le modèle français est figé, or un modèle motivant bouge : c'est ce qui fait qu'on a envie de se l'approprier. Le fameux modèle communautariste anglo-saxon est évoqué au moindre problème. Mais tant qu'il y aura des ghettos sociaux et ethniques, il y aura communautarisme. Or la référence à sa communauté peut être aussi constructive : les homosexuels ont le droit d'avoir une référence ; pourquoi pas les Maghrébins, les Africains, etc. ?

A un certain moment cela peut être un moteur au développement individuel et collectif si on ne s'y enferme pas. Si on ne laisse pas le choix aux jeunes, alors ils choisiront le communautarisme.

La référence peut être d'ailleurs erronée : par exemple sur la question de l'islam : la prise de parole est salvatrice car beaucoup de jeunes disent n'importe quoi là-dessus : ils prennent soi-disant dans l'islam des choses qu'ils ont, par exemple, en fait trouvées dans une série américaine... Il faut pouvoir en parler sainement, si on n'en parle pas on développe des fantasmes. La référence religieuse est donc l'un des moteurs de construction possibles, parfois de régression. Le droit à l'identité plurielle est aussi un droit à avoir des contradictions : on ne peut demander à un jeune de 14-20 ans d'avoir une cohérence d'appréciation critique qu'on n'exige pas des autres.

Invité le 8 mars à parler des femmes dans une réunion j'ai arrêté le débat car quelqu'un m'a demandé de faire la preuve de ma non-appartenance à un mouvement islamiste. Je trouve cette violence vraiment inouïe. Quand vous êtes adolescent et qu'on vous demande tout le temps de faire preuve de votre bon républicanisme, c'est insupportable.

Entre la laïcité à la française et le communautarisme à l'anglosaxonne, une troisième voie est-elle possible ?

La laïcité n'a jamais interdit de faire appel à ses références, elle permet un meilleur « vivre ensemble ». Il faut utiliser cette notion non pas dans un modèle étriqué mais comme facteur de dynamisme.

Il n'y a pas qu'une forme de communautarisme. On peut le voir dans nos assemblées : conseils généraux, assemblée nationale,... L'absence des gens issus de l'immigration est un vrai problème. Il y a une fascination pour le modèle anglo-saxon chez nos jeunes. Lorsqu'ils vont en Grande Bretagne, ils voient qu'il y a des députés noirs, des présentateurs pakistanais au journal télévisé...

Mais n'y a-t-il pas une troisième voie à développer ? La jeunesse aujourd'hui veut exister pleinement dans l'imaginaire, dans nos représentations. Les jeunes veulent voir dans un film un noir qui joue autre chose qu'un noir, mais tout simplement un homme ou une femme.

On ne peut pas se projeter dans le cinéma français. Sauf dans quelques exceptions rarissimes.

Pour désigner un noir, est-ce normal qu'on emploie le terme anglo-saxon de « black » alors que la France a un passé, voire un passif qui a à voir avec cette catégorie ? On ne parle pas des blancs comme des « white ». Le mot « beur » est aussi rejeté par beaucoup parce qu'il ne correspond à rien.

Il est urgent d'aller vers la reconnaissance de nos histoires collectives pour aller vers une mémoire commune : leur histoire est notre histoire

Pour conclure, il y a aussi quelque chose dont souffrent ces jeunes, c'est l'absence de reconnaissance de leur histoire, l'histoire de l'immigration, l'histoire des relations internationales, l'absence de références positives en terme de penseurs de l'Islam, d'artistes, de philosophes et l'histoire qui est tue devient fantasmée et ne pas parler du colonialisme entraîne les jeunes à se refabriquer cette histoire. L'histoire des noirs par exemple est intéressante à connaître aussi pour les blancs. C'est la richesse d'un pays d'avoir autant d'histoires collectives qui puissent se rassembler. Notre travail est de rassembler, pour aller vers une mémoire commune. Ce qui devrait transgresser la question des communautés, si l'on parvient à intégrer et à transmettre leur histoire à elles aussi.

ATELIER – RENCONTRE AVEC MARC CHEB SUN (DÉBAT)

Abdel Azziz Z : Je suis d'accord avec ce que vient de dire Marc. Il est important de poser le problème des médias.

L'association d'Orléans – La Source dont je suis un des fondateurs s'occupe de médiation. Nous avons grandi dans le quartier, nous avons eu la chance de fréquenter l'université, ce qui a pu faciliter les choses et amener les gens à se rencontrer. Cette association a été créée à la suite d'incidents ayant eu lieu dans ce quartier.

Je ferai un retour en arrière à propos du terme d'immigré en me reportant à l'histoire grecque : le métèque, l'immigré, celui qui ne parlait pas la langue grecque, restait à l'écart. On se rend compte que quelque 2000 ans après, c'est toujours le même problème.

Dans une civilisation de sur - communication où on communique avec des gens à des milliers de kilomètres, on ne parle pas avec son voisin....Les gens nous font peur. C'est pourquoi je suis content qu'aujourd'hui on puisse se rencontrer ici.

La France, c'est la rencontre de gens qui viennent tous d'horizons différents et qui essaient de construire une maison petit à petit.

M (éducateur) : Je voudrais raconter une anecdote qui met en scène un jeune avec lequel j'ai eu à faire autrefois : il avait racketté dans une rame de train et avait fait sept mois de préventive. J'ai rencontré ensuite le gamin avec son père qui m'a avoué que lui aussi avait fait de la prison. Alors le père a parlé de sa jeunesse à l'enfant. Cet aveu a été fondamental pour celui-ci. Un fil s'est tissé entre les deux.

Bernard Z. Je vois une cohérence entre ce qui vient de se dire et l'intervention à venir de Salmi : on est là dans le domaine de l'ethno-psychiatrie, de la médiation culturelle familiale.

Abdel Azziz Z : La question de la transmission de l'histoire du père à ses enfants est difficile pour de multiples raisons et les filles connaissent beaucoup plus de choses sur la famille que les garçons. Quand il y a fracture à l'intérieur de la famille, c'est toute la société qui en subit les conséquences.

Marie-Jo L : Qu'est-ce que c'est que se construire une identité ?

Mes grands-parents étaient dans un petit village dans les Ardennes et moi j'enseigne en région parisienne...La parole a permis de transmettre cette histoire, par les parents : quelles sont les valeurs qui ont passé à travers cela ? Comment me suis-je construite en rapport avec ma société d'accueil (pour moi Paris) ?

Qu'est-ce qui fait qu'avec certains ça marche et pas avec d'autres ?

Marc C S : Je trouve remarquable la démarche. Il est bon de voir l'autre à travers soi-même, plutôt que par rapport à d'autres. Il faut se réapproprier l'histoire des autres à partir de sa propre histoire. Si on fait un travail sur soi-même, alors on n'enferme pas l'autre dans des images.

On se construit avec des choses dites et des choses non-dites : par exemple, la guerre n'est pas toujours racontée par les parents, ou que sous forme de flashes. Le collectif va rajouter à cela.

Je pointe la stigmatisation dans les médias, car il y a son histoire à soi, et il y a ce qu'on peut investir de cette histoire à travers des images qu'on vous plaque socialement...

Peu avant son décès, mon père m'a parlé de son bonheur à être en France, ce qu'il n'avait jamais fait, et cela montre qu'il ne faut pas enfermer les gens dans un rôle de

victime, mais il faut dire qu'ils ont aussi comme tout être leur part d'amour, de bonheur, de reconnaissance.

Abdel Azziz Z raconte alors une anecdote de son enfance montrant l'importance du rôle du père dans la formation et les dangers de l'impunité lorsqu'il n'y a personne pour montrer au jeune les limites

Elisabeth C (CIO Montgeron) : Après 1968, j'ai fait de l'alphabétisation pour les femmes dans une ZUP de la banlieue parisienne. J'ai travaillé avec des femmes qui avaient déjà des enfants, une langue et une culture ; et quand je repense à ce que j'ai fait, je ne suis pas fière : je prétendais tout leur apprendre : à élever leurs enfants notamment ! L'enthousiasme et la bonne volonté peuvent conduire à des aberrations. Et elles acceptaient l'image que je leur donnais d'elles...

Qu'est-ce que les valeurs républicaines ? Elles sont différentes pour chacun de nous. Je ne vois pas pourquoi on obligerait des gens à intégrer la laïcité alors qu'on n'est pas d'accord sur cette notion. La laïcité républicaine s'est installée sur un fond catholique... Ces femmes qui avaient été coupées de leur milieu n'ont pas pu transmettre leurs valeurs. Elles ont été culpabilisées par des gens comme moi et elles ont eu honte de leur culture et n'ont pas mis un imaginaire en place chez leurs enfants.

Marie-Josèphe B: (CASNAV) : Les nouveaux arrivants ont moins de difficultés que les gens issus de l'immigration : ils n'ont pas encore pâti de ce choc de l'image qui leur est renvoyée.

Bernard Z : Pour en venir sur la question des valeurs républicaine et à la question de l'identité, une anecdote : à la fin de la guerre d'Algérie, j'étais instituteur dans le bled dans une classe de petits Algériens, et c'est là que j'ai pris conscience de mon identité française en me révoltant contre le sort fait aux populations par les services psychologiques de l'armée. Pour moi, les valeurs républicaines étaient celles que j'avais apprises à l'école. Et ce qu'on m'avait dit et ce que je voyais, ce n'était pas la même chose... Et en entendant, un soir, les Algériens qui me disaient « on vient de chanter notre Marseillaise », j'ai compris ce besoin de reconnaissance.

Claire G : Pour rebondir sur ces valeurs, je dirais que nous sommes dans un temps où ces convictions sont « faiblards », la laïcité au sens étroit est devenue un refus du dialogue et des confrontations

Marc C S: Si vous affirmez vos convictions musulmanes, vous devez faire la preuve que vous n'êtes pas dans l'archaïsme, que vous êtes progressiste. On pointe toujours les mouvements conservateurs, comme l'U.O.I.F. , alors qu'ils n'ont rien à voir avec les terroristes !

On peut avoir des débats d'idées avec eux Ils doivent pouvoir s'exprimer car ils représentent des gens. Ces gens-là ne sont a priori mes ennemis : ils ont seulement des opinions différentes.

Lucie C : J'aurais aimé que tu ailles plus loin à propos de la troisième voie entre le communautarisme anglo-saxon et la laïcité à la française.

Marc C S : Je n'aime pas ce terme de discrimination positive. Je pense qu'il y a aujourd'hui un tel déficit de représentation que si on ne fait pas un gros effort pour inverser le cours des choses, on ne s'en sortira pas. Les quotas posent des problèmes d'application, par exemple dans les partis politiques. En même temps, si on laisse cette question de côté, dans x générations, on en sera encore au même point. Il faut savoir bousculer la France sur cette question comme sur d'autres. Sur la question des

femmes, le 8 mars, j'étais invité à la mairie de Saint-Ouen (municipalité communiste). Il n'y avait pas la moindre autocritique sur les positions du PC et ses erreurs dans l'Histoire concernant les femmes. (Sur la condamnation de l'avortement par exemple). Les questions dans la salle venaient toujours sur la femme dans l'islam. Or il n'y avait aucun musulman dans la salle ! Il ne faut pas toujours travailler sur l'autre, mais d'abord sur soi-même. Polariser sur une question évite de faire ce travail sur soi.

Abdel Azziz Z : il y a encore une loi en France qui interdit le port du pantalon paraît-il. Elle n'a jamais été abrogée.

Pour en revenir à la « troisième voie », il faut que chacun ait sa place dans un collectif, et chaque collectif sa place dans la société. Il faut que chaque communauté œuvre pour la société.

Marc C S : Il faut briser le tabou sur les communautés. On peut appartenir à plusieurs communautés et transcender tout ça. Il faut organiser des espaces d'expression pour ces communautés. Il faut discuter du PACS par exemple entre religions. Si on ne discute pas de son identité entre groupes, alors on ne le fait qu'avec sa communauté : c'est le totalitarisme.

Mme X : Je crois que le problème de la situation des femmes dans les cités va se résoudre : c'est une crise de croissance comme on a connu en France le féminisme. 50% des créations d'entreprises sont le fait des femmes et on n'en parle pas.

Abdel Azziz Z : Il y a un problème d'injustice si on applique la discrimination positive. On doit embaucher les gens sur leurs seules compétences.

Nicole : Les enfants d'ouvriers étaient autrefois sous représentés dans les universités, les choses ont évolué.

Elio C : Il faut reconnaître la multiplicité des identités. Encore faut-il que parmi ces identités, il n'y en ait pas que soi-même et les autres dévalorisent. Depuis des siècles, les civilisations arabo musulmanes ne sont pas reconnues, et c'est dans l'inconscient collectif comme dans l'inconscient de ces populations d'origine maghrébine. On ne dit pas que le message coranique a une valeur universelle. C'est une espèce de pierre qui empêche les engrenages de marcher. C'est insidieux cette dévalorisation.

Anne-Marie V : Le domaine des contenus d'enseignement de l'histoire et de l'éducation civique ne va pas dans ce sens.

La notion d'identité se traitait en sixième. Mais cette notion n'a pas été utilisée par les enseignants.

Le débat sur l'éducation a abordé cette question des contenus et c'était une occasion de revoir les programmes d'histoire, mais qui s'en est saisi ?

C'est la piste à creuser : l'école doit parler des identités.

Par ailleurs, on n'arrivera pas à vivre dans une société plurielle tant qu'on maintiendra les ghettos urbains, où se trouvent les écoles. Il y a moins d'enfants défavorisés dans l'université qu'il y a dix ans. Aucun discours politique n'est crédible sur l'école

« REPRÉSENTATION DES IMMIGRÉS ET ENFANTS D'IMMIGRÉS À TRAVERS L'IMAGE CINÉMATOGRAPHIQUE »

INTERVENTION DE MOULOUD MIMOUN.

Elio Cohen-Boulakia :

Mouloud, tu es journaliste TV, critique de cinéma depuis quelque 40 ans. Ta connaissance de la production et de la formidable évolution du cinéma du Maghreb depuis une génération va te permettre de retracer devant nous l'évolution qui s'est opérée en 30 ans environ, de la représentation de l'immigré et des enfants d'immigrés, à travers l'image cinématographique.

Il faut rappeler que tu as été rédacteur en chef de l'émission TV "Mosaïque" qui a joué un rôle précurseur dans cette pratique de conquête de l'estime de soi, pour les jeunes des banlieues défavorisées, par l'utilisation renouvelée de l'image et du film.

"Mosaïque" s'est poursuivie par "Opération Télé-Cité" et son réalisateur, Tewfik Farès, a lui-même travaillé durant une dizaine d'années à "Mosaïque".

"Opération télé-cité" ? Une merveilleuse utilisation de la TV au service des jeunes des quartiers qu'on appelle aujourd'hui d'un terme délicat : « quartiers sensibles ». C'était donner la parole à ces jeunes après les avoir, en quelque sorte, "alphabétisés" pour leur apprendre le maniement du stylo - caméra, pour leur permettre de s'exprimer, de pouvoir rectifier une image qu'ils pouvaient avoir d'eux-mêmes et que les autres avaient d'eux. Une image ou représentation qui était pour le moins détournée et le plus souvent dévalorisante. C'était utiliser la fascination qu'exerce l'image sur les jeunes pour qu'ils fassent l'effort de produire eux-mêmes des images, et que cette image leur permette de pouvoir corriger celle, dégradée, qu'ils avaient d'eux-mêmes et que les autres leur renvoyaient.

Cette maîtrise de l'utilisation de l'image, jointe à ta connaissance du cinéma maghrébin, nous a conduits à faire appel à toi pour continuer cette approche culturelle des modes d'action en milieux urbains sensibles.

Qui dit approche culturelle dit meilleure compréhension des mécanismes qui peuvent conduire chez les jeunes à des manifestations de mal-être, des souffrances qui parfois dégénèrent en violences.

La semaine passée, avec Marc Cheb Sun, c'est en interrogeant les mots, la sémantique, que nous avons exploré la difficulté pour les jeunes à parvenir à vivre cette identité plurielle, à laquelle chaque être a droit, au lieu d'une identité tronquée, réductrice, ghettoisée. Aujourd'hui, avec toi, nous allons reprendre cette question de l'identité plurielle et de l'évolution de sa perception à la fois par les autres mais aussi par les intéressés eux-mêmes, en interrogeant un révélateur très sensible : l'image cinématographique. Je rappellerai que l'image c'est à la fois l'image que donne à voir l'interprète et celle que le réalisateur du film entend privilégier lorsqu'il fait son œuvre. L'image sera donc pour nous aujourd'hui le fil conducteur d'Ariane de notre quête.

Mouloud Mimoun :

Merci, Elio, pour cette introduction et cette présentation me concernant.

Je voudrais rebondir sur quelque chose qui me paraît important ; je vais enfoncer peut-être des portes ouvertes en disant qu'aujourd'hui nous vivons dans une civilisation de

l'image très développée, voire hyper développée.. Beaucoup d'identités se déclinent en référence à l'image et à sa représentation. Je considère que depuis quelque trente ans, la conquête de l'image et, pour en revenir au cinéma, la quête et la conquête du statut de personnage de fiction, **me paraît une composante de l'expression de la citoyenneté pour les jeunes dans ce pays.** Ce que je me propose donc de faire dans cette intervention, c'est d'essayer de montrer comment depuis une trentaine d'années la représentation à l'écran –et plus spécifiquement sur le grand écran- des communautés immigrées et de leurs enfants s'est considérablement modifiée.

Commençons par un petit rappel historique.

De Charlie Chaplin à Elia Kazan, le thème de l'immigrant dans le cinéma américain

Très tôt, une vingtaine d'années après la naissance du septième art, en 1916, Charlie Chaplin réalisait le premier film sur le thème de l'immigration, « L'immigrant » ; film précurseur dans la mesure où il avait amorcé un courant dans le cinéma U.S. qui s'est manifesté après 1968, dans la période de la guerre du Vietnam et de la contre-culture : remise en question, passage sous le joug de la critique de *l'américan way of life*.

Le thème de l'immigrant était décliné à la fois comme revendication de ce statut d'immigré dans une société d'immigration comme peut l'être la société U.S., et mise en lumière des problématiques qui allaient se mettre à l'œuvre, s'agissant de l'intégration de cet immigrant dans une société étrangère.

Comme pays d'immigration, les U.S.A. nous ont donné des œuvres majeures.

Dans les années 60-70 : " America America ", le chef-d'œuvre d'Elia Kazan. Un peu moins connu : " Alambrišta ", de Robert Young, dans les années 70, un des premiers films sur les immigrés clandestins mexicains. « Georgia », sur l'histoire de l'immigration yougoslave...

Très souvent, on voit dans le cinéma U.S., même après les années 70, que ce thème est toujours affleurant, par exemple quand Michaël Cimino fait « Voyage au bout de l'enfer », les personnages mis en scène sont tous des enfants de la deuxième ou de la troisième génération d'immigrés.

Voilà quelques indications pour un pays qu'on peut considérer comme la Mecque du cinéma.

Pour en venir à la France, c'est Jean Renoir qui le premier a porté sur grand écran ce thème de l'immigration, avec " Toni " (1934), où Renoir se penche sur la condition d'immigré d'un personnage d'origine italienne.

En France les années 40 – 50 : image stéréotypée du colonisé

Dans les années 40-50, ce thème n'a guère préoccupé les cinéastes français. C'est une période où la France a encore des colonies et cela influence les contenus du cinéma français. Je ne m'étendrai pas sur la représentation du colonisé qu'on y trouve parce qu'elle est assez connue : éléments de décor exotiques, palmiers, chameaux, l'Arabe fourbe, etc... Par contre, ce qui est intéressant, concernant le phénomène de l'immigration dans la société française, c'est qu'elle s'amplifie dans les années 60 avec l'arrivée de gros contingents de travailleurs, portugais et maghrébins surtout.

Après 68, l'immigration inspire un cinéma militant

A ce moment-là, après 1968, un certain nombre de cinéastes français se sont emparés de ces questions dans un contexte idéologique et économique qu'il est important de resituer. Nous sommes, après 68, dans une période de très forte politisation d'une partie de la société et en particulier de la jeunesse ; Le camp des pays de l'Est communiste pèse alors sur la politique mondiale. En France, émerge ce qu'on a communément appelé une « extrême gauche ». Très vite, va s'opérer une convergence entre cette extrême-gauche et les luttes qui se sont développées à l'intérieur de la société immigrée.

On voit apparaître des films qui marquent le début de ce cinéma de l'immigration en France, avec un cinéma militant, politique... Ne pas oublier que, cinématographiquement parlant, nous sommes dans une période où triomphe ce qu'on appelle « le cinéma vérité », cher à Jean Rouch ou à Alexandre Astruc. Les techniques et les esthétiques à l'œuvre sont celles de ce cinéma-là, dans lequel, évidemment, l'immigration va se trouver impliquée, sinon concernée.

En 1967, Christian de Chalonge porte à l'écran le problème de l'immigration portugaise avec « O salto » (Le saut), passé il y a quelques mois à la TV où il a rarement eu l'occasion d'être montré.

Dans les années 60, toujours, René Vautier, le chantre de tous les combats des minorités, réalise des courts-métrages traitant de l'immigration : « Les trois cousins et les ajoncs », avec le comédien Mohamed Zine.

La prégnance de la guerre d'Algérie commence à apparaître plus fortement, dans le film de Michel Drach : "Elise ou la vraie vie", avec Marie-José Nat et un comédien, Mohamed Chouikh, qui devait par la suite devenir un cinéaste algérien important.

Dans les années 70, il y a ces luttes à l'intérieur de la société immigrée. Deux ou trois figures, pour schématiser, apparaissent. Celle de Mohamed Hondo (Med Hondo), comédien à l'origine, très connu pour avoir prêté sa voix au plus important des comédiens noirs U.S. à l'écran. (C'est lui qui double la voix d'Eddy Murphy et de nombreux comédiens U.S.). Med Hondo, dans les années 60 et jusqu'à aujourd'hui encore, est très engagé dans ces luttes au sein de l'immigration, et il réalise plusieurs films sur le thème du racisme par exemple.

A côté de lui apparaît un tout jeune garçon, Mauritanien également, Sydney Sokhona, (Sidi Sokhona) qui a droit à 40 pages dans les "Cahiers du Cinéma". Il était devenu, pour l'aile gauchiste à laquelle je faisais référence tout à l'heure, une figure emblématique de cette lutte pour les droits des immigrés. Il réalise deux films très intéressants : « Nationalité immigrée » et « Safrana, le droit à la parole ».

Il est intéressant de remarquer, dans tous ces films, que les espaces que les caméras investissent, les contenus à l'œuvre, sont plutôt le monde du travail de l'immigration. Ce sont beaucoup les chantiers : omniprésence du chantier comme lieu central du discours cinématographique du cinéma immigré, thème dominant.

Thème sous-jacent et « collatéral » : celui du racisme. Indépendamment de cinéastes comme Med Hondo ou Sidi Sokhona, il y a des cinéastes français qui vont s'en emparer. Avant de les citer, je voudrais compléter ce petit tableau des cinéastes issus de l'immigration pour dire que parmi eux, on a vu aussi apparaître un personnage assez singulier : Ali Ghalem. Il est, à l'origine, un travailleur immigré ; il a traversé la

Méditerranée pour venir travailler sur les chantiers de France ; il est quasi-analphabète et il va devenir un autodidacte du septième art. Avec des bouts de ficelles, il réussit à faire 2 films : " Mektoub " (1970) et « L'autre France » (1973).

Ali Ghalem donne naissance à un courant cinématographique, dans le cinéma de l'immigration, qui va faire polémique très vite. Parce que, dans ce cinéma engagé, il y a une approche qu'on peut qualifier de « misérabiliste ». C'est à dire que la représentation des personnages immigrés touche à la victimisation. Pour schématiser, c'est : " Regardez les pauvres immigrés, la situation qu'on leur fait en France, que ce soit au niveau du travail, ou du logement, ou de la discrimination raciale... "

Pendant toutes ces années 70, la critique cinématographique comme le monde du cinéma sont traversés par cette polémique : " misérabilisme " ou "pas misérabilisme ?" . Comment représenter l'immigré à l'écran ? Avec, d'un côté, les réalisateurs que je citais tout à l'heure, Med Hondo et Sidi Sokhono, avec les luttes à caractère gauchiste, et de l'autre un Ali Ghalem, qui incarne une représentation plutôt misérabiliste de l'immigration.

Dans la même période, quelques cinéastes français s'emparent des thèmes de l'immigration et du racisme. Je cite d'abord Daniel Moosman, " Le bounoule ", et Yves Boisset : " Dupont la Joie " (1974).

S'agissant de films grand-public, appelés à l'époque « films commerciaux », là aussi se développe un débat entre ceux qui soutiennent qu'il faut aussi un cinéma commercial, grand public, qui ait pour objectif d'être efficace sur la dénonciation du racisme, et de l'autre ceux qui parlent du syndrome de la récupération politique.

J'ai le souvenir personnel d'avoir été voir le film d'Yves Boisset en salle, sur le boulevard de Montparnasse, un dimanche après-midi,. La salle était bourrée de monde ; le film fut fortement applaudi à la fin de la projection par cette salle pleine de gaulois, si je puis dire.

A la fin de « Dupont la Joie », le personnage de l'Arabe, injustement accusé d'avoir assassiné la petite Isabelle Huppert, débouche, un fusil à la main, dans le café de Dupont la Joie, Jean Carmet, et il abat ce dernier. A ce moment-là, la salle a retenti d'applaudissements énormes. J'étais plutôt dans le premier camp, de ceux qui disaient que les films politiques, engagés, c'était très bien, et nécessaire, mais que convaincre les convaincus n'était pas suffisant, et qu'il fallait aussi, dans ce cinéma grand public, que les thèmes du racisme ou de l'immigration soient pris en charge, même si on pouvait critiquer la narration classique, la représentation souvent un peu simpliste du bon et du méchant.

Voilà un peu quel était le paysage dans ces années 70.

On a eu aussi un cinéaste tunisien qui a tourné en France sur le thème du racisme : Nacer Ktari, « Les ambassadeurs » (1976). Ce film s'est emparé d'un fait divers, l'assassinat à la Goutte d'Or, à Barbès, d'un jeune gamin immigré par un concierge raciste. On était là dans un réel plutôt prégnant.

A partir de 1976 émergent les réalisateurs de la seconde génération qui vont interpellier la société d'accueil

Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir du milieu des années 70, en 1976 émerge, à côté du thème de l'immigration d'une manière générale, celui de la « seconde

génération ». A l'époque, on ne disait pas encore « les Beurs », comme on les appellera plus tard, dans les années 80. La « deuxième génération », ce sont les enfants d'immigrés dont les parents ne sont pas nés en France. Eux, majoritairement, sont des jeunes arrivés en bas âge dans le cadre du regroupement familial. « A cloche-pied sur les frontières », « Ali au pays des merveilles », « Voyage en capitale »... toute une série de films commencent alors à installer dans le paysage cinématographique français l'émergence de cette deuxième génération. Elle deviendra beaucoup plus présente encore, plus importante, dans les années 80 et 90.

Un autre thème, à l'époque encore, n'ayant pas fait l'objet de beaucoup de films d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui, c'est plutôt la TV qui l'a traité : celui de l'immigration clandestine. En 1978, sort un très beau film : « Bako ou l'autre rive », réalisé par Jacques Champreux et co-écrit par un cinéaste guinéen qui allait plus tard réaliser pas mal de films : Cheikh Doukouré. Là, on suit, depuis le départ du Sénégal jusqu'à l'arrivée en France, en passant par les cols des Pyrénées, tout cette quête de l'Eldorado, de la France, par des travailleurs clandestins.

Aussi, un film à citer parce qu'il fait appel à l'intrusion de la psychanalyse et de la psychiatrie pour parler de l'immigration, film de Daniel Karlin lequel s'est surtout illustré par des documentaires. Il adapte un travail de Tahar Benjelloun, l'écrivain marocain : " La mal-vie ". A l'époque, il a été une certaine référence.

Années 80 : changement important. On voit apparaître, dans le paysage cinématographique, des cinéastes beurs.

Celui auquel on peut vraisemblablement accorder la naissance d'un cinéma des banlieues, c'est Mehdi Charef. En 1984, il réalise « Le théorème d'Archimède », d'après un roman qu'il a préalablement écrit et dont il a tiré le scénario. Grâce à Costa-Gavras et à sa femme, qui ont été les producteurs du film, « Le théorème d'Archimède » a vu le jour.

C'est la date de naissance d'un cinéma de l'immigration autochtone. Là, apparaissent sur le grand écran, les quartiers dits sensibles, en l'occurrence les fameux grands ensembles, qui constituent des grands ghettos, mais dans une période où la mixité sociale et ethnique est encore très importante. C'est pour cela que le film, puisqu'il est censé se passer dans les années 60-70, énonçait l'amitié entre deux garçons, l'un Beur et l'autre Gaulois, ce dernier étant joué par Rémy Martin, qui ensuite est devenu un comédien français assez important.

1985, apparition d'un autre cinéaste beur : Rachid Bouchareb. Il réalise " Bâton rouge ", avec Pierre- Loup Rajot, Jacques Penot, Hamou Graïa, comédien qui, lui, vient du théâtre. Il est parti d'une histoire réelle, celle de trois copains de banlieue, qui, un jour, se sont embarqués pour les Etats-Unis, et ont fait l'expérience de la société américaine ils en sont revenus avec l'idée de monter un fast-food dans leur cité...

Ce qu'il y aurait à retenir de ces deux films, " Le théorème d'Archimède " et "Bâton Rouge ", c'est que **pour la première fois dans le cinéma de l'immigration, s'amorce la conquête du statut de personnage de fiction**. La vraie libération, la vraie reconnaissance de l'immigré en tant que personnage de fiction plein et entier, est effectivement de ne plus être une silhouette.

Parce que, en dehors des quelques films que j'ai cités pour les années 60-70, pour l'essentiel les personnages issus de l'immigration, avaient souvent des fonctions très « décoratives ». De même que, comme je le disais, pour le cinéma colonial c'était le

palmier ou le serveur de thé, là, le personnage de l'immigré était, soit le travailleur sur un chantier, soit le dealer ou le délinquant.... Tous des archétypes. Là, pour la première fois, on n'a pas de personnages univoques, montrés d'un bloc, mais des personnages avec une épaisseur, une humanité, une complexité, des sentiments. Dans ces années 84-85, il y a là quelque chose de nouveau dans le cinéma de l'immigration.

A la même période, des cinéastes français ont aussi traité ces thèmes, notamment Francis Giraud, cinéaste important, qui met en scène, avec Gérard Depardieu, « Le grand frère », dans lequel le thème de la deuxième génération est présent, avec un personnage de gamin un peu dealer et une sœur qui se prostitue pour s'en sortir, jouée par Souad Amidou, fille du comédien Amidou. Ce même thème est dans le même temps pris en charge par deux autres cinéastes : Serge Le Perron, avec " Laisse béton ", et Jean-Louis Bertuccelli, avec " Interdit aux moins de treize ans ". Ce sont des films qui ont eu un succès commercial honorable, de l'ordre de 100 000 à 150 000 spectateurs.

Donc, dans ces années 86, émergence des Beurs, émergence de la deuxième génération, avec des revendications qui ne sont plus celles de leurs pères. De même qu'il y a eu une prise de parole dans les années 70, il y a une prise de l'image dans les années 80. La deuxième génération interpelle la société d'accueil, la société française, sur un certain nombre de constats : les thèmes du racisme, de la discrimination, le problème du logement...

Il faut signaler au passage un film qui a eu beaucoup de succès, tiré d'un roman de Romain Gary : « La vie devant soi », de Moshe Misraï ; à côté de Simone Signoret, le comédien algérien Mohamed Zine fait une interprétation formidable, encore meilleure que celle qu'il avait faite dans « Dupont la Joie ». Il connaîtra malheureusement un avenir dramatique puisqu'il a été enfermé en asile psychiatrique et qu'il y est mort.

Depuis les années 90 la conquête du statut de personnage de fiction se confirme

TV aidant, le problème des banlieues, des grands ensembles, des quartiers défavorisés, celui des jeunes, celui de la délinquance, vont devenir omniprésents. Indépendamment du petit écran, le grand écran s'est emparé, lui aussi, de ces sujets. Ces thèmes sont repris par un certain nombre de jeunes cinéastes français comme Thomas Gilloux, « Raï », Mathieu Kassowitz, « La haine ». Thomas Gilloux réalise « Black micmac », sur le mode de la comédie. Il faut constater d'ailleurs que dans cette représentation du monde de l'immigration de la deuxième génération, on voit poindre un changement de ton. Certains cinéastes vont introduire la notion de l'humour et le plus représentatif de ce courant est un Algérien qui vit en France, Mahmoud Zemouri, « Prends 10 000 balles et casse-toi », où il raconte l'histoire de la prime de 10 000 F qu'octroyait Lionel Stoléru aux immigrés qui acceptaient de retourner dans leur pays d'origine, histoire traitée totalement sous l'angle de la comédie.

Le thème des tournantes va être représenté par « Le squalle », passé il y a peu à la TV.

On remarque l'apparition de plus en plus importante quantitativement parlant, de gens issus de cette deuxième génération, à la fois comme cinéastes, comme comédiens (on voit apparaître des gens comme Sami Naceri, Rochdi Zem...), toute une pléiade... Expérience originale aussi, deux jeunes Beurs issus de Nanterre : Aïssa Djabri et Farid Lahouassa. Eux ont fait l'Ecole de cinéma de l'IDHEC, des courts métrages et puis se lancent dans la production. Dans un premier temps, ils ont produit des films traitant du thème de l'immigration, puis très vite ils se sont positionnés comme des producteurs au

même titre que n'importe quel autre producteur. Ils vont s'orienter vers un cinéma grand public, avec " La vérité si je mens, 1 et 2 " qui les ont propulsés au firmament du cinéma.

Il faut signaler, à propos de comédie, un film sorti il y a 3 ans : " Origine contrôlée ", de Ahmed Benchalah, co-réalisé avec sa femme. Comédie désopilante, qui a eu une grande sortie. Le film n'est pas toujours d'un niveau très élevé, le scénario a quelques insuffisances à mon sens, mais par contre, ce qui était intéressant, c'était la manière dont était posé le problème de la représentation de l'immigré : les scénaristes avaient eu l'idée de raconter l'histoire d'un personnage français qui décide de se déguiser en femme pour se rendre à une soirée. En sortant, il se retrouve dans un café arabe, il pose son sac sur le bar et va aux toilettes. A ce moment-là, un travesti algérien prend le sac du travesti français et lui laisse le sien. Il y a alors une descente de police et les policiers disent au Français : " Mais Monsieur Mohamed Ben Kaddour, vous êtes un clandestin... " L'autre proteste mais se retrouve en prison. Toute l'histoire ensuite tourne autour de lui parce qu'en prison, il va retrouver une prostituée algérienne et un jeune Beur des quartiers plein de bagout, de tchatche, une espèce de rappeur. Tous les trois s'enfuient à la suite d'un transfert en voiture et vont traverser la France en connaissant une série d'aventures.

Tout ceci pour dire que là, on voit que cette conquête du statut de la fiction est désormais réalisée dans le cinéma français.

A la même période, Mehdi Charef, pour en revenir à lui, réalise un film très intéressant sur les sans-papiers : « Mariline », avec Muriel Robin. On se rend compte là, que la caractéristique de quelqu'un comme Mehdi Charef, n'est pas seulement de mettre en scène des personnages issus de l'immigration, mais plus généralement de prendre en charge, j'allais dire en marge, tous les exclus. Ce sont plutôt les laissés-pour-compte de notre société qui l'intéressent. "Mariline" raconte l'histoire d'un groupe de nettoyeurs dans une grande surface dont il va suivre un certain nombre de situations. Mehdi Charef semble avoir fait sienne la maxime de Jean-Luc Godard selon laquelle "c'est la marge qui tient la page"

Un autre cinéaste algérien a un statut un peu particulier, c'est Merzak Allouache. Il ne se définit ni comme cinéaste immigré ni comme cinéaste beur, il est à cheval entre les deux, il fait des allers et retours entre la France et l'Algérie, bien qu'il soit installé en France depuis dix ans. Il va réaliser un film, « Salut cousin », qui lance au cinéma Gad el Maleh, qu'il va retrouver 5 ou 6 ans plus tard pour faire ce qui constitue aujourd'hui le record pour un film fait par un immigré : « Chouchou », 4 millions d'entrées ; ceci reste un point de repère intéressant.

En ce qui concerne les femmes, peu sont apparues dans ces années 90, mais il faut citer Zohra Ghorab Volta, Yamina Benguigui, qui s'est fait connaître avec sa trilogie à la TV, "Mémoire d'immigrés ", qui a eu une sortie en salle, et qui est passée, elle aussi, à la fiction avec " Inch'Allah dimanche", un peu autobiographique puisque le film raconte l'histoire du regroupement familial, l'arrivée de sa mère en France dans les années 60. Il est intéressant là aussi de noter que des cinéastes comme Yamina Benguigui sont dans une revendication de la mémoire. Ils veulent faire justice de l'amnésie de la société française par rapport à leurs parents. Inscrite dans cette veine, Yamina Benguigui va mettre en scène, dans les semaines à venir, un feuilleton pour France 2 : « Aïcha ». Je signale, entre parenthèses, qu'il n'y a eu que quelques rares feuilletons sur le thème de l'immigration : " La famille Ramadan ", sur M6, ou "fruits et légumes" sur France 3. Les thèmes de l'immigration, celui des quartiers, restent l'apanage des émissions d'informations.

Sur le thème de la mémoire, ne pas oublier non plus, un jeune Beur, Bourlem Guerdjou, "Vivre au paradis", qui se passe dans les années 60, précisément au moment de la manifestation du 17 octobre 61. Film remarquable, avec Rochdi Zem dans le rôle principal, avec une approche absolument pas simpliste ni manichéenne des thèmes de l'immigration et de la guerre d'Algérie. Il est en train de préparer un autre film, curieusement un film d'aventures.

Dans la même période, des cinéastes pieds-noirs s'interrogent aussi bien sur leur mémoire que sur les thèmes de l'immigration et du racisme. Philippe Faucon, " Samia ", qui est la mise en scène de la condition des filles maghrébines dans une famille marseillaise avec une justesse de ton et de regard que j'ai personnellement rarement vue dans le cinéma. Philippe Faucon étant français originaire de Casablanca.

Dominique Cabrera, aussi fille de Pieds-Noirs, a fait avec Claude Brasseur, " De l'autre côté de la mer ", qui se déroulait en France, mais qui était raccroché aux événements de l'Algérie contemporaine, en l'occurrence les problèmes du terrorisme. Il met en scène des personnages qui se réfugient en France...

Je veux citer aussi un jeune cinéaste qui a fait une expérience tout à fait étonnante. Il a 35-40 ans, c'est Rabah Ameur Zaïmeche. Il a tourné en vidéo un film sur sa cité : " Wesh Wesh ", une expérience unique parce qu'il a auto produit son film "en faisant la quête" dans sa propre famille, dans son entourage. Avec Mehdi Charef, il a, à mon sens, certainement l'un des regards les moins "sentiers battus" sur le monde des quartiers, sur l'univers de cette génération.

Le dernier enfin que je veux citer : Abdel Kechiche, qui est pour moi un peu le John Cassavetes français, c'est à dire qu'il a le réel souci des comédiens, ce qui est très rare dans le cinéma français aujourd'hui, qui est, d'une manière générale, un cinéma de personnages avec des situations mais où la direction d'acteurs n'est pas essentielle comme elle l'est chez Abdel Kechiche. Il a une caméra qui virevolte, toujours très proche des personnages. Il passe des mois à faire travailler ses comédiens et il prend des non professionnels. Il a fait deux films remarquables ; il y a quelques années " C'est la faute à Voltaire " qui se penchait sur un clandestin se retrouvant à vivre des aventures dans les marges de la société française, dans un foyer, rencontrant Elodie Bouchez, personnage déglingué. Puis un dernier film d'un brio et d'une maestria remarquables : " L'esquive ". Il y fait se télescoper l'univers de la langue française châtiée, celle de Marivaux, et celui de la langue des banlieues, en racontant l'histoire d'un groupe de jeunes des quartiers qui, pour la fête de fin d'année de l'école, doivent interpréter "Les jeux de l'amour et du hasard. "

Je terminerai en reprenant ce que tu disais, Elio, dans ton introduction sur l'image "révélateur sensible", pour dire qu'**aujourd'hui**, effectivement, **cette représentation par l'image, des immigrés, des jeunes issus de l'immigration, a désormais son statut et qu'elle va perdurer.**

Elio C-B.

Merci, Mouloud, pour cette fresque remarquable. Ce que j'en retiens en particulier, c'est que tu nous as montré comment on est passé, de cette perception de l'immigré comme une personne sans visage, à quelque chose qui s'est progressivement étoffé, après le passage par une phase misérabiliste, heureusement dépassée, parce qu'elle n'était pas porteuse en soi d'un avenir, même si elle a eu le mérite de révéler une situation dramatique. Ce qui est particulièrement intéressant, dans la dernière partie de ton exposé, c'est le constat que tu fais d'une évolution somme toute positive même si les choses ne vont pas aussi vite qu'on le souhaiterait. Je voudrais ajouter enfin à ton propos centré sur l'image, des choses un peu parallèles qu'on peut trouver avec le monde des humoristes, dans lequel on a aussi des représentations qui aujourd'hui prennent droit de cité à côté de ceux de la France "classique", et qui vont dans le sens de ce que tu as énoncé.

Mouloun M.

Il est vrai que jusqu'à présent la spécificité des gens issus de l'immigration était le sport et la musique, mais aujourd'hui, on le voit dans d'autres domaines. Je pense au théâtre.... J'ai eu à connaître des jeunes issus de l'immigration sortis du Conservatoire d'art dramatique, comme Abbes Zahmani ou Malik Feraoun. Ainsi, des espaces ont été occupés de manière forte. L'humour mériterait un traitement particulier, vu le nombre considérable d'humoristes qui viennent d'ailleurs, non seulement de l'immigration maghrébine mais du bassin méditerranéen entier, si bien que l'humour gaulois, à mon sens, est devenu de plus en plus un humour méditerranéen. Dernier en date, parmi ceux qu'on voit apparaître, Cartouche, sorti de la Cité des Bosquets, à Montfermeil. Les autres, s'ils ne sont pas Beurs sont Pieds-Noirs, ou Juifs du Maghreb comme Elie Semoun, comme Boudjenah... De Bedos à Cartouche, la série est étonnante. Il faudrait s'interroger sur le pourquoi de cet investissement du monde de l'humour.

Bernard Z.

Evoquant la période des années 80, tu as dit que c'était une période dans laquelle la mixité sociale et ethnique dans les Cités existait encore. Notation intéressante. Elle correspond à ce qui nous a été dit par Abdel-Azziz Znibaa à propos de La Source-Orléans. C'était une situation dont il a le regret parce que cette mixité s'est dé faite, ce qui amène au constat de la situation actuelle, marquée par la ghettoïsation qui s'est développée corollairement.

Elio C-B.

Je voudrais apporter une précision à ce sujet sur un cas particulier que je connais bien. J'ai passé une grande partie de ma vie professionnelle à travailler dans une équipe pluridisciplinaire sur la ville nouvelle d'Evry. Or, sur cette ville nouvelle dont on parle beaucoup aujourd'hui, en terme de quartier sensible, cette caractéristique n'était pas une réalité en 1982. Pourquoi 1982 ?

Parce qu'on a une image, à cette date : celle du recensement, que nous avons étudiée avec beaucoup de soins. Et on y notait que, par exemple, dans les quartiers comme les Pyramides, le Champtier du Coq, les Epinettes...., des quartiers qui, après, ont connu et connaissent encore des problèmes, on avait encore une présence des classes moyennes. C'était très important pour nous qu'elles y soient. Or, que s'est-il passé dans la deuxième partie de la décennie 80 et au début des années 90 ? L'établissement public d'Evry fut contraint par l'Etat de dépasser (et de beaucoup) la proportion de 30% de logements sociaux dans les quartiers en construction. Et les classes moyennes ont

progressivement quitté ces quartiers de collectif denses pour aller vers de l'individuel. Les appartements qu'ils abandonnaient furent réoccupés en majorité par des personnes issues des classes les plus défavorisées.

Georges D.

Je vais être un peu provocateur en rebondissant sur ce que vous avez dit. Il y a beaucoup de personnes des classes moyennes qui ont logé dans du collectif à une époque où l'on sortait d'une crise de manque de logement et qui ont eu par la suite la tentation de l'individuel. La question du logement individuel qui s'est développée et qui a attiré. Je me demande à propos de quelques exemples que j'ai pu vivre, si un des phénomènes qui va être le révélateur de l'intégration ne sera pas quand les jeunes Beurs vont commencer à chercher du logement individuel et à s'y installer ? Et ça commence. On travaille sur la question du relogement et j'ai l'exemple d'une famille maghrébine bien intégrée, qui avait comme règle d'avoir une maison individuelle parce qu'on va démolir la cité où ils étaient. Ils sont au CIL et ils ont trouvé un logement individuel. Il va y avoir un phénomène comme celui-là et à mon avis il faut commencer à l'accompagner et à l'encourager. C'est un des thèmes possibles. Il m'intéresserait de filmer ça pour le montrer.

Bernard Z.

Pour aller dans le sens de la remarque précédente, effectivement nous avons eu à constater ce phénomène en travaillant avec le Centre municipal Saint-Exupéry, dans la cité de La Forêt à Montgeron, grande cité de 800 logements, où il y a une certaine mixité à l'heure actuelle. De ce fait, ce n'est pas une cité connaissant de trop gros problèmes, ils restent relativement « modérés » par rapport à d'autres lieux. Depuis deux ans environ, a été construit un ensemble de maisons individuelles de l'autre côté de la rue. Très serré, aujourd'hui peut-être 60 à 80 maisons. Un certain nombre de familles de la cité ont acheté là, parmi lesquelles des familles immigrées. Peut-on donc considérer que c'est là un bon signe d'intégration ?

Pour en revenir au cinéma, une question à Mouloud Mimoun, concernant " L'esquive " : quelle a été la réaction des habitants de la Cité des Francs-Moisins ?

Mouloud M.

D'après ce que raconte Kechiche, le réalisateur, au début, comme toujours lorsqu'une caméra vient dans ces quartiers, il n'a pas été le bienvenu, mais il a fait un travail d'enquêteur assez colossal. Il a d'abord écumé plusieurs grandes cités pendant des mois, il a fait un casting géant au niveau des jeunes. Aux Francs-Moisins, qu'il a choisi, il a été finalement assez bien reçu par la population. J'ai été étonné parce que, dans un débat que j'ai animé au Magic Cinéma à Bobigny, il y a quelques semaines, toutes les familles des grands ensembles étaient là, beaucoup de jeunes accompagnés par des profs, les parents d'une jeune comédienne du film. Cette dernière, celle qui joue le rôle de la grosse Fatty, veut maintenant faire métier de comédienne.

Bernard Z.

D'après ce que j'ai lu sur le jeu des jeunes comédiens, les jeunes qui parlent la langue des banlieues dans le film, s'expriment de façon très claire dans la vie courante. Dans le film, ils ne parlent pas leur langue de tous les jours, ils jouent donc. Ils entrent dans des personnages de fiction mais ça n'est pas leur personnage qu'ils jouent directement.

Mouloud M.

Pour ajouter à cela, je citerai deux anecdotes du film. C'est la comédienne qui joue le rôle de la prof de français qui me les a racontées. Sur le plateau, le personnage du garçon qui, dans le film, est introverti, ne dit pas trois mots, est dans la réalité un

dragueur invétéré. La fille qui hurle tout le temps, c'est l'inverse : dans la vie, elle rase les murs... Cela pour revenir à mon propos de tout à l'heure, sur l'investissement du champ de la fiction. Cela me paraît la grande novation du cinéma de l'immigration. Quant à la langue utilisée dans le film, les comédiens m'ont dit que tous les dialogues étaient totalement écrits par le scénariste, ce n'est pas du tout la langue qu'ils parlent. Ils ont simplement fait ce qu'on appelle un travail de mise en bouche. Aujourd'hui, nous ne sommes plus dans la docu-fiction. En terme de conquête " citoyenne ", c'est quelque chose de fondamental.

Annie D.

J'apporterai un petit bémol à ce propos. Sur l'exemple de "L'esquive" et des Francs-Moisins, ces jeunes sont bien bilingues mais, pour être au contact permanent avec des jeunes des cités, cette langue est bien véhiculée chez les garçons même chez les filles. Est-ce que pour l'intérêt du film il y a eu un effort ?

Mouloud M.

Ce que m'a dit Abdel Kechiche, c'est que les dialogues tels qu'il les a écrits étaient le résultat d'un mixage qu'il a fait. Il s'est rendu compte que d'une cité à l'autre, les langues ne sont pas les mêmes, les références non plus, les mots ne désignent pas les mêmes choses et il a donc été obligé de faire un commun dénominateur pour tenir compte de cette diversité.

Georges D.

Je rejoins ce qui a été dit tout à l'heure à propos de deux films qui me paraissent avoir été oubliés : " Le chaos " et " La crise ". La culture des banlieues, des jeunes, commence à se répandre. Maintenant, c'est un phénomène de société de parler, dans un film qui traite de problèmes de la bourgeoisie, de fouiller un ou deux personnages qui vivent quelque chose et qui se raccrochent à l'histoire. Dans les banlieues, des jeunes complètement gaulois parlent la langue des banlieues ; un fait d'osmose est en train de se faire, la langue française évolue sous l'incidence de celle des banlieues, c'est une évidence. Tout comme l'argot des quartiers populaires qui, dans ma jeunesse était interdit et qui se retrouve dans le dictionnaire de l'Académie. Ces jeunes là sont passés de l'un à l'autre avec une facilité qui était celle de leur quotidien ; ils ne sont pas complètement entrés dans leur personnage ; ils ont fait émerger en eux un personnage qui existe plus ou moins et qui avait existé chez beaucoup de comédiens français qui vont passer de l'un à l'autre assez facilement.

Mouloud M.

Et avec une adaptation qui est la leur. Par exemple, ce qui est remarquable, quand on connaît la langue arabe (eux utilisent des mots d'arabe dans leur verlan) : " Jurer sur le Coran de La Mecque ", ça n'existe dans aucun pays arabo-musulman. Jamais on ne jure sur le Coran. Donc, ils ont fait une transposition, parce qu'on jure sur la Bible. Pas sur La Mecque ! La Mecque, on n'y fait jamais référence en Algérie, d'ailleurs. Donc, ils ont créé un idiome. D'ailleurs, des enseignants commencent à travailler là-dessus maintenant.

Georges D.

Je parlais du " GÔNE DU CHAÂBA ", fait par quelqu'un qui réfléchit. Dans ce film-là, me semble-t-il, est bien posé le phénomène de l'inquiétude du jeune qui sort de son milieu, par la perte de ses racines et de sa communauté, c'est un problème loin d'être résolu aujourd'hui, qui est une des clés du problème de l'intégration.

Mouloud M.

Je suis content que vous ayez cité "Le gône du chaaba" parce que c'est impardonnable de ma part d'avoir oublié ce film qui, justement, participe de ce courant dont je parlais, celui de la revendication d'une histoire, d'une mémoire, donner une histoire à cette immigration, à ses parents, de leur rendre justice, de ne pas subir un phénomène d'amnésie par rapport aux bidonvilles, sur le passage du bidonville au grand ensemble. Tout ça est magnifiquement véhiculé par "LE GÔNE DU CHAÂBA". Effectivement, c'est le destin du personnage central, du gamin : il est annonciateur de quelque chose qui est en train de se vivre de manière générale aujourd'hui, qui est le départ des banlieues, de ces quartiers, par ceux d'entre eux qui ont une certaine réussite scolaire ou socio - professionnelle. De même qu'on parlait tout à l'heure des couches moyennes qui quittaient les grands ensembles. Tout ça participe de ce problème de fond de la mixité sociale. Cela étant, je pense que ce qui serait intéressant de la part des pouvoirs publics, s'il y avait un tant soit peu de clairvoyance de leur côté, ce serait de profiter de cette sorte de mutation sociale qui fait que, aujourd'hui, les jeunes issus de l'immigration aspirent à accéder au logement individuel, à la propriété individuelle, pour corriger le ratage qui s'est produit il y a vingt ans. Je veux dire qu'il serait intéressant que les pouvoirs publics facilitent à toutes ces familles d'immigrés ou à leurs enfants l'achat de pavillons de manière à refaire la mixité sociale. Ce qu'on a raté au niveau du grand ensemble, on peut le réussir au niveau du pavillonnaire et, en plus, c'est dans le sens de l'évolution de la société en matière de logement ; tout le monde veut accéder à la propriété individuelle.

Georges D.

Il y a un autre phénomène très net dans le film. C'est le bonheur des familles des bidonvilles qui ont accédé à un logement social. Aujourd'hui, on les démolit. Cette réussite... Hop ! On liquide et on recommence.

Mouloud M.

Dans "Vivre au paradis", de Bourlem Gerdjou, qui se passe dans le bidonville de Nanterre, on voit que l'aspiration du personnage central, Rochdi Zem, qui entre-temps a fait venir sa femme et ses gosses d'Algérie, est d'accéder au grand ensemble. Lui, n'en a rien à faire de la politique, parce qu'il est complètement dans son projet personnel.

Annie D.

On doit raccrocher ça à un phénomène de société en France, pas seulement à un fait lié à l'immigration. Ce ne sont pas seulement les personnes issues de l'immigration qui aspirent à cela.

Bernard Z.

Par rapport à ce que disait Annie Depré tout à l'heure, à propos du bémol qu'elle apporte à la question de l'investissement dans le champ de la fiction, je ne partage pas tout à fait son avis sur "L'esquive". "L'esquive" n'est pas un documentaire. Si c'était le cas, ton bémol serait même insuffisant, c'est une fiction, donc, en tant que telle, c'est une image, une représentation. Une image proposée au spectateur, à la société, et elle montre de façon convaincante des possibilités réelles de devenir de ces jeunes. Parce qu'on les voit capables, surtout lorsqu'on connaît le making off, de devenir des acteurs, ce qu'ils ne sont pas au départ. Cela est important.

Claire G.

Je m'interrogeais sur ce que signifie ce passage à la fiction. Comment les jeunes qui ont vu le film ou l'ont joué, vivent-ils ce rapport à la fiction ? Le vivent-ils comme quelque chose de révélateur, parce que l'image est construite, réfléchie, que la fiction

révèle une réalité ou au contraire, est-ce qu'elle se différencie de cette réalité ? Les rapports à la fiction peuvent être très différents.

Mouloud M.

Sur le « pourquoi la fiction ? », je pense qu'une majorité de jeunes cinéastes issus de l'immigration vivent la fiction comme on vit parfois le passage à la littérature, c'est à dire comme une sorte de moyen leur permettant d'accéder à une certaine légitimité. A partir de ce moment-là ils sont "cinéastes". Je pense que c'est pareil pour les comédiens. Les jeunes de " L'esquive " me disaient que c'était formidable parce qu'ils étaient sortis d'eux-mêmes. Très exactement une phrase que dit le prof de français à ses élèves. On voit le personnage central complètement coincé, qui ne joue pas : elle lui dit " Sors de toi-même ! ". Eux me disaient : " On est dans un ailleurs. " Cette notion de l'ailleurs fonctionne un peu comme un moteur, aussi bien chez les cinéastes que chez les comédiens.

Claire G.

Est-ce que cet " ailleurs " parle d'eux ?

Mouloud M.

Avec l'accès à la fiction, il peut ne pas parler d'eux. C'est ça qui est intéressant. Le reportage ou le docu les figent dans leur condition, leurs origines, tandis que là... Le rêve de tous ces comédiens Beurs que je connais c'est de jouer un Jean-Pierre ou un François... Ce que fait Rochdi Zem maintenant. Les réalisateurs, autrefois réticents, ont appris à distribuer un rôle de médecin qui s'appelle Guillaume à un Mohamed, même s'il a le teint basané... J'avais organisé une table ronde au Festival contre le racisme d'Amiens, au milieu des années 80, pour stigmatiser les castings qui se faisaient au faciès. Par exemple, mon copain Djelloul qui faisait "Mosaïque" avec moi, se voyait répondre au casting : " Désolé, on veut un personnage d'Arabe, vous, vous ne faites pas assez " Arabe " !

J'ai oublié de mentionner un film qui faisait partie des films qui ont pris à bras le corps le thème du racisme, c'est " Train d'enfer ", de Roger Hanin (1986), qui s'inspirait d'un fait divers, la défenestration du train Paris-Vintimille.

Bernard Z.

Ce que tu viens de dire à propos du Guillaume qui jouait un Mohamed, me fait penser au contenu d'une chanson de la Révolution française, de 1794, après le décret de la première suppression de l'esclavage, sous le gouvernement révolutionnaire. " La liberté des Nègres ", peut-être la première chanson antiraciste de l'histoire de France. La dernière phrase du dernier couplet dit : " La couleur tombe et l'homme reste."

Michel L.

Quelque chose m'a posé problème lorsqu'on parlait tout à l'heure du passage d'un type d'habitat à un autre. Je vois qu'effectivement du bidonville au HLM, on considère que c'est un progrès. Je crois qu'il y a là des images qu'il faudrait non pas corriger, mais regarder d'un peu plus près. Je ne crois pas que l'habitat individuel soit un progrès du point de vue social ; il y a un isolement des gens ; ou bien l'habitat est tassé et on se gêne les uns les autres, ou au contraire il est lâche et on est isolé. Si on raisonne dans les mêmes termes qu'à propos de l'habitat collectif, c'est à dire que l'amélioration matérielle était en soi un progrès suffisant, les conséquences peuvent être graves. La Grande Borne contre laquelle on a tempêté, habitat massif, proposait effectivement un confort aux gens qui y venaient, or ce confort n'a pas été catalyseur d'un progrès de la vie sociale et culturelle.

Georges D.

Certaines choses ne sont pas un progrès. C'est une aspiration. On le constate.

Bernard Z.

L'image, comme vecteur de représentation passe aussi par la TV. Comment vois-tu le rôle de la TV qui fournit aussi des représentations ? S'y passe-t-il des choses intéressantes ?

Mouloud M.

Dans le monde audio-visuel, la TV est effectivement la plus présente, la plus prégnante au sein de la cellule familiale.

Pour en revenir aux populations immigrées ou issues de l'immigration, j'observe une chose qui m'a alerté : au moment de la disparition de "Mosaïque", à laquelle je travaillais, en septembre 87, démarrait dans les quartiers le phénomène des paraboles. J'étais extrêmement meurtri de voir que tout le travail que nous avons fait pendant 10 ans, quant à tisser du lien social entre l'immigration et le reste de la société d'accueil, la France, est parti en fumée en quelques mois, puisque les paraboles étaient systématiquement tournées vers les TV des pays d'origine. Lorsque j'allais filmer, que je rentrais dans une famille, c'est étonnant, en fait la TV fonctionne chez les immigrés comme un poste de radio : elle est ouverte en permanence, on est branché sur canal Algérie, ou la RTM, ou la RTT, des chaînes libanaises... A l'époque, ... Quand je rencontre des jeunes aujourd'hui, qui me reconnaissent encore 15 ans après la fin de l'émission : "Ah ! Mouloud, on est contents de te voir.... On aimait bien "Mosaïque"... " Et la première chose qu'ils me disent : " On regardait avec nos parents. "

Si il y a quelque chose dont on pouvait être fiers avec cette émission, c'est qu'on est allé à contre-sens de l'évolution de la TV qui, aujourd'hui, a atomisé les publics. On était une des rares émissions qui fédérait les générations, en terme de lien social et de transmission. Les enfants et les parents regardaient les mêmes programmes, ce qui est énorme en terme de lien social.

Inversement, aujourd'hui, lorsque je vais dans des familles, dans les quartiers, il y a deux téléviseurs le plus souvent, les parents sont branchés sur la TV du pays d'origine et les gamins regardent M6 ou Star Academy... Un fossé générationnel se creuse à travers le référent culturel de la TV. C'est dommageable.

Lorsque je regarde le paysage audiovisuel français aujourd'hui, je vois qu'il manque une émission du type "Mosaïque", qui serait un magazine culturel qui prendrait en charge la diversité des problématiques et des populations, telles qu'elles se vivent aujourd'hui. Evidemment, la situation de 2004 n'est pas celle de 84 ou 87. Mais on a besoin d'un espace de connaissance et de reconnaissance. Aujourd'hui, ce public immigré qui avait une sorte de point d'ancrage, est, comme le public français, totalement atomisé, parti dans toutes les directions. Il y a ceux d'ailleurs, qui ne regardent absolument pas la TV, qui hantent les halls d'immeubles, rien ne les intéresse. Ou alors, effectivement, certains d'entre eux, je l'ai observé, regardent les TV du Golfe, phénomène tout à fait nouveau. On regarde El Jazira, même si on ne parle pas très bien l'arabe, parce qu'il y a un intérêt pour la situation au Moyen-Orient, celle de la Palestine... De ce point de vue, que fait la TV ?

Du côté du service public, il y aurait un effort à faire. J'ai vu, il n'y a pas longtemps, une interview de Marc Tessier, le PDG de France TV. Il s'inquiétait un peu. En tout cas, à la faveur de la discussion de la loi contre le voile, qui a remis sur le devant de la scène le problème des discriminations, il a dit " oui, incontestablement, le service public de la TV

doit faire un effort sur les questions d'intégration, qu'il s'agisse d'avoir des visages un peu plus bruns au niveau des représentations ou que ce soit au niveau des programmes ; qu'ils rendent compte un peu plus de ces phénomènes. "

D'autre part, il y a le problème des chaînes thématiques. Radio Beur a fait sa propre chaîne, Beur TV, que je reçois par le câble, donc accessible gratuitement. Le résultat n'est pas très brillant, à mon sens. Il n'y a aucune philosophie de programme, aucune pensée qui sous-tende, il n'y a rien, c'est du remplissage. Ce n'est pas pour les excuser, mais on sent qu'ils n'ont pas les moyens. Quand on n'a pas les moyens, on ne fait pas, je veux dire : on ne fait pas une chaîne généraliste avec les moyens d'une TV de proximité.

Beur TV aujourd'hui, c'est un peu ça. A ma connaissance, on ne dispose pas encore de chiffres officiels, je n'ai pas l'impression qu'elle occupe une place importante dans le champ audiovisuel concernant les immigrés et leurs enfants. De ce point de vue, il y a une chaîne de TV à faire.

Je suis assez partisan d'une chaîne thématique généraliste qui serait plus une chaîne du Sud. C'est à dire que je suis frappé de voir dans le paysage audiovisuel, comment la dimension latine et méditerranéenne de la France est extrêmement absente des écrans. Les émissions sont franco-gauloises, ce qui me paraît normal et, en terme de culture, anglo-saxonnes. Il serait intéressant de voir des variétés venant d'Espagne, de Grèce, du Liban... plutôt que d'avoir tout le temps les mêmes chanteurs interprètes. De même, pour les écrivains : des écrivains du Moyen-Orient, ou d'Espagne ou du Portugal...

Ce créneau-là est absent du paysage audiovisuel. On aurait à y gagner d'autant que l Français sur 2 partant en vacances se rend sur les bords de la Méditerranée.

Une chaîne généraliste reprenant un peu la philosophie de "Mosaïque" aurait sa place dans le paysage audiovisuel.

Un mot pour en revenir au sujet des personnages de fiction. La TV a évolué. Quand on donne le rôle de Commissaire principal à Smaïn, on va dans le bon sens, même si on ne voit pas de belles romances avec des personnages immigrés. La représentation des quartiers à la TV est toujours aussi mal traitée. Depuis les années 80, on n'a pas avancé, au contraire, on a régressé puisque l'émission "Saga-Cité" a disparu. C'était une petite lucarne de 26 minutes, format très court, à une heure de programmation lamentable ; elle essayait de rendre compte de certaines initiatives positives dans les banlieues. Ces 26 minutes là, pour compenser tout ce qui pouvait être dit par ailleurs au niveau des cités dans les magazines d'info, c'était une goutte d'eau dans la mer. Elle a disparu en septembre 2003.

Bernard Z.

A propos des représentations, tu as dit ce que tu vois dans les familles ; très intéressant. A ce sujet, j'observe qu'on n'a parlé de représentations que d'un seul côté ; il y a aussi les représentations que les gens issus de l'immigration ont d'eux-mêmes. Entre ces dernières et celles qu'on leur applique, il y a une dialectique. On a un peu abordé cette relation aujourd'hui, mais je crois que cette dialectique qui est un enjeu considérable de société, n'a pas nécessairement d'effet univoque. Elle peut très bien donner du meilleur et du pire. Ce que tu disais à propos de ceux qui regardent les TV du Golfe, nous ramène, à des problèmes qui touchent à la représentation, ils peuvent avoir des effets aussi dévastateurs par rapport à la pression sociale.

Mouloud Mimoun.

Oui. Cette chaîne du Sud dont je parlais, je lui assignerais une autre fonction : cet espace qui manque aujourd'hui, ce lieu de débat et d'échanges autour de l'Islam. Par exemple, le contre-pouvoir au discours fondamentaliste n'existe pas dans le champ audio visuel, et cela est grave. J'aurais été très heureux que Beur TV relève ce challenge. On ne voit pas sur les plateaux de TV des Abdelwahab Meddeb, des Ali Merad, des Malek Chebel, Mohamed Arkoun...

Pas tellement dans les pays arabes eux-mêmes, mais en France depuis 2 ou 3 ans, il y a une association des Maghrébins pour une réforme de l'Islam. En parler aujourd'hui, c'est un peu comme lorsque les premiers luthériens ont parlé de la Réforme.

Il serait très nécessaire, aujourd'hui, que la contradiction puisse être portée aux faiseurs de discours fondamentaliste, qui depuis des années s'adressent aux jeunes Beurs, dans les têtes desquels ils mettent l'idée que l'Islam ne se décline qu'en termes de licite et d'illicite. Réduction extraordinaire de la lecture du Coran et de la Tradition. Ils ont réussi à réduire ce message spirituel universaliste en "ça tu as le droit, ça tu n'as pas le droit.". Dans les banlieues, c'est terrible : "Tu n'as pas le droit de porter la jupe parce que c'est indécent." "Qui t'a dit ça ?" "C'est le Coran." "Dans quel Coran as-tu lu ça ?"

J'ai travaillé pendant 2 ans à "Opération Télé-Cité", entre 1999 et 2000, sur FR3. Elle avait pour particularité de former à l'audio visuel des jeunes des quartiers, entre 14-15 ans et 18 ans. On les encourageait à traiter leurs propres sujets. Originalité : on les filmait en train de filmer. Ils étaient en même temps les acteurs et les réalisateurs de leur regard sur eux-mêmes. On leur disait : "Puisque vous vous plaignez de la TV, qu'elle vous maltraite, qu'elle ne rend pas une image correcte de ce que vous voulez dire, allez-y... Simplement, il y a un outil à maîtriser." Je m'occupais des ateliers de formation, je leur apprenais le B.A. Ba journalistique... Ensuite, ils se lançaient dans la nature. Pendant cette période, j'ai découvert cet Islam totalement dévoyé qui rentrait dans les têtes des gamins. Terrifiant ! De même qu'ils sont en échec scolaire, ils sont largués par rapport au Coran. Quand on en connaît sa complexité, et en plus sa subtilité, son exégèse interminable... Leur relation à l'Islam est loin de ce foisonnement, elle, est binaire.

Elio.C-B.

Je voudrais dire deux choses.

Ce complément que tu viens d'apporter sur le champ audio visuel me paraît capital, en terme de ce qu'il représente dans l'imaginaire des gens et pour son importance politique.

Par ailleurs, sans que cela puisse compenser la disparition de "Mosaïque" et de "Saga-Cité", on peut signaler qu'il arrive à ARTE de dire des choses intéressantes dans ce domaine-là. Par exemple, une oeuvre intéressante de André Van Inn : "La véritable histoire du bus 402", où l'auteur a fait après un travail de 9 mois au quartier des "Pyramides", à Evry ; un documentaire et en même temps une fiction qui, pour une fois, a porté un regard positif sur ce quartier tant décrié.

Mouloud M

Pour ce public des banlieues, "Mosaïque" accrochait parce qu'elle distillait le plaisir, l'info et la formation, ce qu'il faudrait retrouver.

**« FAMILLES ISSUES DE L'IMMIGRATION : QUELS MAUX ET
QUELLES MÉDIATIONS ?
APPROCHE PSYCHO-THÉRAPEUTIQUE. »**

INTERVENTION DE HAMID SALMI.

Anne-Marie Vaillé:

Il y a deux sous questions, je ne sais pas si on les abordera parce que le sujet est vaste:

- Sacralisation du sol et intégration

- Faut-il opposer citoyenneté et culture ?

Alors les maux, quels maux ? Juste deux mots pour introduire ce débat à la lecture des lignes que vous avez écrites, je constate que ces maux, vous les côtoyez presque en permanence, vous les énoncez et ils sont nombreux, ils sont issus de la migration, des migrations; ils proviennent comme vous en témoignez, du choc entre culture intérieure et culture extérieure; et vous dites, mais nous y reviendrons sans doute, la culture intérieure étant davantage à caractère hétéronomique alors que la culture extérieure serait, dans nos pays occidentaux, libérale, non pas au sens économique du terme mais au sens sociologique du terme. Les jeunes qui migrent ont une culture du détachement, du 'zapping' des appartenances, on est là dans quelque chose qui est extrêmement difficile à vivre, qui entraîne comme vous le dites de nombreux chocs traumatiques, des névroses traumatiques qui conduisent à des questions infinies : Quelle est ma mémoire ? Qui est ce qui parle de ma mémoire ? Quelles sont les fondations de notre nouveau lieu de vie ? Y en a-t-il ? Comment les installer ? Des questions que vous rencontrez sans arrêt.

Je soulignerai tout de même, et je m'arrête très vite, que nous avons mis très longtemps, me semble-t-il, dans notre société à faire le lien entre la psychologie, la psychanalyse, et le monde des cultures et de la culture, et je pense que Devereux et Tobie Nathan sont non seulement des précurseurs, mais des précurseurs de génie qui apportent là quelque chose de fondamental; et pour ce que j'ai pu avoir à en connaître, pour ma part, dans les activités professionnelles que j'ai eues, je trouve que leurs travaux sont très longs à pénétrer notre milieu et notre mode de travail et que pourtant ils apportent des pistes, si ce n'est des remèdes ou des solutions, en particulier par rapport à la médiation à laquelle vous vous livrez dans vos activités; et elle est pour moi située au cœur d'une problématique, la problématique des jeunes issus de l'immigration et des populations issues de l'immigration qui me paraît absolument fondamentale alors voilà, je suis impatiente de vous écouter..

Hamid Salmi :

Merci Anne-Marie. Donc je remercie Coup de Soleil et Bernard. C'est la deuxième intervention que je fais dans ce cadre-là et c'est toujours un plaisir pour moi de venir à l'invitation de Coup de Soleil. Donc, Coup de Soleil, c'est association fondée par des Maghrébins et surtout ceux qu'on a appelés les Pieds Noirs. Ils sont là et ils me rappellent beaucoup une partie de ma vie en Algérie; alors pour moi, c'est une forme de réconciliation, de remédiation, de réparation de ce qui n'a pas été fait durant les fameux événements. On le fait aujourd'hui avec beaucoup de retard et ça apparaît toujours trop tôt, alors que c'est un peu tard. Mais comme disait Anne-Marie, les choses ont du mal à pénétrer, non pas le tissu social, mais les sphères politiques, les institutions etc.....

Je disais, c'est une partie de ma vie parce que je suis né en Algérie, en Kabylie, j'ai vécu cette guerre dans ces montagnes, j'ai vu les soldats, j'ai vu les maquisards, j'ai

vécu des événements, des frayeurs; d'ailleurs que je n'ai pas vécues immédiatement comme telles, mais c'est bien plus tard qu'elles sont remontées; comme vous le savez, les traumatismes transgénérationnels peuvent traverser des générations comme des volcans ou des fleuves souterrains et, à un moment donné, réapparaître comme des torrents.et donc nous, **nous travaillons effectivement en tant que thérapeutes, dans le transgénérationnel et de manière systémique** si l'on peut dire : C'est-à-dire, un même traumatisme qui affecte une famille va apparaître chez l'un, pas forcément chez l'autre. Une famille, un groupe, un peuple, ses membres sont toujours interdépendants: à un moment donné quelque chose va se manifester, quelque chose éventuellement de déviant, voire même de monstrueux. [Monstrueux: vient du mot démonstration, montrer : quelque chose qui vient montrer.] Qu'est ce qui se passe ? Voilà une famille honorable, et subitement un enfant qui en tue un autre, et subitement le suicide, et subitement une maladie grave et subitement ...: Alors on s'interroge : mais qu'est ce qui se passe ? Et c'est très difficile.

Récemment, j'ai animé un groupe de parole avec des jeunes de Grenoble parmi les plus marginaux. J'avais coutume de dire que les parents ont du mal à transmettre, à desserrer les dents, à laisser passer les choses. En fait, on en vient souvent, à une complicité parents/enfants. Ces jeunes là, qui étaient très marginalisés disaient : mais on ne veut pas qu'on nous dise, pour nos parents, ça ne va pas ! Il y avait là quelqu'un qui nous parlait de l'histoire, de l'histoire de l'Afrique du Nord, de l'histoire des Berbères et, à un moment donné, je lui dis : et l'histoire familiale ? Il dit : ah ça c'est mon portrait, c'est privé.. Ensuite il s'est avéré effectivement, que c'est extrêmement douloureux pour eux ..

Et s'ils nous disent quelque chose ? Qu'est ce qu'on va faire avec cette chose ? S'ils me disent qu'il y a eu de la torture, qu'il y a eu du viol, qu'est ce que je vais faire en sachant que je vis ici ? Il y avait une famille des Aurès où j'avais fait une intervention récemment dont la famille disait pareil : on peut pas leur transmettre ce qui s'est passé de l'autre côté, du côté des maquisards du F.L.N., on ne peut parler des injustices parce qu'on va encore en Algérie. Qu'est ce qu'ils vont dire à l'extérieur ? Cette **mémoire est bloquée** pour des tas de raisons historiques et psychologiques et **on essaye dans ces groupes de parole qui sont à la charnière de l'histoire et de la mémoire de débloquer ces mémoires.**

Voilà, donc je disais d'où je venais. J'ai migré déjà à l'intérieur de l'Algérie, je suis parti de Kabylie à l'âge de cinq ans en Oranie.

J'ai vécu en Oranie où j'ai appris le Français, le Français des écoles après le Français des militaires et des médecins peut être. Donc là j'étais dans une plaine, dans une petite ville avec des paysans arabophones, et aussi avec des gens qui parlaient Espagnol en Oranie. L'Oranie était très islamisée et puis il y avait aussi nos compatriotes dits pieds noirs donc des Français d'Algérie, à l'école.

Et j'ai vécu une troisième fracture par la suite, c'est celle de l'indépendance, où les juifs et les pieds noirs sont partis en emportant avec eux une partie de notre mémoire, en en laissant une autre; et donc à l'indépendance, c'est l'introduction de l'Arabe dit classique ou moderne, et puis un pouvoir endogène avec toutes ces phases; j'ai enduré d'autres douleurs encore après l'indépendance, les idéologies et l'histoire parcellaire ; et c'est là que **j'ai commencé à vouloir réunir, récupérer, rassembler toutes ces parcelles, toutes ces parties éparses pour en faire une cohérence.**

J'étais perdu dans le temps à travers toutes ces fractures personnelles et familiales : je me suis plongé d'abord tout seul dans les livres de Psychologie, d'Histoire, d'Anthropologie qui étaient d'ailleurs disqualifiée en Algérie parce qu'elle pouvait révéler les différences que l'Etat voulait cacher, qu'il ne savait pas comment négocier; et en même temps elle pouvait révéler et donner de la légitimité à la culture populaire; il fallait aussi que cette culture populaire n'ait pas droit de cité dans la cité; donc, on parlait la langue de bois en arabe classique, et puis, entre eux, les gens du

pouvoir parlaient en Français, bien sûr. Donc c'était devenu cette néo-culture... cette culture qu'ils voulaient apporter est devenue culte de l'idéologie, mais malheureusement en dix ans, j'ai été trop vite conscient de cette imposture du pouvoir en place et c'était une autre douleur, parce que je ne pouvais pas lire les journaux, je ne pouvais pas regarder la télévision; et c'est comme ça que je suis venu en France en me disant : là bas, j'aurai une marge, un espace, une petite oasis de paix, peut-être qui me permettra de continuer à me reconstruire, comme disait un célèbre thérapeute, "un lieu où renaître".

Donc, c'était la troisième fracture, difficile à vivre, et c'est là que j'ai rencontré mes compatriotes: Algériens, Maghrébins et puis d'autres migrants; et je m'étais inscrit en Ethnopsychiatrie, que je connaissais déjà en Algérie par l'intermédiaire d'un professeur qui nous a enseigné la psychologie sociale et donc, il se posait des questions sur les mœurs et les traditions et mes camarades lui ont dit : Il y a un spécimen ici qui s'intéresse à nous, c'est Hamid Salmi. C'est comme ça que j'étais entré en contact avec lui et il m'avait donné l'adresse de Georges Devereux, fondateur de l'Ethnopsychiatrie.

Et c'est comme ça que l'aventure a commencé: ma propre migration, mes migraines aussi, et ce contact avec les populations migrantes et évidemment avec les institutions, essentiellement la justice la santé et l'école.

Donc aujourd'hui j'ai créé des **consultations pour les couples mixtes**. Le couple mixte n'est pas pathologique en soi mais quand il y a des problèmes, on peut se poser les vraies questions autour de l'appartenance des enfants, autour de ce qui a amené l'un vers l'autre. Tout ça je l'ai dit dans le livre, je l'ai bien décrit.

J'ai créé **une consultation dans le moule de l'intégration qu'est l'école; donc comme disait Kateb Yacine, "dans la gueule du loup"** et là, c'est une consultation, une des plus gratifiantes parce que les enfants viennent avec des symptômes; ils sont signalés par le professeur, l'éducatrice, la psychologue scolaire; ils viennent avec leurs parents, ils parlent dans leur langue et puis l'enfant joue, dessine, s'occupe; on ne s'adresse pas directement à lui, on essaie de voir ce qu'il ne connaît pas, ce qui a été transmis à son insu, les raisons profondes de la migration de ses parents, comment il a été nommé, comment il a été baptisé, et comment il a été circoncis, on apprend beaucoup de choses et tout ce qu'il fait en dessinant, révèle l'état d'avancement de la thérapie et je vous le dis: quand on prend les choses très tôt, à l'école, eh bien c'est extrêmement gratifiant pour nous. Le symptôme est très vite levé. Ce n'est pas nous qui évaluons, ce n'est pas moi qui dis : j'ai fait une bonne thérapie, ni la famille, c'est les profs.

L'enfant part avec un symptôme, eux ils attendent; il y a une boîte noire, au bout d'une ou deux consultations qu'est ce qui va se passer ? Eh bien, ce qui se passe aujourd'hui est presque magique pour nous, c'est presque sorcier. En fait tout simplement parce que **on est dans le lieu de la diffraction, le lieu du clivage, c'est l'enfant**.

L'enfant se dit : j'ai une culture à la maison, je sors sur le seuil de la porte, je dois me métamorphoser; l'enfant se fabrique une autre personnalité, un deuxième être si l'on peut dire; il s'adapte en surface et il peut avoir à un moment donné des problèmes s'il ressent l'école comme une menace pour l'être qui est en lui, pour son cadre culturel interne, celui de la famille. Eh bien, **il va se sentir traître**, il va se sentir fragile pour pouvoir aller vers l'autre alors qu'il n'est pas sûr, **qu'il est mal arrimé à ses origines**. Donc c'est là qu'on refait qu'on suture, qu'on répare, qu'on consolide. Et alors, à ce moment là, l'enfant part sans avoir peur de se perdre et sans avoir peur de trahir. Voilà donc une des consultations que j'ai créées. Sinon je fais des séances de formation, des groupes de parole pluriculturels, interculturels toujours, toujours avec la présence des professeurs, jamais seuls, jamais en intraculturels. Il faut que les professeurs soient là en tant que stagiaires, de témoins pour qu'ils apprennent de visu, qu'ils voient devant eux, sous leurs yeux les choses se transformer.

Donc j'ai fait **des groupes de parole dans des écoles, dans des associations, à la PJJ. Parfois ce sont des groupes de parole chez des habitants d'une cité.** Ce sont des immersions ponctuelles. Ce qui manque, c'est la continuité. C'est aux institutions de créer cette continuité, parce que les usagers sont extrêmement demandeurs, ils ont des doléances, ils ont des choses à dire. Ceux qu'on considère aujourd'hui comme des analphabètes, ce sont des gens de culture orale d'une immense richesse: et ce balayeur malien, ce technicien de surface comme on dit aujourd'hui, on lui dit d'où tu viens? Il dit : du Mali ; Peul ? Bambara ? Il dit : ' Ah tu connais ? Un grand sourire.' – "Comment tu t'appelles ?""Al Hassan" ou "Adama", "Vous êtes un jumeau alors ?" "Ah tu connais ?" Au fur et à mesure qu'on connaît l'autre, il s'ouvre, il nous donne des choses inespérées.

Donc **on crée un lien** qui n'est plus un lien fonctionnel, administratif; celui-ci vire parfois vers la perversion, l'utilisation. Les migrants utilisent beaucoup les travailleurs sociaux parce que ceux-ci ne les connaissent pas, **ils n'arrivent pas à personnaliser le lien** et donc, les allocations, les logements, les pensions etc...les travailleurs sociaux sont saturés par ces demandes; ils font parfois des rapports défavorables concernant leur situation avec leurs enfants; donc les uns se vengent des autres et réciproquement et c'est comme ça qu'on est à côté du lien. En France ils parlent du lien mais en fait ils travaillent souvent sans le lien, ce sont des interventions où ils ont oublié de créer le lien afin de parvenir à la mission qu'ils se sont fixée. Or **ce lien a des conditions : il faudrait que les migrants sachent comment est faite cette culture Française institutionnelle, juridique, éducative pour qu'ils comprennent les impératifs de cette institution. Ils ne les comprennent pas et d'un autre côté pour les migrants, on ne comprend pas les logiques culturelles au niveau de la famille, de la sexualité, de l'éducation, de la santé. Donc c'est un immense domaine.**

Aujourd'hui on va toucher juste une petite partie, pour que vous puissiez **comprendre un tout petit peu les conflits larvés ou manifestes ou les malentendus entre les migrants et les travailleurs sociaux essentiellement donc les juges pour enfants, les assistantes sociales, les infirmiers, les institutrices, les psychologues, les psychiatres....** C'est là que j'interviens pour **former ces professionnels à établir des liens véritables avec ces populations en tenant compte de leur origine culturelle.**

Alors, quelqu'un est parti de son pays. Il part. Il a une culture à l'extérieur de lui, il a un monde à l'intérieur de lui et ces deux mondes sont cohérents, congruents. Quand vous êtes dans un pays vous entendez une langue à l'extérieur de vous et c'est la même langue que vous avez à l'intérieur de vous, ou les mêmes langues. C'est un monde de sensations, un monde de perceptions, de couleurs, d'odeurs, tous les migrants chaque fois qu'on évoque avec eux les lieux de leur naissance eh bien c'est des odeurs qui reviennent, c'est des couleurs, c'est des sensations. On baigne dans ces sensations. C'est comme ça que **le petit d'homme donc, d'entrée de jeu est baigné dans tout un monde dit culturel, et le problème étant cette fameuse définition de la culture. En France on donne toujours une définition esthétique, une définition savante qui ne coïncide pas avec la définition anthropologique à savoir que la culture c'est le système linguistique, c'est le système de parenté, c'est le système d'alliances, c'est le système initiatique, éventuellement la religion, la religion monothéiste qui va s'imbriquer sur les religions antérieures, polythéistes, animistes et autres, c'est la cuisine bien sûr, le système culinaire....**Donc tout ça ce sont **des véritables clôtures qui créent un dedans et un dehors.** Donc le petit d'homme a besoin pour se créer, pour avoir une psyché si l'on peut dire, il a besoin de cette ligne de démarcation et c'est la culture qui les crée à l'image de ces mythes de la fondation du monde où on disait : au début du monde ... telle divinité, tel dieu a créé le monde avec le premier homme, le premier animal, la première femme etc. si vous voulez, **chaque migrant quand il change de pays a**

affaire à un début du monde ou peut-être parfois, avant le début du monde, au chaos parce que la culture vise justement à donner un ordre au chaos. On passe comme chez les Grecs du chaos au cosmos. Dans la Bible on dit en Hébreu "tohou bohou" le fameux tohu bohu. Du tohu bohu on passe à un ordre : chez les chrétiens "le verbe se fait chair"..Et c'est comme ça que le monde est organisé, donc, **c'est la culture qui organise le monde.**

Et donc j'essaie quand je donne des formations de **décrypter tous ces systèmes et de les mettre les uns en rapport avec les autres : deux systèmes de parenté** différents : celui de la France et celui de l'autre pays, **deux systèmes initiatiques** pédagogiques, éventuellement **deux systèmes religieux**, deux **systèmes d'alliance; c'est mon travail de médiateur.**

Donc je disais, **un migrant** part, il a un monde structuré à l'intérieur de lui et à l'extérieur de lui et quand il part, il **emporte son monde à l'intérieur de lui**, mais il ne peut plus avoir le même monde à l'extérieur de lui. **Au bout d'un certain nombre d'années**, parfois dix ans, quinze ans, vingt ans même, cette culture, **ce cadre culturel interne s'enkyste**, se détériore, ou se rigidifie; vous savez; quand un migrant part dans un autre pays, il dit 'nous les Wolofs', les Peuls Français { ? . ? }.et les autres étrangers non Wolofs..... ça veut dire que la famille qui est très perméable parce qu'elle était dans le même milieu, qu'elle était en osmose avec son milieu va ériger des murailles pour se conserver, c'est ce que les sociologues disent en parlant du conservatisme des migrants mais **c'est un conservatisme structurel, défensif mais structurel**, comme si un Français en partant au Japon disait : 'nous les Français' c'est la même chose... Quand ils arrivent dans le pays d'accueil, ils ont leur culture à l'intérieur d'eux : le seuil de la porte représente leur monde culturel interne, dès qu'ils le franchissent, ils ont affaire à un autre monde culturel qui ne coïncide pas avec celui qu'ils ont à l'intérieur ; donc ils ont un noyau, à un moment donné il va y avoir dissolution de cette muraille, elle va se rigidifier jusqu'à la dissolution, à l'explosion ou l'implosion. L'explosion, Ce sont les enfants qui vont faire une fugue qui vont créer des problèmes, de sorte que les travailleurs sociaux vont venir s'engouffrer dans la famille. Alors la famille était une famille bien clôturée, trop clôturée, honorable et jamais elle n'avait eu maille à partir avec la loi et quand je rentre dans cette famille, je me dis: "mais qu'est ce qui se passe ?" C'est une famille honorable, il n'y a jamais eu de problème ici. Qu'est ce qui se passe Nordine ? Qu'est ce qui se passe ? Le fameux Nordine qui a commis un délit. Je dis : ' mais qui a cassé la porte ?' Il me dit ' C'est pas moi, c'est Mohammed' je dis ;'non pas la porte de l'immeuble, **la porte de cet honneur, de cette clôture sacrée de la famille.** Pourquoi veux-tu que le Juge, la justice, les travailleurs sociaux voient tes parents ? **Pourquoi tu as organisé cette rencontre** – un peu brutale, bien sûr, mais rencontre quand même?.....alors là Nordine est tout étonné, il reste sidéré. Je dis : 'Monsieur, est ce qu'on peut parler ? Madame ? Alors là, Monsieur dit ' Tout le temps il m'insulte....', parce qu'en fait il a fait venir cet enfant il n'y a pas très longtemps du pays. Il était là-bas avec son frère aîné tant que sa mère était présente, mais quand sa mère est morte, le frère aîné ne pouvait plus être garant de l'honneur familial, le père les a fait venir et quelques années après, bien entendu, c'est l'explosion parce qu'ils ne connaissent pas non plus leur père et la femme me prend par la main et me dit : ' il me tape mon mari ' mais je dis : ' Madame, je ne suis pas venu pour vous' , ' Mais vous êtes venu pour qui alors ?' 'Eh bien je suis venu pour cette clôture et pour ces fondations. Alors là, je **m'éloigne de la conception individualiste de la psychologie.** Je ne psychologise pas. **J'essaie de leur donner une valeur en tant que famille.** Si moi je dis qu'il y a une famille, c'est que peut être elle existe, sinon c'est la dispersion. Alors je dis : ' On va voir les fondations' 'Comment, les fondations ?' (Je suis un spécialiste des fondations.... A ce moment là, c'est un langage qu'ils entendent bien) et ça sort autour de moi, alors le père commence à raconter sa saga: depuis qu'il est venu en France, depuis si longtemps au temps du F.L.N., comment c'est son frère qui l'a fait venir et son frère a été tué par des Messalistes, un clan rival du F.L.N. Tout ça,

ils l'apprennent, ils apprennent tout ça pour la première fois. Même quand ils ont vécu ici, les enfants apprennent pour la première fois d'où viennent leurs parents, pourquoi ils sont venus, comment ils sont venus et une raison en cache une autre, et en cache une autre.....

Donc un migrant à un moment donné perd cette osmose, ce ressourcement entre le cadre culturel interne et le cadre culturel externe, et ce qui va révéler cette fracture, c'est la névrose traumatique, du moins chez les maghrébins et la fugue...ou le délit chez les enfants

Et c'est l'implosion : voilà cet homme qui allait de l'usine au café et à la maison, du jour au lendemain il est propulsé dans le monde des blouses blanches. Il a un ulcère, il a des douleurs erratiques, errantes, et il va voir les psychiatres, les médecins : 'Docteur, ça me prend là et ça me pique là.., ça monte là...' les médecins perdent leur latin médical; ils essaient de leur faire obtenir des pensions, ils essaient de se débrouiller pour eux parfois, parfois ils les renvoient avec des médicaments... Les patients, ceux que j'ai rencontrés au début de mon arrivée en France donc qui étaient là depuis vingt ans quinze ans, ils étaient en file indienne, c'est comme s'ils s'étaient donnés le mot, toujours avec le même langage somatisant, somatique. **Ils donnent à la médecine ce que la médecine est censée comprendre c'est-à-dire des symptômes physiques et c'était le malentendu sur toute la ligne.** A un moment donné un psychologue arrive : 'Monsieur ça va ? ' 'ça va', 'Alors vous venez d'où ? Et votre mère et votre père ?' et la personne dit : 'Mais pourquoi vous me parlez de ma mère et de mon père ? Ils vont bien merci. Je parle de ma douleur ici et vous me parlez de mon père. Mon père, je lui envoie de l'argent, il est vieux, tout va bien et il s'énerve et il se met en colère et cette approche psychologisante ne convient absolument pas et l'approche médicale ils en redemandent. Ils demandent à la médecine parce que la médecine est une divinité ici. Elle est représentée par trois divinités : Phrygie, Esculape, Apollon....et la médecine ne peut pas leur donner de sens, elle leur donne un diagnostic, c'est-à-dire des causalités immédiates : 'C'est un traumatisme, c'est une bactérie, l'ulcère aujourd'hui on a découvert de nouvelles bactérie c'est très bien, ça permet de ne pas leur dire : 'Vous n'avez rien', la catastrophe.. et ces gens là étaient considérés comme étant des sinistrés, des carencés affectifs et verbaux tout ça parce qu'on a pas mis le cadre qu'il faut, on n'a pas utilisé la langue qu'il faut, la théorie qu'il faut, pour que ces gens se métamorphosent et deviennent des héros de la migration, des Ulysse, des Titans, tous ces personnages ont vécu en Afrique du Nord, des Atlas..

Eh bien, **sitôt qu'on a créé un cadre**, on leur a parlé dans leur langue, on a traduit, et surtout **sitôt qu'on a compris qu'ils étaient à la recherche du sens**. Et le sens s'énonce ainsi : pourquoi moi? Pourquoi ça m'arrive à ce moment là? On les reçoit toujours dans **un groupe avec un traducteur formé à la traduction clinique** pas à la traduction mot à mot, donc derrière les mots il y a des concepts. Une fois qu'on a fait une traduction exigeante, à ce moment là, on leur desserre les dents, ils parlent. Ils ont besoin d'un groupe pour parler, ils ont besoin qu'on respecte leur ethos, leur code de l'honneur : si j'adresse la parole aux enfants avant d'adresser la parole aux parents, j'ai inversé le monde et à ce moment là, ça bloque immédiatement les parents. J'ai vu des juges recevoir les enfants avant de recevoir les parents; quand les parents rentrent dans la salle d'audience, le lien, c'est fini. Ils ont établi un rapport de manipulation, il n'y a plus de lien, c'est définitif. Ou bien cet homme qui s'avance, sa femme légèrement derrière lui, qui néanmoins n'en pense pas moins; si le juge dit : 'mais avancez madame, vous n'êtes pas un objet dont on parle', on a inversé le monde et là ça bloque tout le monde. Alors vous voyez, il faut une connaissance de ce code de la honte, de l'honneur qui gère ces mondes là : la pudeur bien sûr, qui permet de savoir à quel moment on va expliciter le conflit, là où il faut ne pas l'expliciter, les laisser dans l'implicite. Voyez les gens qui ont commis des histoires d'attouchements, d'inceste etc. ; si vous les amenez à l'aveu eh bien vous ne pouvez pas les soigner non plus; ils sont sidérés. Par contre, il

m'est arrivé de dire à un Africain : "Vous pouvez jurer sur laalebasse d'eau ?"(il y a beaucoup de divinités représentées par l'eau) et bien il a dit non. Ça veut dire qu'il a dit oui par rapport à ce qu'il a fait, alors à ce moment là on peut réparer. Donc si on est dans une culture de l'aveu, ça ne marche pas. Quand on est dans une culture de la confidentialité, ça ne marche pas non plus, parce que **dans les cultures du Sud ; c'est des cultures de témoins**. Je vous dis quelque chose devant témoin, il y a des gens qui ont entendu ce que je dis, ce que vous m'avez dit, donc on ne risque pas de faire du mal, parce que le médecin le psychologue, le guérisseur sont toujours des figures ambivalentes qui peuvent faire du bien mais aussi qui peuvent faire du malC'est pour cela qu'il y a le fameux serment d'Hippocrate : "Je ne ferai pas de mal." parce qu'ils avaient la dose létale, la dose de poison pour tuer les gens .

Eh bien quand il y a un témoin, les gens parlent et le fait qu'on soit dans un groupe, ça permet de traduire. C'est une œuvre collective de traduction, tel mot "achouma " c'est pas exactement ça.. Ça veut dire pudeur mais aussi honte ;... et cette femme qui parle de son "foie", et qui tremble pour son enfant, ah le foie, c'est le cœur, non c'est pas le cœur, c'est "kebda" en arabe alors à quel moment le guérisseur donne à manger la "kebla" et dans quel conte et dans quel mythe, parle-t-on du foie de la mère pour ses enfants ? et réciproquement etc.. Et à ce moment là **on extrait les concepts des cultures où le concept existe mais il faut l'extraire à travers des contes, l'étymologie, la polysémie**. La polysémie, c'est quand un mot a plusieurs sens. Dans les langues sémitiques : l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, toutes ces langues du Moyen Orient, anciennes ou modernes, comme l'hébreu et l'arabe, un mot peut avoir beaucoup de sens, plusieurs sens, c'est des mots, c'est des mots noyaux qui sont très proches de l'inconscient. Il y a même des mots qui veulent dire une chose et son contraire.

Donc **voilà une œuvre de traduction qui exige des témoins, qui exige que les patients soient participants et qu'ils peuvent nous mettre au pied de nos compétences, qu'ils peuvent nous dire non**. Nous on énonce des généralités, on dit dans telle structure on fait telle et telle chose, et lui il va dire : oui c'est vrai, mais moi, dans ma famille on n'a pas fait ça... Donc **il va énoncer sa singularité, et pour qu'il énonce sa singularité, il est nécessaire d'énoncer des généralités sur cette culture ou bien d'énoncer des étiologies** : chez les Antillais, on fait telle et telle chose, on dit ah, une fille qui a fugué etc.... on dit alors et qu'est ce qu'on fait chez telle ethnie des Aurès par exemple, qu'est ce que vous faites chez vous ? Et bien, il est obligé par contraste de dire ce que l'on fait chez eux. Mais ça ne veut pas dire qu'on va reproduire la culture des origines, ça veut dire qu'on va **créer des médiations** parce que **désormais, les questions qu'on va leur poser ce seront des questions qui auront un sens**. Il y a des questions qui n'ont pas de sens pour les migrants. Il y a des questions qui n'ont aucun sens ce sont les questions psychologisantes parce qu'on est dans un monde où on a une conception de la personne qui ne se réduit pas à sa peau, qui ne se réduit pas à une subjectivité close mais qui est en contact via les étiologies, via le code de l'honneur, qui est en contact avec le groupe : exemple, quand on est déshonoré, on n'est pas déshonoré par rapport à soi, on est déshonoré par rapport au groupe. Ce qui pose beaucoup de problèmes c'est qu'en France on ne comprend pas ce concept, et quand on donne une étiologie, ça rassemble la famille. On va dire : 'Qu'est ce qui est arrivé à telle personne, à cet enfant ? C'est sa mère en fait qui a été victime, on lui a jeté un sort et c'est tombé sur l'enfant. Bien entendu je n'ai pas le temps de vous expliquer ces étiologies. Les étiologies, ce sont les causalités entraînant un mal, un malheur, une malchance. Donc **on est dans un monde où dès qu'arrive quelque chose on attribue un sens, il y a des réparateurs du désordre**, il y a des guérisseurs, il y a des sages qui vont trouver le sens de ce qui vous arrive à vous dans votre famille à vous personnellement et pourquoi; même si c'est une maladie somatique. On va dire : mais pourquoi ça m'arrive à moi ? Pourquoi cette fracture ? Pourquoi cet accident ? Et à ce moment là le guérisseur va dire parce qu'il y a eu ceci, il

y a eu cela. En France on se pose ces questions quand la maladie est rare et que la médecine est impuissante; ou quand ça arrive de manière brutale, des blessés par le terrorisme, pourquoi moi ? Il y a eu le Sida on a commencé à poser des questions, on se dit pourquoi moi ? Alors qu'est ce qu'ils font ? Alors en général les gens qui ont eu le même problème se réunissent; donc il y en a un qui prend l'initiative, il fait une association il rassemble tout le monde. Ils forment un groupe de pression qui demande de l'aide à l'Etat, pas à Dieu, à l'Etat bien sûr, on est dans une culture étatique; on demande des subventions ou même on arrive à réorienter la recherche comme par exemple ça c'est passé pour les sidéens Américains au début ont impulsé la recherche sur le sida aux Etats-Unis. C'était les malades qui ont impulsé la recherche et qui lui ont donné un coup d'accélérateur. Donc c'est comme ça que ça se passe aujourd'hui dans ce monde, et d'autres personnes réagissent comme les gens du Sud, c'est-à-dire, ils se métamorphosent, ils se mettent dans une quête initiatique. Donc c'est pour dire comment on donne un sens à ce qui arrive à travers les étiologies c'est-à-dire. **Les étiologies c'est des causalités.** La médecine donne des causalités immédiates mais ne répond jamais à la question pourquoi moi ? **Pourquoi ça m'est arrivé à moi, à ce moment là ?** Voilà le cadre dans lequel je travaille, très brièvement présenté.

Je reviens à notre migrant qui est arrivé là, les années passent, le temps est suspendu et il travaille. Les migrants travaillent beaucoup, énormément. Ils travaillent pour oublier, en fait, ils travaillent beaucoup pour oublier. Et c'est un problème parce que si vous voyez le migrant au début de sa migration, apparemment, tout va bien. Pourquoi ? Parce que la douleur est anesthésiée par les choses urgentes à faire, par l'adaptation et tout l'effort qu'il déploie pour s'ancrer ici pour gagner sa vie. Quand il ramène sa femme ou qu'il se marie.. Ce sont les femmes en général qui commencent à se plaindre, mais les hommes serrent les dents, ils serrent la ceinture, en avant, c'est la conquête on y va, on travaille. Et les enfants ne voient pas beaucoup leurs parents qui travaillent. Et les années passent jusqu'au jour où cet homme fera une **névrose traumatique**, c'est-à-dire un accident de travail, un accident de la route, un accident somatique qui va le propulser d'un jour à l'autre dans le monde des médecins. Il va faire sa ronde des hôpitaux et des médecins de sorte que parfois la biographie personnelle devient une biographie médicale : "Qu'est ce que vous avez fait en telle année ?"- "J'ai été dans tel hôpital, j'ai fait telle investigation..." Si ce n'est pas le cas, c'est au choix, c'est un enfant qui va se dévouer pour la cause. Quand **les enfants sont suspendus depuis des années à une injonction paradoxale** ; "Restez vous-mêmes, mais attention réussissez, inscrivez-vous ici, réussissez comme les Français; vous êtes des Français mais en même temps attention hein, vous êtes des Bambaras, des Tamouls, et l'enfant qu'est ce qu'il fait ? C'est là qu'il va repérer un clivage. O.K. Je suis Tamoul chez moi, dès que je sors je deviens un petit Français. Donc ce **clivage peut tenir pendant longtemps sauf paradoxalement quand l'enfant est trop riche de sa culture** et qu'il a peur. J'ai vu des enfants griots tomber brutalement malades dès les premières années de l'école primaire comme s'ils disaient : "Avec tout ce que nous portons, tout ce qui nous traverse, on n'a pas envie de perdre notre âme." Donc, ce sont les enfants parfois les plus riches, les plus riches culturellement, qui parfois sont les enfants les plus fragiles, parce qu'ils ne sont pas arrimés, et parfois ce sont les enfants les plus intelligents qui disent : "moi, j'y vais pas, tant que je ne suis pas sûr de ma filiation, que je ne suis pas sûr de la fondation." Et c'est vrai que là, si on intervient au niveau de la crèche, au niveau de l'école maternelle ou de l'école primaire, il y a des tas de choses faciles à lever si on prend en compte tout cet enjeu là : de la migration, de la rupture, de la transmission transgénérationnelle. Sinon ils opèrent ce clivage : " Je suis moi appartenant à ma filiation à l'intérieur, mais je change à l'extérieur." **Ce clivage peut tenir quelques années jusqu'à l'adolescence où la maturation affective les confronte à la nécessité de devenir UN.** Et c'est là que les travailleurs sociaux s'arrachent les cheveux parce qu'ils ont affaire à des doubles. C'est comme cela que j'ai vu une éducatrice, elle recevait un jeune, "mais qui vous dit que je ne suis

pas un hologramme ?" "Qui vous dit que vous n'avez pas affaire à la partie fantomatique de moi-même ?" et ils s'arrachent les cheveux parce qu'ils prennent pour de l'inconscience, pour de la duplicité ce qui est de l'ordre du clivage. C'est vrai quand il est avec vous, vous vous dévouez pour lui, il dit oui, amen, et au bout de quelques temps, il met en échec tout cela. Il met en échec tout ce travail là.

Donc c'est là aussi que j'interviens, c'est **au niveau de ce clivage** là. Donc, ce **clivage est accompagné de conduites à risque, pour devenir Un; ces conduites à risque se font sur le modèle du parcours initiatique**: pour qu'il y ait métamorphose, il faut qu'il y ait rupture, il faut qu'il y ait rupture pour organiser dans le parcours initiatique.

Par exemple, dans la tradition, un africain est circoncis à l'adolescence, pas dans l'enfance, c'était une façon de passer du monde de l'adolescence au monde de l'homme adulte. Donc on les prenait, on les baignait au kaolin, on les décorait, on les faisait coucher sur des lits d'épines...c'est-à-dire, on désorganisait le monde, c'était le chaos à nouveau pour les restructurer et puis on leur donnait un enseignement initiatique, interdit à la divulgation, interdit au risque de la mort. C'est comme ça qu'on les métamorphose et c'est comme ça qu'ils passent d'un stade à l'autre, au bout de quelques semaines, quelques mois. Ici on est dans une société pédagogique où les rites initiatiques se sont émoussés, on les retrouve encore un peu au niveau de la Terminale, parfois à l'entrée en Maternelle ou à l'école primaire, mais en gros les rites initiatiques se sont émoussés; par contre les enfants du sud peuvent prendre appui sur des rites initiatiques de leur culture pour se métamorphoser. A défaut de cela, ils s'auto organisent des rites initiatiques à leurs risques et périls : la police, les vols les fugues, c'est pour cela que quand j'interviens en général on va à l'Aide Sociale à l'enfance, supervision, intervention comme vous voulez, on me raconte l'histoire d'une situation, d'un jeune, pendant une heure, parfois une heure et demie et ce sont des faits, des faits bien sûr et ils sont inscrits dans le dossier. Plus le dossier est épais, plus le jeune devient imperceptible, le jeune a disparu comme un volatile et les dossiers mentionnent toujours des faits : il a fait.. il a fait...., il a fait exprès, pour laisser des traces pour rendre cette médiation possible cette thérapie. Mais on individualise le problème jusqu'au moment où je dis : ' Bon, stop, on arrête tout' Qu'est ce qui s'est passé ? Qu'y a-t-il derrière ces faits? Pour moi c'est lisible. Voilà quelqu'un qui rentre dans les appartements, il profite du fait qu'il doit vérifier quelque chose et hop il rentre, il reste dans l'appartement, comme une sorte de conduite.. Plus tard je l'ai su dans la thérapie, c'est comme s'il se disait "quand est ce qu'on va m'arrêter?" Pendant tout ce temps, où il veut rentrer, ça veut dire que Dieu est là, Dieu existe, d'ailleurs c'est quelqu'un qui est allé voir Dieu directement, il est allé à La Mecque, l'avion, le bus tout ça.....

Donc j'essaie de comprendre, mais qu'est-ce qu'ils veulent ? où ? quand ? Comment ? J'essaie de décrypter comme un chaman, à la fois le monde d'où il vient et le monde où il est. Qu'est ce qu'il cherche à prendre chez l'autre, qui lui manque ? C'est quoi cette chose, cet argent, qu'est ce qu'elle représente ? C'est à ce moment là qu'on va comprendre, cette conduite on va lui à donner un sens, et en général on nous présente le jeune. Et bien je ne lui pose pas de question, au jeune, je lui raconte son histoire, comme un conte : il était une fois...jusqu'au moment où les larmes coulent. Le jeune est acquis, je lui donne le sens. Je me risque, je ne pose pas de question, ça me prend aux tripes chaque fois que je travaille avec des psychologues formés à la méthode classique de l'intervention et des questions. Je dis : mais si vous savez quelque chose, dites-le. Proposez des énoncés, dites ce que vous ressentez. C'est une relation qui doit tout donner, qui doit donner un sens, pourquoi ils viennent vers vous. Est-ce que vous avez la capacité d'entrer à l'intérieur et de proposer des énoncés restructurant pour lui. Quand le lien est établi, il ressent ce que je ressens, je n'ai plus qu'à m'ouvrir.

J'avais un jeune en consultation et ce jeune disait : " je monte, je descends" or ce jeune avait perdu à l'âge de six ans son père et il n'avait pas assisté à son enterrement, sa

mère n'avait pas jugé utile. Donc il dit, je ne sais pas, je cherche quelque chose et je marche, je marche. Je dis moi je sais : vous marchez, sans le savoir "vous suivez l'enterrement" Là j'avais touché juste. Il a commencé à parler, et il a commencé à dire pour la première fois, parce que chez les jeunes, c'est très dur chez les enfants, c'est des mondes intérieurs, des sortes de complots, de cryptes. Et il disait : 'C'est la première fois que je dis ce que je pense, parce que je voulais préserver mon frère aîné et ma mère qui est restée seule avec ses deux enfants.' Donc ils veulent préserver les parents de la douleur, et tout est à l'intérieur. Ce sont ces mêmes patients justement qui souvent en Occident se construisent une deuxième personnalité avenante, charmante parfois qui réussit souvent malheureusement, qui réussit. C'est parce **qu'en France, on confond la réussite sociale et professionnelle avec l'équilibre psychique, ce qui n'est pas le cas dans les cultures traditionnelles où on freine et on n'arrive pas à réussir tant qu'il y a quelque chose qui n'est pas en ordre à l'intérieur de la personne.** C'est des maux de tête, c'est des maux d'estomac, et on n'arrive pas à se concentrer et on échoue, on a de mauvaises notes, on n'arrive pas à progresser, c'est comme si quelque chose disait : 'Non, non, t'en vas pas comme ça, reste un peu, redouble, refais les choses, assure toi, n'y vas pas comme une fusée, tu vas aller en haut et on ne sait pas ce qui va se passer. Donc du coup aujourd'hui dans les journaux, on a beaucoup de pathologies modernes en France : vous voyez, c'est un homme qui aimait sa femme, il disait toujours bonjour, il était très gentil, et ceci et cela. En fait là s'est produit une sorte de dédoublement. C'est une vision moderne, les sociétés commencent à prendre modèle sur les sociétés industrielles, techniciennes, on commence à avoir ce genre de pathologies. Comme vous le savez, **les pathologies sont structurées par la culture** par exemple en Afrique on a très peu de ce qu'on appelle ici des schizophrènes. L'anorexie, par exemple, elle commence au Maghreb, ça n'existait pas l'anorexie. Enfin ceci pour dire que les enfants de migrants eux aussi ils fabriquent cette crypte intérieure, pour s'isoler à l'intérieur d'eux-mêmes jusqu'au moment où il va falloir médiatiser, faire le lien entre eux et leurs parents. Et les parents ne comprennent rien, ils ont la tête dure : on a assuré, aie un peu de volonté, on est toujours au travail ! Ils ne comprennent rien. Ils ont travaillé, c'est vrai, c'est des héros, ça ne fait que remuer le couteau dans la plaie d'ailleurs. C'est la mère qui dit à son fils : mais on a travaillé, tu te rappelles, je t'ai acheté ceci, j'ai fait ceci, j'ai fait, j'ai fait... j'ai tout fait et en fait l'autre étouffait parce qu'il n'avait pas son père. Le père travaillait mais ce que cherche le fils c'est : qui travaille ? Qui est cette personne qui travaille ? C'est un chirurgien qui a fait deux tentatives de suicide, graves et son fils qui aussi a fait une tentative de suicide. Rien à faire pour lui faire comprendre. Lui, a un moment donné il a dit : " C'est des détails". On fabrique une troisième langue qui est la langue des choses qui ne se disent pas, des choses intérieures. 'Votre fils il a fait un voyage, il a touché le fond'. Il a été à l'hôpital, il a subi un électrochoc, les psychiatres ne pouvaient rien faire, c'est comme ça qu'il est arrivé dans cette consultation. En utilisant les techniques de la **thérapie familiale systémique** et les groupes psy, il est revenu habité. Quand il m'a parlé la première fois de son hétéronomie, il était comme effrayé et subitement, il a regardé son père et sa mère en face. Il a commencé à leur parler, mais ça a commencé par une immense colère en disant : " Vous ne m'avez pas compris." Donc je parlais à sa place. Je parlais à sa place et il me disait à chaque fois : "Parfaitement, c'est exactement ça" Je disais : "mais son père ne l'a pas accompagné à l'extérieur" ; Comment des parents qui arrivent, qui sont vulnérables par rapport aux questions structurelles, ce n'est pas un reproche, on est dans un problème structurel parviennent-ils à résoudre les problèmes?

Des migrants arrivent, ils ne sont pas protégés du monde extérieur d'eux-mêmes, comment peuvent-ils protéger leurs enfants ? Or les enfants ont besoin notamment du père pour sortir, pour conquérir le monde extérieur, et quand il n'y a pas un portage, comme disent les psychanalystes anglais, un handling, un accompagnement, et bien, à un moment donné, les enfants peuvent réussir, bien sûr,

ils peuvent aller très loin, comme ce chirurgien; mais à un moment donné, ils doivent s'appuyer sur une force intérieure et ils ne la trouvent pas chez eux; comme chez cet italien de la seconde génération, comment les problèmes se sont-ils déclenchés? Ils se sont déclenchés à partir d'un incident avec son patron qu'il avait appelé Papa. Il a confondu Patron et Papa, patron et Père. Et à partir de là on est allé dans son passé voir comment il lui a manqué. C'était un médecin excellent, un chirurgien et à l'hôpital on commençait à dire qu'il était mieux que son patron. Le patron en a pris ombrage et ça a été la déchirure et à partir de là ça a été la chute. Donc j'essaie de faire cette médiation entre des parents qui ne comprennent pas. Ils ont leurs racines là-bas, ils ne comprennent pas quelqu'un qui a des racines en l'air. Chaque fois que je leur dis : "Mais si votre fils était né au village avec ses cousins avec les voisins, la lignée paternelle, maternelle, c'est tous ces gens là qui l'auraient éduqué." Comme si la filiation était génétique. On ne leur transmet pas grand-chose mais il faut qu'ils soient Kabyles comme moi, ou alors, il faut qu'ils soient Tamouls comme moi ou Antillais, pas de problème c'est quasi génétique. Voilà une jeune fille Maghrébine qui me dit : 'Au départ, on m'a considérée comme une petite Française, on ne m'a même pas appris ma langue maternelle- la langue maternelle, la langue des ancêtres- et puis à la puberté commencent à tomber les interdits. C'est-à-dire que les prémisses de cette culture n'ayant pas été transmises de manière enrichissante et consciente- il y a toujours une transmission inconsciente, mais n'ayant pas tout ce coffrage, tous ces contenants culturels, cette jeune fille ne pouvait pas subitement comprendre ce que lui disaient ses parents. Cette fille, c'était une étudiante à moi et elle m'a demandé si je pouvais faire une médiation avec son père. J'ai dit : Je veux bien, mais on va parler dans quelle langue ? Elle me dit : en français et je lui ai dit ; mais en français vous aurez toujours raison, la langue française va vous donner raison. Il faut qu'on fasse le va et vient en arabe. Elle me dit : mais l'arabe ils ne me l'ont pas transmis, ils m'ont considérée comme une Française au début et là subitement toute la culture, comme une valise, ils me flanquent ça à la tête. Alors, c'est ça le premier malentendu entre parents et enfants, **la perte du cadre des contenants culturels est impensable par ceux qui restent au pays**. Il y a la nostalgie, la nostalgie ça veut dire la douleur du retour, algie du retour. C'est un mot qui a été créé par un médecin Suisse qui soignait les gardes du Vatican.

Dans la psychologie classique, une rupture de cadre est aussi énorme que de partir d'un pays pour un autre, de venir du Sri Lanka à Paris, c'est un voyage, c'est un déménagement. Ils ne comprennent pas à quel point il y a ce déracinement, c'est-à-dire à quel point **la psyché est structurée dans une culture**.

Il y a un travail d'élaboration de la rupture. C'est pas la même, c'est pas la seule. La personne est fragilisée par la mort de sa mère, quand il était en bas âge, et puis après, il y a eu un traumatisme éventuellement collectif dans le pays même etc.. Il faut relier ces traumatismes et ces ruptures. Il ne s'agit pas de dire : "C'est la rupture." Il peut y avoir des morts qui n'ont pas été élaborées. Donc voilà le travail que peut faire entre parents et enfants un thérapeute, un médiateur. Il y a de l'amertume, beaucoup, beaucoup de sanglots qui pleurent à l'intérieur, du fait que leur monde est incompréhensible pour les leurs. Sinon le travail à faire entre ces familles et les institutions là aussi, c'est une autre paire de manches. Il y a un immense travail entre le **système patrilinéaire: l'enfant n'appartient pas à son père ni aux institutions ni à l'Etat, il appartient à ses ancêtres, alors comment faire maintenant cette médiation entre l'Etat et les ancêtres ? Alors là aussi il y a un malentendu entre les parents et les enfants quand les enfants ne perçoivent pas que les parents eux-mêmes appartiennent à une lignée** : si je ne vois pas ce qui est antérieur à mes parents, ce qui est au-delà de mes parents je ne peux pas me soumettre, je ne peux pas obéir à mes parents, je ne peux pas accepter la transmission {c'est comme s'ils étaient des fondateurs sauvages}, alors je demande: mais d'où viennent-ils, qui sont-ils ? Donc les enfants, les jeunes ont une appétence à savoir d'où viennent les parents,

s'ils n'ont pas été au pays, et si la parole des grand parents n'a pas été transmise, **si on ne connaît pas les ancêtres fondateurs, de quelle lignée, de quelle ethnie, de quelle caste etc....eh bien les enfants ne peuvent pas se soumettre à leurs parents, ils prennent leur autorité comme une autorité arbitraire**, ils la prennent pour un pouvoir, un pouvoir arbitraire. Notamment quand un enfant comme en Afrique du Nord, regarde son père dans les yeux. Ce jeune dit : " Mon père j'ai affaire au médiateur." Il me dit : " Il ne me donne pas d'argent pour aller faire du judo." Et le père dit : "Oui je te donne de l'argent pour faire du Judo et tu vas à la mosquée et le fils du tac au tac lui dit : "Oui au moins moi je vais à la mosquée tandis que toi tu vas boire au bar." Je ne suis pas intervenu sur le contenu, mais j'ai vu qu'il le regardait dans les yeux et j'ai dit au jeune : "C'est comme ça qu'on regarde son père dans les yeux ?", "Mais oui", ça c'est indicible, c'est ça qui signe le fait qu'il y a beaucoup de malentendus en France. C'est comme ça que Mamadou regarde son père en maître alors que s'il le respecte il ne doit pas le regarder droit dans les yeux. Puisque Anne-Marie a parlé des CEFISEM, on y retrouve des malentendus entre migrants et maîtres. Alors à cet énoncé là, j'ai dit : "Et ton père est ce qu'il a un maître ?" Il dit oui, la sécurité sociale; puis on a parlé de son grand père, de la filiation, des ancêtres, et les enfants perçoivent les tricheries, les manques, tout ce qui est ...Si les parents ont une morale et en même temps ils cachent des choses, eh bien les enfants le perçoivent très vite. **On ne peut pas se soumettre à quelqu'un d'insoumis, qui lui-même ne s'est pas soumis, on ne peut pas intégrer une valeur qu'on n'a pas vu mettre en pratique.** Ils sont une preuve sensible. Voilà ce sont les malentendus donc entre les parents et les enfants, mais aussi avec les institutions.

Dans les institutions on parle de la logique parents enfants. Il y a un slogan maintenant derrière lequel il y a beaucoup d'argent et en France c'est ça : il faut le concept, le concept devient un slogan et puis après la logistique suit, c'est **parentalité**. Donc depuis vingt ans que je travaille avec des parents, j'arrête pas de dire aux institutions : il faut que les parents et les ancêtres puissent être là et rien, ça n'a pas été entendu. Il a suffi que quelques sociologues et psys au niveau interministériel aient fabriqué ce mot parentalité et maintenant tout le monde le met en avant. Parentalité : mais je leur dis que les parents sont déjà alités, il faut maintenant les réveiller, s'ils ne sont pas morts d'ailleurs, il faut les ressusciter. Voilà c'est un problème entre cette logique parents enfants et la logique : enfants - parents – ancêtres. L'enfant appartient à ses ancêtres. On est **dans une société patrilinéaire** stricte avec le droit d'aînesse, ça veut dire que si j'ai un oncle plus âgé que mon père, c'est lui mon père, c'est lui qui remplit la condition du père. Si mon père est là, le père lui-même c'est un fils. Vous voyez, les travailleurs sociaux se rendent compte quand ils vont à domicile ils voient cet enfant qui est un loup à l'extérieur eh bien, il ne fait pas le loup devant son père. Mais quand le père est là avec le grand père, on voit la pudeur qu'il y a entre le père et le grand père. Et on voit parfois le père rendre des comptes à son propre père : "va, va demander à ton grand père..." **Il y a cette pudeur, on est dans cette logique donc d'affiliation à l'ancêtre au-delà du père.**

Je parlais d'un ensemble de conflits ou de malentendus entre les institutions et les familles.

Le premier c'est cette logique parents ancêtres, le deuxième c'est la logique entre le couple et le système d'alliance : **ce sont deux groupes qui s'allient à travers un mariage**, ce ne sont pas deux personnes. Donc c'est pour cela que les travailleurs sociaux qui interviennent quand il y a un conflit dans le couple, individualisent les deux personnes; parfois ils les incitent à divorcer, ils les encouragent, ils disent "c'est vrai, son mari est violent, il est alcoolique etc." Mais on ne fait pas appel à la médiation intra culturelle parce que cette femme, son représentant, c'est son frère aîné ou c'est son père, et du côté du mari on peut faire intervenir le frère aîné du mari. Donc il y a une médiation à faire et c'est comme ça que j'ai empêché pas mal de divorces qui

s'esquissaient; parce qu'après bien entendu les enfants vont vivre avec leur mère, ils vont grandir et puis un jour il y aura des délits, des problèmes. On va faire appel au père, mais le père il a été déshonoré, il a amené sa femme ici, on lui a enlevé sa femme, pour lui le divorce, c'est un enlèvement, c'est un rapt. Et pour cette femme rien ne va plus, comme elle n'a pas été délivrée du lien du groupe, c'est la fuite en avant : elle a honte de dire à sa famille là bas qu'elle est divorcée, ça suspend la résolution des problèmes. Donc là aussi **c'est entre le groupe et le système d'alliance. Elle appartient à son groupe, donc si on fait une thérapie individuelle, il y a des petites choses éventuellement qui vont bouger mais ce qui la rattache à son groupe c'est-à-dire : l'honneur, la bénédiction, la malédiction, ça on ne le travaille pas.**

C'est trois liens qui sont très forts sur lesquels on peut revenir. Eh bien la personne partira toujours avec ce malheur qui va perdurer parce qu'on est dans des sociétés soudées par cette relation filiale autour de la bénédiction et autour de l'honneur.

Alors, en gros, comme je l'ai dit dans le livre, le plus **grand malentendu entre les migrants et les institutions, c'est cette inversion entre le public et le privé.** Pour être une personne il faut décliner ses appartenances et le type d'appartenance. Ici, pour être une personne dans l'espace public, le métier et le patronyme suffisent ; or **on ne peut pas créer un lien véritable avec le patronyme et le métier, il faut dire d'où on vient, qui on est et si on ne le fait pas, eh bien le lien n'est pas établi, ça peut créer des violences** : les jeunes tapent à la porte de l'enseignant : " Mais qui tu es ? Qui tu es, Qui tu es ? " " Je suis prof de Géo. " S'il ne dit pas qui il est, la violence va perdurer et le conflit également, parce que tout ce qui est dans la vie privée en France se décline dans la vie publique dans la culture d'origine du jeune, c'est la vie collective dans les pays d'origine. Quand je vous disais : " Vous êtes d'où, Monsieur, de quelle famille, de quelle confédération, de quelle ethnie ? " C'est la garantie même du lien social, de la civilité, **si je sais d'où vous venez, je sais à qui je parle et je sais qui remercier. Ce n'est pas vous mon interlocuteur, ce sont vos propriétaires, ce sont vos garants et ceux qui sont les représentants de vos multiples appartenances.** Dans les groupes de parole je vois qu'à chaque fois que les gens déclinent leurs appartenances multiples ça crée un lien d'une richesse insoupçonnée. Dans une classe où j'interviens, sous les yeux du professeur: " Je n'avais jamais su que cette Iranienne, que ce Français d'origine Italienne, que ce Franco- français..." une richesse extraordinaire se dévoile; **en France, on a créé cette scission de la vie publique des attaches, des appartenances religieuses régionales qui doivent rester dans la vie privée;** donc c'est un problème structurel et en même temps, la France a avancé grâce à cette scission, la laïcité et ce clivage entre les deux mots, public/privé. Mais aujourd'hui je pense qu'il **est nécessaire de créer des groupes à la limite de la vie publique et de la vie privée, disons un espace collectif où ces appartenances pourraient se dire** puisque ces appartenances sont en plus, on peut le dire puisqu'on est à Coup De Soleil, sont porteuses de beaucoup de traumatismes et de souffrances qui s'ils ne sont pas déclinés continuent à nous régir et à influencer sur les relations sociales et à créer la xénophobie d'un côté et le radicalisme religieux de l'autre. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui et la parole est à vous.

Anne-Marie V. : Ce travail là est absolument indispensable, en tout cas au minimum, mais, c'est vraiment un minimum pour les lieux où sont scolarisés les jeunes d'origine étrangère. On vient d'en parler avec les collègues qui travaillent maintenant dans ce qui s'appelait les CEFISEM et qui s'appelle maintenant les CASNAV. C'est une dénomination qui continue d'être de plus en plus folle au gré du temps mais ça c'est une autre affaire. Donc dans ces CASNAV et dans les lieux, dans les établissements scolaires où on a affaire à des populations d'origine étrangère qu'elles soient composées de nouveaux arrivants ou d'anciens arrivés, il y a là des attentes, des besoins autour de ce travail là qui sont absolument fondamentaux. J'ai des tonnes de questions autour de cela mais il y en a une première qui est, et c'est par cela que vous avez terminé : Comment peut-on avancer par rapport à notre institution (c'est vrai pour l'Education Nationale, mais je suppose que c'est vrai également pour le monde de la santé et de l'hôpital) ? Comment peut-on faire avancer des travaux, des initiatives de ce genre ? Comment les faire connaître mieux ? Comment donne t- on l'habitude de s'interroger, dans les problèmes ou les conflits qui se dévoilent, autour de votre approche, qui peut-on solliciter dans ces cas là, et dans quels cas. Là pour l'instant moi je ne sais pas, je ne sais pas bien. Je n'ai pas de réponse, sauf des réponses ponctuelles. On peut vous appeler à la rescousse, appeler des gens qui travaillent avec vous et qui savent faire ça, mais ça ne me paraît pas suffisant, pas satisfaisant et pas suffisamment complet comme réponse.

Hamid Salmi : La France a pris du retard dans cette sensibilisation à l'interculturel, dans la prise en compte de la différence dite culturelle. C'est vrai qu'aujourd'hui quand on sensibilise les professeurs à cette approche là, en général ils attendent que la solution vienne d'en haut. Ils disent : "Vous venez d'un ministère ?" Je réponds "non, je suis un thérapeute, j'ai une Association, je travaille avec des collègues, mais n'attendez rien qui soit parachuté d'en haut." Donc créez des dispositifs à la base et tant mieux si ces dispositifs sont à l'initiative des gens à la base. J' avais créé une association dans une école du 18ème arrondissement, à l'école de René Binet, j' avais ouvert une autre consultation il y a longtemps toujours dans le 18ème, à l'école Charles Hermitte, mais c'est toujours à l'initiative des gens qui sont sur le terrain, et qui vont obtenir des subventions à droite, à gauche, avec quelques difficultés, mais en même temps on a cet enthousiasme qui est cohérent avec le terrain et on n'a pas peur que du jour au lendemain ce travail soit suspendu puisque c'est nous qui sommes à l'initiative. Nous sommes enthousiastes pour ces choses là et on travaille avec toute l'énergie dont nous disposons parce qu'il y a moins de difficultés, de trucs bureaucratiques. Donc aujourd'hui si on continue à attendre des réponses générales, génériques, bureaucratiques qui viennent de haut, on ne les aura pas de si tôt, et même si on les a elles vont pâtir de cette bureaucratie.

Je veux dire : il y aura des conflits entre des chapelles. Ce que je souhaite de tous mes vœux, c'est que le travail se fasse à la base et que ce soit les assistantes sociales qui capitalisent une expérience extraordinaire et qui n'ont pas toujours explicité leur expérience, que ce soit les enseignants, que ce soit les éducateurs, les éducatrices, les juges, les juges des enfants etc.. qui soient à l'initiative. Bien sûr, il faut obtenir l'appui de quelques responsables. Ce n'est pas nécessaire d'aller là haut de toute façon, depuis ses débuts, l'ethnopsychiatrie n'a jamais eu affaire à des stratégies qui partent du haut. On a toujours fait les choses à la base ici et maintenant aujourd'hui.

Maintenant, il est possible que ce soit l'inverse, c'est-à-dire qu'à partir de la base, ça commence à monter vers le haut et à mon avis il faut continuer à travailler à cette base. Pourquoi y a-t-il eu ce retard? Il y a eu de nombreuses raisons, mais entre autres aussi cela est dû à la culture française elle-même. C'est une culture académique, savante, qui aime les énoncés généraux, qui aime l'abstraction. C'est vrai que les Anglais sont beaucoup plus proches. Beaucoup plus proches des choses précises, du terrain, du concret, des métiers, des corporations, des traditions. On est beaucoup plus proches de cela. Or l'identité des migrants se trouve aujourd'hui dans ces choses très concrètes. Vous voyez, pendant des années, on voyait à la télévision des protagonistes et qui discutent autour de ces questions et qui disent : les jeunes, les jeunes. Ce n'est que récemment qu'on a commencé à parler de l'immigration parce qu'en plus, ça met sur un fil, ça peut déraiser à tout moment : immigration, donc pathologie, donc délinquance, donc on est tout le temps sur un fil. C'est-à-dire que si je commence à parler des cultures, ça devient une sorte de stigmatisation, d'ailleurs en France, dès que vous dites : "chez vous", au départ si le cadre n'est pas établi on va le percevoir comme une exclusion. Mais une fois qu'on a créé un espace pacifique d'échanges, le "chez vous" devient un espace pacifique. C'est ça que nous faisons dans les consultations ou les médiations. Ils ne deviennent pas des "chez vous" d'exclusion. Donc on est toujours sur un fil. Comment créer un espace d'enrichissement mutuel qui n'aille pas vers l'aire de la xénophobie, le rejet, qui n'alimente pas bien sûr la xénophobie et le racisme, mais qui nous donne des leviers pour agir. Moi quand je donne des pensées, des éléments techniques sur le cadre, ces éléments agissent, ils sont agissants. On me dit : "J'ai fait ce que vous m'avez dit" et ça a un effet immédiat. On n'est pas dans la culture savante; on n'est pas là pour être savants et pour tenir des discours entre professionnels. C'est ce que font beaucoup de pys : ils sont entre eux : "Vous avez vu c'est un psychotique, il a telle et telle caractéristique" etc. Ils se confortent entre eux. Que ce psychotique se suicide demain ou qu'il lui arrive autre chose, ce n'est pas leur affaire. Nous ce qui nous intéresse, c'est d'être dans le lien avec les usagers. Donc vraiment, ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de créer des structures à la base au niveau associatif, au niveau des structures CEFISEM, PJJ (protection judiciaire de la jeunesse), des écoles... et à un moment donné, de les relier; de les relier pour que les expériences circulent, mais de faire en sorte que ça n'aille pas trop tôt vers le haut. Ce n'est pas nécessaire, et si ça va vers le haut très, très vite, ça va déclencher des polémiques, des histoires de chapelles, des disputes : il y a déjà des polémiques et des disputes entre des gens qui sont de la même école mais qui ne sont pas formés de la même façon, même entre des gens qui se disent pys et il y a des gens qui arrivent et qui en profitent puisque il y a des gens qui font le travail et d'autres qui viennent dessus. Aujourd'hui il y a une inflation de l'interculturel. Il y a des DESS d'interculturel. On ne voit pas comment des gens qui ont fait un DESS de psychologie interculturelle, s'ils voient un patient qui leur dit : "Je suis possédé.", ils ne savent pas quoi faire. Je leur dis : "Qu'est ce que vous faites ?" Ils disent "Ben on le comprend". Si on a étudié en anthropologie ce que c'est que la possession, ce n'est pas simple, "comprendre" ça ne suffit pas.

Donc vous voyez très vite, aujourd'hui il y a une inflation sur la médiation. Le métier le plus complexe est devenu le plus simple : médiateur de rue.. Aujourd'hui il faut former des **médiateurs** que j'ai appelé "**ethno-cliniciens**" quand j'ai formé l'école des médiateurs à Paris VIII. On peut les appeler comme on veut, mais il y a une nécessité d'abord de **former ces médiateurs qui ont une double culture** et qui peuvent passer de l'une à l'autre et qui ne sont ni dans le clivage ni dans la confusion ni dans la course à la représentation. Aujourd'hui ce savoir concret est noyé au niveau politique par les laïcismes abstraits, les radicalismes religieux et les associations qui se meuvent dans le politiquement correct pour avoir des subventions, mais entre les trois, les autres n'ont pas droit au chapitre. Aujourd'hui, ce qu'il faudrait, c'est **former des médiateurs véritablement rompus à la médiation interculturelle et trouver ceux** qui sont sur le terrain **qui sont des vrais représentants des groupes: des initiés, des vieux.. de**

façon que quand on va avoir un problème sur un quartier, on dit : "Mais qui répond de qui ?" "Vous les Comoriens, ou vous les Chaldéens...qui répond de qui ?" "Est-ce que quelqu'un parmi vous peut parler pour vous? Il y a toujours des représentants Légitimes, en fait qui sont complètement squeezés par ceux qui sont instruits.

Bernard Z : En tant qu'Association culturelle consciente de ces difficultés, je crois que c'est un petit peu ce qu'on a essayé de faire, en nous adressant à des gens de terrain: permettre d'établir des passerelles de connaissance, d'information, de rencontre afin que ça puisse se répercuter. Je pense que de ce point de vue là c'est utile.

Janine M : Je voudrais vous demander si , dans le domaine judiciaire, il existe une approche comparable à la vôtre pour mieux comprendre les jeunes et leurs familles, surtout lorsqu'on a affaire à des jeunes complètement perdus en face de notre justice, les pères aussi le sont. Ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait; en même temps ce jour là le silence du jeune, son regard en face de nous mais aussi, les yeux baissés, n'osant pas regarder ses parents. C'est souvent la mère qui parlait parce que le père... Je suis ancien professeur donc dans le domaine éducatif, je sais ce qu'on a essayé de mettre en place, mais dans le domaine judiciaire ?

Hamid S. : Je dirais que les fractures des migrants se voient au niveau de la santé, de la justice et de l'éducation, c'est là que se révèlent les fractures, les malentendus, les conflits, **les conflits entre les logiques judiciaires notamment et la coutume** par exemple. Donc là encore c'est un immense chapitre que j'ai abordé un tout petit peu dans le livre. Mais les juges d'enfants commencent à se former à cette approche là. **Il y a des juges qui sollicitent des experts ou des médiateurs en ethno clinique** en psychiatrie et on essaie de leur expliciter ce rapport en ayant vu la famille une deux ou trois fois. Malheureusement aujourd'hui les experts psychiatres font des diagnostics de nature : schizophrénie, paranoïa, pervers,... et alors, le juge qu'est ce qu'il va faire avec ça ? Par contre **si on dit les causes**, les origines, et puis si on explique les leviers possibles, **on utilise le juge presque comme un thérapeute**. Bien sûr, il ne l'est pas parce que le juge va recevoir des rapports de différentes institutions, contradictoires, mais **nous**, en plus de la description psycho dynamique de la situation, la transplantation, nous donnons des étiologies et des causalités susceptibles de donner un sens à ces comportements; et si on les met en acte, à ce moment là, les choses rentreront dans l'ordre, puisque maintenant les juges sont beaucoup plus souples, on n'est pas dans la criminalité. Donc on peut rendre une justice qui soit une justice réparatrice. Et c'est de cela dont on souffre y compris pour les Français, la justice ne répare pas. Voyez combien de Français disent ; "Je me suis assis en face de ce criminel, je voulais le regarder, j'attendais qu'il me fixe du regard, j'attendais qu'il dise quelque chose, j'attendais qu'il me demande pardon." Pourquoi ? Parce que la justice ne répond pas à cela, on est dans une société d'individus régie par le droit, un droit étatique et **cette justice de proximité, cette justice de la réparation qu'on retrouve dans les coutumes, dans la justice coutumière**, on ne la trouve pas beaucoup aujourd'hui au niveau de l'institution judiciaire. Donc **il y a des personnes qui se forment à cette approche là**, maintenant je ne sais pas à quel moment les choses vont se faire au plus haut de l'échelle; par exemple, il y a les fameuses **Maisons de la Justice et du Droit**, maintenant au niveau de ces M.J.D. on peut faire un excellent travail, puisque c'est une justice de proximité, une justice de la réparation **c'est là qu'il faut vraiment agir**. C'est encore une question très vaste.

Marie-Josèphe B. : Moi je voulais rebondir sur ce qu'a dit Anne-marie. Je suis dans un CASNAV chargée de l'accueil des migrants dans le département de l'Essonne. Nous, nous sommes partis d'abord des situations de jeunes en difficulté; nous avons en

classe des jeunes en grande difficulté, dans de grandes souffrances; au début on attendait des psys qu'ils viennent nous aider, et puis il y a tout un travail qui s'est fait sur la nécessité de construire quelque chose et maintenant depuis un mois on a une cellule d'accueil pour les jeunes de 11 à 18 ans pour tous les nouveaux arrivants. Ce sont surtout les nouveaux arrivants qui posent problème, et là, on les voit avec leur famille et au bout d'un mois de fonctionnement de cette cellule on se rend compte que l'on a besoin de faire quelque chose avec d'autres qui ont un autre regard, qui puissent à la fois nous aider nous-mêmes à faire ce pas, nous aider quelque fois à vivre certaines choses, parce que j'ai vu des collègues dans un état de souffrance très grave après avoir reçu des familles.

Je me demande comment on peut construire quelque chose avec tout cela, je crois que nous sommes prêts, que nous sommes mûrs. Mais on vient de l'éducation nationale donc, comment va-t-on articuler avec l'institution - qui a un regard favorable en ce moment -, l'Inspection académique a un regard très favorable sur la venue de psychologues. Comment est-ce que vous pouvez nous aider à tisser là quelque chose?

Hamid S.: Je pense qu'il faut partir du projet. On dit, voilà, on pourrait faire un projet, on pourrait voir, on met une hypothèse en place, la théorie, le cadre. Mettre en place le cadre, bien sûr pour le remettre à l'académie. Il faut passer par l'académie, je pense que ce sera toujours pareil. Ce serait des projets qu'on peut reconduire. Tout ce que je fais moi, c'est toujours parti de la base, et toujours sur un projet renouvelable, c'est ce que je pourrais vous dire. Mais ce qui est important c'est quand **on reçoit vraiment au début les parents avec les enfants**, ça permet de désamorcer le problème qui pourrait surgir plus tard. **Comme ça le pays d'accueil devient vraiment un pays d'accueil, pas un pays d'écueil**; et j'ai vu pas mal d'enfants qui rejoignent leurs parents restés là-bas et au bout de quelques mois, c'est la catastrophe, c'est la guerre et je dis : il aurait fallu presque faire une cellule d'écoute à l'aéroport. Le jeune arrive, il va voir son père, il ne connaît pas son père et quelques mois après, c'est la guerre, il fugue, il y a des disputes etc. parce que son père c'est un étranger, alors qu'on aurait pu désamorcer au début.

Anne-Marie V. : Je voudrais quand même dire qu'il y a pour moi un mystère, parce que il y a, depuis très longtemps une Association qui s'appelle le SSAE, Service Social d'Aide aux Etrangers, qui a parmi ses missions, l'obligation d'organiser chaque année des séquences d'accueil, pas une seule, mais plusieurs séquences d'accueil des familles qui arrivent en France ou des enfants qui arrivent. Les assistantes sociales qui organisent ça, organisent ça de façon relativement administrative, elles vont dire à ces familles et à ces gens : "voilà vous arrivez en France, l'école c'est comme ça, c'est à tel endroit, ça marche comme ça, vous avez droit à telle prestation etc." Mais ça ne va guère au-delà, et, je me dis : " Pourquoi ne saisit-on pas cette opportunité-là pour faire le travail que vous évoquez, d'autant plus que maintenant, il y a un deuxième moment qui est en train de se mettre en place, qui est cette attestation que vous devez avoir avant d'acquérir la nationalité française dans laquelle vous devez prouver que vous êtes intégrable, intègre et intégrable ; donc à cette occasion là, ils sont en train de monter tout un dispositif pour ça, je me dis que si on arrivait, par le mouvement associatif peut-être mais militant, à imposer que, au lieu de faire des vérifications et des contrôles un peu policiers de ce que sont les gens, on intégrait des méthodes comme les vôtres, ce serait peut-être une avancée?

Hamid S.: C'est vrai ce que vous dites Anne-Marie, les cadres, ils existent, la logistique, tout est là sauf qu'il faut faire entrer d'autres personnes à l'intérieur de ces cadres.

Edouard F : Plus sur le fond j'ai deux questions : la première, je vous ai entendu parler des parents et des ancêtres, mais comment faites-vous dans les cas pratiques, quand

ce sont des familles monoparentales et quand il y a la perte de la culture, perte de la mémoire culturelle ? Ma deuxième question: La culture évolue dans le temps, comment intégrez vous cette variante ?

Hamid S. : Pour dire que la culture varie dans le temps, encore faudrait-il qu'ils la connaissent cette culture initialement ; déjà il faut une connaissance de cette culture telle qu'elle est supposée être à l'origine, ensuite on va dire tel élément a changé, et puis c'est devenu une culture composite. Dire qu'elle change pour éventuellement dévaluer cette culture, je dis non, je le dis parce qu'il y a des personnes qui réagissent de cette façon là, ce n'est pas votre intention, bien sûr, mais je dis que pour savoir ce qui change dans la culture, encore faudrait-il connaître la culture. Elle change effectivement et c'est le problème des malentendus, de ces malentendus culturels, déjà entre deux cultures; et puis ce malentendu culturel entre les enfants hybrides et qui ne savent pas comment les choses s'appellent, un médiateur il est fait pour cela justement, pour dire : "Voilà l'origine de votre culture." Par exemple pour aller dans le sens de cette question là, il y a des enfants qui vont subir des initiations, par exemple un garçon va au pays, on lui fait une circoncision sans aucune préparation du jour au lendemain, c'est un traumatisme. Ou bien un enfant on lui fait une circoncision qui se révèle être uniquement un acte chirurgical, il n'y a pas eu de fête, il n'y a pas eu de sens, **moi, je vais essayer de faire de ce traumatisme un rite initiatique, de le rattraper, de le réintégrer, de lui donner un sens, et de donner des prescriptions pour qu'il devienne, même après coup, compris comme un rite initiatique.** Il y a beaucoup de problèmes à ce niveau là, notamment ce problème des rites initiatiques que les enfants ne comprennent pas, parce qu'on est dans une société où on dit : c'est mon choix etc. Si c'est mon choix, encore faudrait-il que j'aie quelque chose à la base par rapport auquel je vais m'opposer... "C'est mon choix" ça veut dire il n'y a rien au début, il choisira plus tard : il choisira plus tard en fonction de ce que vous lui avez donné, contre, tout contre, je ne sais pas quoi ? Donc effectivement, il y a des éléments, **les enfants reçoivent si vous voulez une culture en creux. La première chose, c'est de lui redonner un sens.** Elle dit : 'C'est ma mère, elle prenait de l'encens, elle faisait du henné, je n'ai pas compris, je ne sais pas ce qu'elle fait, elle m'a fait un tatouage, j'ai même vu des filles tatouées, elles ne savaient pas ce qu'était un tatouage , elles l'ont vécu comme un traumatisme. Alors voilà le travail qu'on peut faire déjà. Pour ce qui est de la perte de la culture, **il faut comprendre que quand je parle de culture je ne parle pas uniquement de contenu culturel, je parle de contenant, je parle de la culture inconsciente si vous voulez. Il y a un inconscient ethnique, la culture c'est pas seulement des éléments qu'on peut appréhender** par exemple votre culture autour de la proxime (proximité) la façon de se toucher, la distance, est ce qu'elle est consciente ? elle n'est pas consciente donc on ne va pas dire à quelqu'un : attention quand vous allez vous mettre à côté d'une femme, il faut observer une distance, non ça c'est des choses ... La culture c'est beaucoup plus profond que cela, même votre tonus musculaire si vous voyez un bouddhiste asiatique, son tonus musculaire est différent du tonus de l'homme occidental, de l'homme français qui a tendance à respirer vers le haut alors que dans d'autres sociétés on respire par le ventre , les danses voyez comment elles structurent les personnes, les différentes danses sont intégrées dans des cosmogonies, la nourriture elle-même est porteuse d'une philosophie alors en ingérant des aliments, vous ingérez une philosophie à votre insu vous savez, le sucré, le salé, l'amer etc. Donc **la culture c'est pas forcément des choses auxquelles vous pouvez accéder par l'énoncé**, vous êtes pris dans un bain, comme on dit "Dans un bouillon" ça rentre dans toutes vos fibres à votre insu, c'est pour cela qu'on a toujours besoin d'un contraste avec une autre culture pour dire "Ah comme c'est bien d'être un Français, un parisien". C'est comme ça qu'on est. Mais si vous n'avez pas de contraste vous dites : Je suis un homme, une femme comme on dit en Français : 'Quoi de plus naturel en somme ?'

Anne-Marie V. : Vous savez, il y a eu une époque dans l'éducation nationale en France, il y a un peu plus de quinze ans où on a pratiqué ce qu'on a appelé une forme d'ethnisation, de l'approche des populations d'origine étrangère et justement les CEFISEM mais pas seulement eux, les établissements scolaires. C'était la mode des stages d'établissement et là, la culture qui était décrite était une culture dont on n'a aucune garantie qu'elle existe encore, et qu'elle ait jamais existé; elle était figée dans une espèce de description exotique. Mais du coup, on a laissé tomber cette approche, mais en même temps et d'autre part, on a fait le constat qu'il y a quand même un certain nombre de populations immigrées qui arrivent chez nous qui ont vécu des transitions, des migrations successives y compris à l'intérieur de leur pays qui ont à mon avis dû provoquer des chocs (vous avez décrit certains de ceux que vous avez subis vous-même) qui ont provoqué des chocs extrêmement importants et probablement des plongements dans des univers culturels relativement différents, successivement, de ceux qui viennent du fin fond de la campagne à la banlieue ou aux bidonvilles de la grande ville. Nous, quand nous réfléchissons à l'éducation à la citoyenneté, il y a un des concepts de cette éducation qui reposent sur l'identité et donc qui fait référence au passé de chacun, à d'où on vient, à la migration et à la profession. Comment fait on dans ce cas là et dans votre démarche, pour prendre en compte ces ruptures successives, ces éclatements, moi je dirais presque des cultures d'appartenances successives, c'est compliqué ça, non ?

Hamid S.: **On se rend compte de sa culture lors de l'épreuve, lors de la souffrance.** C'est-à-dire quand on est en bonne santé, on est universel si vous voulez, on circule, on salue des gens, on aime : Comme disait un de vos écrivains : "Je suis un homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger". Mais quand on tombe malade, **quand on est devant la difficulté, pendant l'épreuve, alors ressurgissent des formes de notre culture qu'on a oubliées.** Ce n'est pas la culture folklorique ou la culture cultivée mais la culture en tant que contenu. C'est quelque chose que je manie à un niveau sous-jacent, qui n'est pas complètement conscient.

Il y a des choses qui évoluent, composites. Je reviens à mon affirmation précédente, il faudrait connaître déjà l'original si l'on peut dire, les énoncés, les grandes structures anthropologiques de ce monde ; ça permet de les assouplir, c'est paradoxal, le fait de les connaître permet de prendre une distance vis-à-vis d'elles. J'ai fait une expérience avec un médecin d'origine maghrébine, enfant de harki, pour moi c'est presque une découverte, je me suis aperçu que ce sont ceux qui ne connaissent pas leur culture, qui sont le plus figés dans les éléments culturels qui leur appartiennent. C'est-à-dire quand on est dans un bain culturel très riche, ça permet en même temps de prendre une distance, donc de manier des segments de la culture, mais moins on les connaît, plus ils se rigidifient. Or cette personne elle est venue me voir, comment ? Parce qu'elle avait, elle me disait à chaque fois : "Je suis devenu un monstre. Je me suis transformé". Il parlait avec sa femme, une Française, il l'avait choisie pour cela certainement, pour se rendre compte de quoi il était fabriqué. Donc sa femme interprétait ce qu'il faisait sur le plan psychologique, alors que j'ai vu, à chaque fois qu'il a réagi d'une manière aussi catastrophique, c'est parce que un élément central a été touché de sa culture, mais lui ne le sait pas, il parle à peine, il baragouine l'arabe, mais à chaque fois que je lui ai montré une structure entière par rapport à l'honneur, par rapport à la malédiction, par rapport à ce que c'est qu'un homme ce que c'est qu'une femme dans sa culture, il commençait à respirer et à prendre une certaine distance à être plus souple. **Moins on connaît de quoi on est fait, plus il y a une structure rigide qui nous meut à l'intérieur sans qu'on puisse véritablement manier cet élément. Vous avez vu à quel point, pour déboucher sur l'actualité, les pères migrants sont beaucoup plus souples, très polis et en même temps beaucoup plus tolérants que leurs enfants.** Ne sachant de quoi ils sont faits, les enfants sont obligés soit de rigidifier ce qui est à l'intérieur d'eux, soit d'accuser encore cette

rigidification en mettant des murailles entre le licite et l'illicite, le haut -le bas, l'homme-la femme, le sacré- le profane, ils sont obligés en quelque sorte de revenir au début du monde avec des catégories extrêmement rigides; d'où **une partie de l'explication du radicalisme religieux**, je ne parle pas des idéologues qui eux, sont dans un autre contexte. Mais pourquoi y a-t-il une appétence des jeunes pour le radicalisme religieux, parce que c'est clair, c'est net. Malheureusement, c'est tout l'inverse qu'on aurait pu faire. Aujourd'hui les intégristes vont choisir leurs versets, **les gens pensent qu'ils ont accès directement au Coran**. Ils pensent qu'en lisant le Coran.. **Quelqu'un me dit : "J'ai lu le Coran" je dis : "On ne lit pas le Coran, le Coran est transmis," avec la salive du père, du grand père, des ancêtres, il est commenté, il est interprété, il y a des niveaux d'interprétation**. Personne ne peut lire un truc aussi chaotique. Je veux dire vous lisez le Coran, ça veut dire quoi ? Ce n'est pas un manuel scolaire, ce n'est pas de la géographie ou que sais-je. Donc pour revenir aux questions, j'essaie de revenir par ce biais là à une question qui est compliquée, plus on prend conscience de quoi on est fait, mieux c'est, plus on acquiert de la souplesse pour assouplir les différents éléments dont nous sommes composés. Justement je me suis aperçu, j'ai une histoire, je pratique l'ethnologie, je me suis aperçu que les gens d'avant étaient beaucoup plus souples, beaucoup plus riches dans leur monde que ceux d'aujourd'hui. **Plus la culture s'appauvrit, plus elle se rigidifie.**

Elio C-B : Vous avez répondu par avance à la question que j'allais vous poser, ma question était : Est ce que cette forme de médiation peut agir à la troisième génération, parce qu'il y a déjà une troisième génération, lorsque le grand père est parti, et que le père a peu transmis, mais .. vous avez répondu..

Hamid S : Ce qui est sûr c'est que ce qui n'est pas dit et fait en amont va se répercuter sur l'aval mais de manière différente, c'est-à-dire si c'est la deuxième génération, ça peut être des délits, des fugues, la troisième génération, ça peut être des maladies psychiques, ça peut être des maladies somatiques. Tout ce qui n'est pas résolu en l'amont se répercute sur l'aval, mais l'expression culturelle change.

Bernard : Pour revenir sur cette formule : plus on connaît sa culture, moins on est rigide, et plus on est ouvert à l'autre, ça donne une clé parce que ce qui est vrai pour le migrant, c'est vrai aussi pour le Français d'ici, et il me semble clair que les attitudes de fermeture résultent d'abord d'un manque de confiance en soi, d'un manque de connaissance en tout cas, qui peut fonder la confiance en soi, de sa propre culture. Donc ça nous donne des pistes pour aussi travailler. On a travaillé aussi dans d'autres directions : il y a à travailler sur sa propre culture, sur un approfondissement...

Hamid S.: De toute façon même quand on donne une formation sur les cultures extérieures, étrangères comment voulez vous que les français fassent et moi je procède de la même manière avec mes étudiants de DEUG, quand ils me demandent: et chez nous comment ça s'est fait ?

La culture de l'autre est toujours un analyseur pour notre culture. **Pour s'ouvrir à la culture de l'autre encore faudrait-il savoir de quoi on est fait.**

Bernard Z. : Alors je finis parce que le problème est grave, est-ce que nous, en France, aujourd'hui, on sait de quoi on est fait ?

Anne-Marie V.: Je remplacerais la question de Bernard par la suivante : en lisant un extrait du livre de vos interventions, je me suis dit dans un premier temps, et ça prolonge ce qu'a dit Bernard, au fond, ce que Hamid Salmi nous propose, c'est de tenir compte à travers l'histoire culturelle des individus que tu essaie de soigner ou de

réconcilier ou de faire vivre mieux ensemble, de comprendre l'interdit, le non-dit, l'irrationnel, et toutes ces choses là qui les constituent et je me suis dit : dans notre monde hyper cartésien, qu'est ce que nous, on est capable d'entendre de ça ? Et est-ce que notre réflexe presque immédiat n'est pas de dire : attendez, à entrer dans ces affaires là on oppose un monde des signes complètement immaîtrisables à un monde cartésien qui sait comment il s'appelle, qui sait ce qu'une chose est et ce qu'elle n'est pas et on se heurte à ça et en particulier quand on commence à parler du droit. Je me dis, on est quand même dans un gros conflit là, chez nous par rapport à ces populations qui ont des histoires comme ça et on a oublié, moi je crois, une grande partie de notre histoire antérieure.

Hamid S.: Est-ce que je fais de l'occidentalisme ? Moi, de l'extérieur, est ce que vous voyez comment le cadre s'est pacifié, et vous vous me dites : Alors de quoi est-on fait ? Je crois que quand quelque chose réussit, on arrive toujours à cette question; vous dites "nous", vous êtes à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. On peut dire beaucoup de choses, mais ce serait l'objet d'une autre conférence mais disons que en France on pâtit d'une maladie qui est celle de l'universalisme. Chaque pays a ses avantages et ses inconvénients, mais **l'inconvénient c'est qu'on puisse se croire universel alors que ce n'est qu'un ethnicisme uniformisateur, on a confondu uniformité et unité, on a confondu diversité et division; or depuis deux siècles la France a raboté, a rasé toutes les différences culturelles, régionales, thérapeutiques**, donc il y a eu le juge, le médecin, le maître d'école. Moi la première chose qui m'a frappé en venant en France c'est d'entendre les gens se mettre en colère devant les guichets : "Mais, Monsieur, moi je paie mes impôts !" Je me dis c'est extraordinaire, le jour où je paierai mes impôts, je vais piquer une de ces colères ! Et encore je venais d'un pays bureaucratique mais pas un Etat de droit, pas d'impôts à payer et donc pour le citoyen la puissance c'est l'Etat, la puissance patrimoniale c'est l'Etat. Le citoyen doit sa sécurité, sa vie à l'Etat, c'est un immense domaine dont on peut parler; là je m'aventure un peu, ce n'est pas structuré mais je pourrais même vous dire que en général, quand en France, les psychotiques par exemple, quand ils tombent gravement malades le folie, c'est en général un échec de cette affiliation à l'Etat. C'est comme si ces psychotiques disaient : "Il faut réactiver les ancêtres" Quand on postule un être humain qui est en contact avec l'environnement parce que vous savez la psychiatrie a postulé un être humain nu au 19 siècle, qui est hystérique, psychotique etc. ça n'a rien à voir avec sa culture et depuis le 16 siècle aussi on a commencé à envisager une forme d'individu, de personne qui est complètement déconnectée de son environnement et le lien avec l'environnement c'est un lien de puissance . Vous savez quand Herzog a vaincu l'Annapurna, on s'est écrié : "Herzog a vaincu l'Annapurna !" Mais en Inde ils étaient très vexés, ils ont dit "On ne vainc pas chez nous"" l'Everest c'est notre frère, c'est notre sœur, c'est notre montagne". Donc tout cela revient sous la forme de l'écologie, sous la forme des médecines parallèles dans tous les cas c'est une tentative pour l'individu cloisonné dans sa subjectivité de remettre le lien qui le lie avec son environnement, c'est lisible dans l'évolution de la société actuelle, les génies reviennent, les divinités etc. Mais pour un qui devient un génie pour un général de Gaulle, il y a combien de gens qui tombent, qui n'y arrivent pas ? **Parce que c'est une culture extrêmement exigeante, moralisante, éthique et souvent ce qu'on retrouve comme pathologie en France et dans le monde occidental, c'est la culpabilité. C'est pour cela que les étiologies contournent la culpabilité.** Vous avez été malade, qu'est ce qui a été fait ? Donc **on postule une cause externe à vous**, ça ne veut pas dire pour autant que vous n'êtes pas responsable, comme dit l'autre, mais vous n'êtes pas coupable. **Or là la psychologie psychologisante, les gens ne s'en sortent pas pendant des années à cause de cela. Toute interprétation est appréhendée comme une interprétation culpabilisante :** "J'ai honte" et bien vous n'avez pas honte d'avoir honte ? Alors voilà c'est une construction de l'individu sujet

citoyen. C'est une construction exigeante qui a donné des héros qui a donné des génies etc. et en général ce qui se fait sous ce qui est en rapport avec l'imaginaire, les divinités, le sacré le religieux, ici c'est sous forme d'imaginaire esthétique, c'est le roman ou c'est le cinéma, un imaginaire plutôt individuel. Si la construction de l'individu sujet citoyen s'effrite et là malheureusement, c'est l'hôpital psychiatrique qui attend la personne. C'est pour cela que ceux qui viennent des cultures du Sud font tout pour réactiver ces matrices de sens qui les rattachent à leur divinités, c'est comme s'ils appréhendaient et qu'ils se disent "Si demain je tombe malade, c'est le psychiatre, c'est le psychanalyste sur le divan ?" il va entrer dans un monde clos ? À quoi je vais être rattaché ? Qui va me donner du sens ? Dans les cultures traditionnelles, y compris les cultures d'ici bien sûr, je parle du centre de cette culture; à la périphérie il y a encore des guérisseurs, les rebouteux ça continue, mais ceux qui sont dans le centre de cette culture industrielle savante, étatique etc., ceux qui font des réussites grandioses : (une fois j'avais vu en consultation une famille française, donc il y avait un prêtre son frère était psychiatre, il a essayé de devenir prêtre aussi comme son aîné, il a échoué, sur son parcours il a échoué; et celui qui a réussi c'était très dur parce que pour soigner son frère il fallait le déconstruire aussi lui et j'avais devant moi un psychiatre qui représente l'institution dans toute sa magnificence et l'église et puis des souffrances individualisées où à chaque fois que j'essayais de ... "Mais on va hurler là, si vous continuez, chacun de nous a une souffrance telle !" plus ce prêtre, je me disais : "Mais comment il fait cet homme ?" Quel est l'amour, quelle est cette parole qui le traverse ? Il était muré dans son église, il n'était pas question de le déconstruire.) Le déconstruire c'est le rendre malade comme son frère. Voyez il y a beaucoup de choses à repenser ici ça a amené ce que ça a amené comme puissance étatique, mais les individus sont souvent fragiles. Je dis derrière tout Français il y a une bombe atomique, sa puissance est symbolisée par la bombe atomique, quand les Français vont à l'étranger, ils sont reconnus pour cette puissance étatique, mais pour ceux qui échouent, c'est souvent difficile. Aujourd'hui par exemple, j'ai affaire à des jeunes Français qui ne veulent pas sortir de la maison, certains disent : "Il y aura quelqu'un qui va venir nous trouver à la maison." Un des responsables de formation que j'ai rencontré m'a dit : "J'ai un fils, il est à la maison depuis six mois, il ne veut pas sortir" et j'ai été le voir ; j'ai été le voir avec Jo qui est là, il est témoin, j'ai eu un entretien de deux heures avec lui...

Voilà la perception que je peux avoir de cette société qui a une morale, une éthique exigeante mais parfois en même temps difficile à intérioriser, parce qu'elle crée de la culpabilité.

Bernard Z: Je suis entrain de lire ton livre "Ethnopsychiatrie" et j'aimerais que tu nous parles de cette distinction entre l'individu -qui est une construction- et la personne, je n'ai pas fini de lire le livre, et je n'ai pas fini d'épuiser cette distinction qui peut nous permettre de comprendre. Je vois beaucoup mieux qu'avant **à quel point la construction de l'individu est source de risques et de dangers et combien elle est vecteur de problèmes finalement. Elle est au cœur du débat autour de la question du voile** si on veut bien voir les choses. D'un autre côté et c'est juste une question, en regard de ces difficultés de l'individu sujet citoyen, celles du migrant qui a besoin de rester une personne pour vivre et survivre, et j'aimerais que tu reprennes un peu ce que tu penses à propos de la sacralisation du sol par les enfants de migrants et que tu nous parles de sa signification ?

Hamid S: Donc si vous voulez, quand un migrant arrive dans ce pays, il va se poser et s'inscrire. Les migrants en général aiment beaucoup les immeubles et pour descendre; ça veut dire qu'ils vont avoir un contact avec le sol, et dans le sol, il y a un sous-sol, il y a les ancêtres, donc en général ils évitent de descendre, donc ça veut dire que **un des signes qui montrent qu'une personne commence à s'inscrire ici c'est quand il achète une maison et qu'il s'inscrit au sol**, et quand il construit sa maison donc **et ensuite quand il commence à être enterré ici**. Vous savez que pour les Maghrébins il

y a encore des familles qui envoient leurs enfants, voire la troisième génération pour être enterrés là bas. Il y a des personnes qui ne le font pas enterrer leur mort.... J'avais pensé que c'était par laïcité, qu'ils n'étaient pas musulmans, pas très croyants et en fait ils le font par excès de religiosité. Ils ne se le permettent pas, ils ne peuvent même pas sacrifier un mouton. Ils ne peuvent même pas faire la prière. Donc tout cela, **cette inscription dans le sol revient sous la forme des gens qui se font enterrer ici, des mosquées qui commencent à s'ériger ici, même si ces lieux de culte ne représentent pas toujours une véritable inscription parce que c'est souvent des jeunes, qui prennent place. Ils se marient peut être, ils font des mariages mixtes ici. Il se trouve que ce processus est très lent parce que c'est un rapport uniquement avec les ancêtres. Est-ce que les ancêtres peuvent se mettre en contact avec les ancêtres de ce pays ?** Est-ce que les morts de là bas peuvent se mettre en contact avec les morts d'ici ? Est-ce que les morts d'ici sont sous terre ? Est-ce que ce sont des morts ou des ancêtres ? C'est pour ça qu'il y a des jeunes qui vont dans ces endroits de prédilection, ils vont dans des cimetières; il y a des jeunes qui font des tables tournantes avec les esprits, donc ils sont friands de ces choses là. C'est une tentative de sacrifier le sol. Donc là j'ai ouï dire il y a quelques années, ça dépend des communautés, par exemple la communauté Juive Sépharade qui n'a plus d'idée de retour dans les pays d'origine, ce processus là se fait de manière beaucoup plus intense chez eux, à leurs risques et périls, bien entendu, surtout qu'ils ont beaucoup de famille, et des familles qui ont réussi. Il y a quelques années j'ai entendu l'appel d'un Juif de Tunisie qui a fait une vision, un rêve et dans ce rêve, le rabbi, l'ancêtre fondateur du groupe, Un saint personnage de Tunisie donc, lui a demandé de construire un mausolée pour lui, à Sarcelles et je me suis dit : Voilà, c'est ça le processus qui va se passer pour les migrants Maghrébins, Berbérophones ou Arabophones, c'est le jour où ils seraient capables de rencontrer les invisibles et de les installer ici, voilà ce que je peux répondre brièvement.

Anne-Marie V. : Une idée me traversait l'esprit tout à l'heure lorsque vous décriviez les « pathologies » que génère notre société, qui est de me dire que finalement on cherche à utiliser des compétences telles que les vôtres pour aider à mieux vivre chez nous les gens qui arrivent de l'extérieur, mais je me demande s'il ne serait pas judicieux, en même temps, de se préoccuper de nos pathologies d' « accueillants ». Il faudrait que ça marche de notre côté, et qu'on travaille des deux côtés, il me semble.

Hamid S. : Forcément.

Anne-Marie V.. Jusque là c'était : ceux qui arrivent, voyons ce qui se passe pour eux, comment ça se passe mal et comment ça pourrait se passer bien, mais on ne bouge pas, nous. Si on ne bouge pas, on va courir après cette quête à l'infini.

Hamid S.: A priori on ne bouge pas, mais on bouge quand même, sinon le cadre explose, il implose, ce n'est pas possible. Les travailleurs sociaux, les gens qui s'inscrivent dans ce dispositif, s'ils ne font pas un travail sur eux-mêmes, sur leur filiation, sur leurs origines, sur leur propre affiliation, ça ne tient pas. Ils vont mettre en échec cet endroit et ça va devenir un endroit stérile, inanimé, c'est comme pour les autres institutions. C'est un endroit vivant et dans les endroits où je travaille, je vois les gens comment ils changent. A l'école nous avons une Assistante Sociale, une éducatrice plutôt, noire ; eh bien elle est passée par des phases incroyables, j'ai vu les phases par lesquelles elle est passée au fur et à mesure .. Vous ne pouvez pas faire ce travail si vous n'êtes pas percuté de l'intérieur les choses ne se mettent pas en place c'est impossible.

Anne-Marie V.: Oui mais vous dites que nous sommes dans une société qui a des exigences fortes et qu'elle est pathogène à cause de ça en particulier et en même temps j'ai envie de dire c'est pas si mal que ça non plus d'avoir ces exigences là non ? Du moins moi j'ai été construite, on m'a convaincue et j'arrive à y croire.

Hamid S. : Quand ça tient, ça tient !

Anne-Marie V. : Je finis mon raisonnement, vous savez bien aussi, ce que le sens commun répand partout que c'est parce que ces jeunes qui arrivent n'ont pas compris et pas accepté ces exigences là qu'ils sont en train de se casser la figure.

Hamid S. Ils ne les ont pas intégrées. Pour qu'ils les intègrent il faudrait qu'ils acceptent d'être fabriqués de la même façon. Je crois que les choses se font dans le temps, c'est mystérieux, l'alchimie entre deux mondes. Voyez les Antillais. Les Antillais c'était un peuple dont les ancêtres ont été dispersés, on a cassé leurs multiples langues, on a cassé les objets, on a cassé les ancêtres, on a cassé la religion animiste et on les a mélangés pour qu'ils soient soumis qu'ils deviennent des esclaves, face à des maîtres. Eh bien, malgré tout, comme ce sont des humains, ils ont reconstitué une culture clandestine au nez et à la barbe du maître et maintenant c'est une culture à part entière. Elle n'est ni une culture africaine, ni une culture bretonne. Donc on ne sait pas à quel moment cette chose, cet être hybride va se construire, mais **pour l'instant on a affaire à des fractures où il est très intéressant d'utiliser encore des éléments actifs de la culture d'origine qui sont encore fonctionnels et d'enrichir aussi cette culture du pays d'accueil avec ces éléments**. Il faut dire, les thérapeutes familiaux eux-mêmes importent des choses de l'Afrique, de l'Asie sans nous le dire. Voyez par exemple l'hypnose, la sophrologie vient de l'Inde, la musicothérapie elle vient d'Afrique, la systémique vient d'Afrique.

Cette culture s'est toujours enrichie du point de vue des éléments qui la constituent des techniques venant d'ailleurs. Donc aujourd'hui on est dans une phase historique si vous voulez où il y a un enrichissement réciproque; ou les jeunes en même temps qui arrivent ici ou qui naissent ici ils ont des bibliothèques, ils ont un savoir extraordinaire s'ils veulent par exemple l'exploiter sur leur culture d'origine. Moi j'avais fait un groupe de parole dans une banlieue il y a plusieurs années de cela et je leur avais appris leur histoire, non seulement leur filiation mais aussi l'histoire de l'Afrique du Nord et après ils m'ont dit: Maintenant tous les intervenants qui viennent chez nous, on les comprend, quand ils nous parlent des Berbères, de tel royaume, de telle époque historique. Ils ont même commencé à étudier Hérodote, parce qu'Hérodote a parlé des Berbères même des "youyous" des femmes Maghrébines qui continuent aujourd'hui.

Donc vous voyez il y a des strates ici qui peuvent enrichir à un moment donné la connaissance des jeunes qui naissent ici parce qu'il y a des marges, des espaces de liberté qui n'existent pas malheureusement dans les pays d'origine. Je dirais même plus, il est possible qu'aujourd'hui, que les médiateurs qui seront formés en France d'une façon plus uniformisée qu'en Allemagne qu'en Angleterre, pourraient être fonctionnels aussi là bas, parce que là bas aussi il y a deux strates, une culture nouvelle, effilochée avec une culture traditionnelle déjà qui a été ébranlée par la période coloniale, par l'exode rural etc. Donc un jour ou l'autre on enverra des médiateurs d'ici pour résoudre des problèmes qui sont là bas. Cela commence déjà plus ou moins. J'ai été sollicité pour traiter les traumatismes du tremblement de terre en Algérie et j'ai parlé à des psychologues et des psychiatres qui sont plus blancs que blancs, je veux dire formés à des notions étiologiques de la culture occidentale, à la psychiatrie à la psychologie psychologisante qui ne sont absolument pas fonctionnelles de sorte que les psychologues, une fois qu'ils ont terminé leur diplôme, généralement ils ne s'installent pas comme thérapeutes, parce qu'ils ne sont pas fonctionnels, ils prennent des responsabilités administratives ou autres.

Bernard Z.: Donc il s'agit d'une étape. Nous sommes des êtres de culture dans le sens ethnoculturel et toute notre culture européenne pas seulement française est traversée par une constante qui peut être une chance si on sait la développer qui tourne autour de la question : "Qu'est ce que le réel ? Où est le réel ?" Et cette interrogation qui traverse l'art en particulier, tout l'art occidental, se penche sur cette question : Qu'est ce que le réel ? Et essaye d'y répondre à chaque époque. Notre science poursuit constamment cette question et donc toutes nos interrogations. Cette question est très

difficile, elle est très exigeante au même titre que les exigences de la citoyenneté, mais je crois que cette question là, si on sait la développer elle peut être très riche de potentialités, elle peut nous permettre d'aller au devant des autres cultures et tout à l'heure quand on disait que quand on se connaît mieux soi même, on est plus sensible en soi et plus prêt à aller vers l'autre, je crois que de ce côté-là, on a beaucoup de potentialités à développer.

Hamid S. : Cela me fait penser que on est dans une société philosophique, donc la base de cette société c'est le débat, le débat contradictoire, on n'est pas dans une société initiatique, on est dans une société philosophique; mais la philosophie, jusqu'à Plotin semble t-il, avait un aspect initiatique comme vous vous le rappelez vous savez que Socrate lui-même a mis, a intégré sa philosophie, c'était aussi une façon d'être monde au point qu'il s'est empoisonné. Il s'est donné la mort, ce n'était pas seulement intellectuel. Mais il s'est passé une évolution qui a fait que l'aspect philosophique a été déconnectée du segment initiatique et il est possible que ces choses là reviennent aussi c'est vrai qu'on est dans une société qui freine avec le droit ; Un droit qui est de source divine ou des ancêtres, on le fabrique dans un débat contradictoire avec ses exigences et ses dérapages possibles. Donc aujourd'hui ma question elle est immense : Comment articuler la philosophie à l'initiation ? Parce qu'aujourd'hui dans les écoles les profs s'arrachent les cheveux parce qu'ils disent les enfants sont blasés, on n'arrive pas à les "mettre en quête de" parce que "en quête de" c'est de l'initiatique. On leur donne des contenus pédagogiques qu'ils doivent absorber. Ce qui est à développer aujourd'hui grâce à ce contact avec les migrants, c'est l'aspect initiatique. L'aspect philosophique est déjà là et c'est ce qui donne ces espaces de tolérance et ces espaces démocratiques.

Personne ne part en ravalant sa question ? J'aimerais bien une question bête...

Un participant : Nous sommes parfois confrontés à la question du voile, à la dimension humaine, comment faire des liens ? Y aurait-il une médiation inter culturelle ou ethno psychiatrique par rapport à cela possible ? Si c'était le cas, quelles seraient les solutions que vous pourriez proposer ? où est ce que vous évaluez l'étiologie ?

Hamid S. : Invitez moi, je viendrai, on prendra deux heures pour dévoiler toutes les réponses possibles. C'est vrai que c'est quelque chose qui me passionne et j'ai des idées j'ai fait des choses par moment mais je n'ai pas été sollicité en haut lieu.

Bernard Z. : Nous remercions Hamid Salmi et un dernier mot pour vous dire que nous sommes une association qui a besoin de forces pour pouvoir développer ce genre de rencontres et pour pouvoir aussi aller au devant de gens qui sont dans des quartiers et être plus près du terrain. C'est donc un appel que nous lançons.

Remercions Hamid Salmi.

Applaudissements

"ARTICULATIONS DES RÉPONSES AUX VIOLENCES À L'ÉCOLE ET DANS LES QUARTIERS": BERNARD DEFRANCE

Présentation de Jean-Pierre Jourdain.

Dans son intervention, la semaine dernière, Marc Cheb Sun a beaucoup insisté sur les rencontres qui l'ont aidé à se construire. Chacun de nous a pu rencontrer dans sa vie des gens qui lui ont donné des repères. Lorsque j'ai commencé ma carrière d'enseignant, je sortais de l'Ecole Normale de Poitiers. A cette époque, on interdisait aux jeunes normaliens de suivre leurs stages dans les écoles Freinet. Je me suis alors demandé si je n'allais pas changer de métier, étant donné qu'on continuait d'enseigner comme je l'avais subi moi-même, avec des lignes à copier le soir, les punitions... Je me suis tourné vers l'Ecole moderne et certains maîtres Freinet m'ont donné le goût de l'enseignement.

Il y a quelques années, j'ai été amené à écouter une conférence de Bernard Defrance. J'y ai entendu là un discours que j'attendais, mais pas très courant, en fait.

Bernard Defrance est professeur de philosophie en banlieue parisienne. Il a beaucoup écrit et milité pour le droit dans l'Ecole, pour le respect du droit dans l'Ecole, disons, pour faire court, tout ce qui concerne les règles intérieures dans l'Ecole... C'est le sujet de la conférence d'aujourd'hui.

Bernard Defrance.

Je vous remercie. Il faut ajouter aussi que j'ai eu la chance dans mon existence de pouvoir m'investir dans des actions associatives de quartier, pour la défense des droits des consommateurs, en militant au quotidien. Ce sont les circonstances de l'existence qui font ça, dans la suite de 68 : comment investir son énergie ? Après avoir passé un certain temps dans les diverses salles de pas perdus que constituaient, à cette époque, les embryons de ce qu'on appelait la « deuxième gauche », où il y avait à boire et à manger, il me semblait relativement inefficace de se réunir à 4 ou 5, tous les mois, pour refaire le monde entre nous. Donc, je me suis investi dans ces actions associatives de quartiers qui permettent de comprendre comment on est fait, comment des gens qui n'ont pas le certificat d'études peuvent comprendre des enjeux d'un budget municipal, décortiquer leur feuille d'impôt, essayer de peser, si peu que ce soit, dans les décisions qui sont prises, relatives à leur vie quotidienne. Cela, c'est une chance tout à fait remarquable, parce que -je ne sais pas si vous l'avez remarqué- les enseignants sont généralement, quand les militants associatifs ont affaire à eux, un peu enfermés dans leur...-j'allais dire « ghetto », non, ce serait excessif... Mais il est vrai que pour les enseignants, ce qui est le cœur même de leur travail -18 heures par semaine pour un professeur certifié- c'est être en relation avec d'autres personnes humaines, mais qui sont automatiquement par là inférieures par leur statut et leur savoir. Il est très difficile, pour un enseignant, de savoir ce que c'est que de travailler, et de parler même, avec des égaux. Effectivement, on constate qu'il y a une certaine logique enseignante : « On est payé pour ça, après tout, donner des leçons, on sait faire, c'est notre métier ». Mais il y a aussi beaucoup de gens qui n'aiment pas qu'on leur fasse la leçon et qui préféreraient être placés dans des situations où ils peuvent penser et décider, par eux-mêmes, ce qui est bien pour eux.

Pour la défense des droits de l'enfant.

J'ai eu cette chance de pouvoir m'engager, depuis peu, dans une organisation de défense des droits de enfants au niveau international. : « *Défense des enfants Internationale* ». Elle a été, entre 1979 et 1989, à l'origine de l'écriture même de la Convention internationale des droits de l'enfant, qui apporte une nouveauté décisive par rapport aux déclarations des droits de l'enfant qui avaient précédé (en 1979, il y avait eu une première déclaration de l'ONU, en 1923, une déclaration de la SDN). La nouveauté entre la Déclaration de 1979 et la Convention de 1989, ratifiée par tous les pays, sauf les Etats-Unis, est qu'à côté et en plus des droits qui sont reconnus à l'enfant : droits à la santé, à l'éducation, au logement, à des conditions de vie décentes..., droit d'être soustrait à l'exploitation, à côté donc de ces droits-créances, qui se traduisent en devoirs des adultes à l'égard des enfants, la Convention reconnaît à l'enfant l'exercice de droits-libertés, c'est à dire qu'il a le droit d'association. On a beaucoup de mal à faire comprendre à un chef d'établissement, par exemple, qu'un mineur peut-être, en droit français, président d'une association. Un exemple encore plus récent : le 4 mars 2002, la loi sur les droits des malades reconnaît au mineur, dans certaines circonstances, le droit de refuser que l'Administration de la médecine adresse son dossier médical à ses propres parents. Droit-liberté, droit d'expression, droit d'association, droit d'exprimer ses opinions, droit que ses opinions soient prises en considération dans tous les aspects de sa vie quotidienne. Aujourd'hui, par exemple, en matière de divorce, le juge - toujours selon le texte de la loi- *peut* entendre l'enfant. Nous militons pour que le juge *doive* entendre l'enfant ; ce ne doit pas être seulement une possibilité, cela doit devenir une obligation. La Convention internationale ayant été ratifiée par tous les pays, sauf les USA, et la Somalie parce qu'il n'y a pas de gouvernement, elle a force de loi supra constitutionnelle. A la Section française, nous nous employons à vérifier que ces droits -tels qu'ils sont désormais reconnus par la Convention internationale- soient respectés dans tous les aspects de l'existence de l'enfant -j'entends par « enfant » le « moins de 18 ans », au sens juridique du terme ; que ce soit vérifié donc dans la famille, dans le cadre de vie, dans l'Ecole.

Il y a du pain sur la planche Si cela vous intéresse, vous pouvez aller consulter notre rapport. Nous avons publié jusqu'à présent un rapport annuel mais nous avons décidé de nous limiter, parce que ça demande un travail trop lourd, à un rapport bisannuel. L'échéance de la prochaine publication, en janvier 2005, approche, et cela risque de faire encore plus que 400 pages.

Les droits de l'enfant dans l'Ecole.

Je suis professeur de philosophie, dans un lycée du nord de la Seine-Saint-Denis, dont vous avez peut-être entendu parler récemment, puisque c'est dans ce lycée, à une semaine d'intervalle, vendredi dernier et hier encore, qu'ont explosé de petites bouteilles d'acide chlorhydrique, dans lequel on avait mis à tremper des pellicules d'aluminium. Cela dégage du gaz et la bouteille finit par exploser. Vendredi dernier, dans l'heure qui suivait l'explosion et une fois le lycée évacué et les profs réunis, nous avons eu droit à la visite de l'Inspecteur d'académie, son adjoint, le Recteur, le Préfet, le Ministre... Imaginons, une seule seconde, la jouissance des gamins qui ont fait ça. Sauf que la jouissance dure peu de temps, puisque un certain nombre d'entre eux ont été interpellés et sont actuellement en garde à vue, et quatre sous mandat de dépôt. Hier, au moment précis où les policiers arrêtaient deux ou trois autres des impliqués dans l'affaire, une deuxième bouteille a explosé. L'un de ceux qui ont été arrêtés a été pris quasiment en flagrant délit.

Parmi les personnes interpellées, il y avait trois élèves qui ont été relâchés. Trois élèves qui ont passé 24 heures de garde à vue et subi des perquisitions à domicile, avec tout ce que vous imaginez sur la façon dont peuvent se passer les gardes à vue même si - comme c'est le cas- les règles de procédure ont été parfaitement respectées. Ces élèves étaient passés quelques temps avant en Conseil de discipline et je les y avais défendus. Pris dans une bagarre, ils s'étaient fait proprement casser la figure. Madame la Proviseur avait décidé de faire passer les agresseurs -ceux qui avaient pu être identifiés, puisqu'il y en avait eu une quinzaine ou une vingtaine- et les trois victimes. Tout le monde était passé en Conseil de discipline et tout le monde avait eu la même punition, à savoir, exclusion définitive avec sursis ! Mes trois élèves, évidemment, qui savaient pertinemment qu'ils n'étaient pas à l'origine de la bagarre en question, ont formé un recours devant la Commission d'appel rectorale. Celle-ci a annulé la sanction pour l'un d'entre eux et l'a diminuée symboliquement pour les deux autres. L'honneur, pour eux, était sauf, sauf que dans l'établissement, tout le monde n'a pas apprécié qu'effectivement on fasse respecter les règles de procédure, les normes officielles sur la réunion des instances disciplinaires, et que Madame la Proviseur se retrouve un peu en porte-à-faux. D'autant qu'il y a eu un quatrième Conseil de discipline pour un de mes élèves. Là, c'était une exclusion définitive que le Rectorat a également annulée. L'élève m'avait demandé de le défendre devant cette Commission rectorale.

Si je dis ça, ce n'est pas totalement pour l'anecdote, c'est tout simplement pour dire que j'enseigne dans un secteur où les problèmes qu'on essaye de résoudre, on les vit quasiment au quotidien. Inutile de vous dire qu'également, un certain nombre de mes collègues n'apprécient pas du tout ces interventions qui se font au nom de la procédure, au nom du droit, ou du respect des droits des élèves et des individus. Il m'est arrivé aussi assez souvent de donner quelques conseils à mes élèves, relativement à des problèmes qu'ils pouvaient rencontrer en dehors du lycée. Donc, ici, d'une certaine manière, le droit est une arme, il peut représenter une véritable arme quelquefois, qui demande de la patience dans son application ; dans le déroulement des procédures, on sait très bien que la justice va lentement. Mais on peut constater, je constate, une chose très simple : si ces trois élèves se sont trouvés interpellés à propos de la bouteille, c'est parce que c'est Madame la Proviseur qui les avait signalés aux policiers. Quand les policiers ont relâché les trois élèves, ils leur ont expliqué, après des excuses, que la procédure c'est comme ça : on les signale comme suspects, il faut bien qu'ils vérifient, alors que c'est fort désagréable bien entendu... Donc, avec les excuses d'usage, ils les ont relâchés, et ils leur ont signalé tout de même qu'ils avaient des droits, relativement à ce qu'on appelle dans l'article 226.10 du Code pénal, la dénonciation calomnieuse, et qu'ils pouvaient faire valoir, ensuite, etc.... Et comme ils avaient raconté cette histoire de Conseil de discipline, les policiers leur ont également signalé que, devant le Tribunal administratif, la privation de trois semaines de cours, outre la suspension et la réunion du Conseil de discipline, pouvaient donner lieu également à des dédommagements.

Cela reconstruit un peu après les humiliations difficiles à supporter qu'ils ont connues.

J'enseigne dans le nord de la Seine-Saint-Denis et les élèves que nous avons dans cet établissement de 1200 élèves sont, à 90-95% , issus de l'immigration. Ils habitent les grandes cités du nord du département : le Clos Saint-Lazare est à côté du lycée, les Francs-Moisins ne sont pas très loin, la Cité des Poètes, la Cité des Roses, le Moulin Neuf, à Stains, Pierrefitte-Stains essentiellement... Et le cortège de problèmes que, bien entendu, ces cités portent avec elles, on va en parler.

On est dans une situation relativement privilégiée et il m'arrive de dire très souvent aux collègues : « Si vous voulez enseigner dans un lycée parfaitement paisible... », quoique maintenant, avec cette histoire de bouteilles d'acide et de bagarre, je n'ose plus croire tout à fait être entendu... Mais en tout cas, depuis 5 ans que j'y suis, des bagarres entre élèves, je n'en ai vue qu'une : celle-là (il y en a eu deux autres mais qui étaient extérieures, sur le parvis et à la sortie). D'une certaine manière, c'est probablement dû à la stabilité d'un fort noyau de professeurs, qui sont là depuis la construction du lycée... Parce qu'il y a là aussi un turn-over très important. Les jeunes professeurs arrivent, font un ou deux ans puis, dès qu'ils ont accumulé quelques points supplémentaires, puisqu'on est en zone sensible, ils peuvent partir, ils s'en vont.

Mes élèves, de mes cinq classes terminales -150 élèves, en moyenne tous les ans- sont porteurs de trois lignes de violences, auxquelles on doit pouvoir répondre de manière articulée dans la Ville aussi bien que dans l'Ecole.

Première ligne de violence : celle dont les élèves sont les héritiers, de par leur propre histoire.

C'est celle dont on oublie assez souvent de parler.

Ces trois lignes de violences dont nos élèves sont porteurs à Utrillo, à Stains, c'est d'abord celle dont ils sont les héritiers, de par leur propre histoire et par celle de leurs parents. Nous avons toutes les cultures, toutes les religions, toutes les origines de l'humanité, présentes dans nos classes. Cela représente une chance tout à fait extraordinaire. Quand on a, dans la même classe, Kurdes et Turcs musulmans, cette année une jeune fille chaldéenne, quand on a des Maliens, de l'Afrique sub-saharienne, quand on a des Maghrébins..., quelques Latino-américains -ils sont tous Français, à quelques exceptions près- quand on a des Asiatiques, des Cap-Verdiens, des Jordaniens, et des Juifs et Arabes bien entendu, dans la même classe, effectivement on se rend compte de ce à quoi sert l'Ecole. Nous savons à quoi sert l'Ecole républicaine.

Premièrement, est-ce qu'ils se parlent au lieu de se taper dessus ? Les groupes d'excellents copains qui se constituent sont composés de gens d'origines très variées... L'an dernier, j'avais dans une classe un groupe de copains complètement indissociables : il y avait un « Français », Breton d'origine, un Kabyle, un Tunisien, et un « black » mixte, sa mère devait être Congolaise et son père des Antilles, je ne sais plus très bien. Il y a aussi, naturellement, des mélanges : Rafi Mohamed Stepanovic : une grand-mère vietnamienne, un grand-père indien, lui étant fils d'un Yougoslave de passage avec lequel sa mère l'avait eu avant qu'elle soit mariée... Etc.

Cette première ligne de violences dont ils sont porteurs, c'est la violence de l'histoire, à laquelle leurs parents, en émigrant, leur ont permis d'échapper.

Il m'arrive de leur dire : « A la fin de l'année, quand vous aurez le baccalauréat évidemment, vous ferez partie du 1% de la population mondiale qui a un grade universitaire ». Ils me regardent, l'œil rond : « 1% ? Il n'y en a pas plus que ça ? » - « Non. ». Il m'arrive aussi souvent de leur dire : « Lorsque vous avez des difficultés avec vos parents, n'oubliez pas que se jeter dans l'inconnu, à votre âge, parfois un peu plus âgés -ou avant même, lorsqu'on a été amené par ses propres parents à se jeter à travers les frontières et les océans- c'est justement peut-être pour vous permettre à vous d'échapper au sort qui est encore celui de 300 millions d'enfants à travers la planète, qui n'ont pas droit à l'Ecole et qui sont soumis à des conditions d'exploitation et d'existence que nous connaissons. »

C'est leur propre histoire que mes élèves peuvent alors dire et qu'ils peuvent éventuellement écrire. Voici un texte de N., du Mali, qui est le fruit d'un mariage forcé. (Au Mali, la coutume veut que les filles étant encore à l'âge de 15 à 17 ans soient mariées avec un homme d'une famille voisine, c'est le mariage forcé. Des filles refusent, on les frappe, on les punit, on les maraboute, c'est à dire qu'on leur jette des sorts pour qu'elles acceptent de se marier....) Il décrit: « Ma mère à moi s'est mariée à l'âge de 17 ans, mon père devait avoir 28 ans, ils sont venus vivre en France... Puis ils sont repartis vivre au Mali... » (Sa mère est morte quand il avait 3 ans). Il poursuit : « Cela ne devait pas être facile pour moi, à cette époque, je devais me demander tout le temps : Où est maman, où est maman ? et même maintenant, quand j'y repense, j'ai la rage, j'ai envie de pleurer, mais c'est la vie, on ne peut rien y faire. »

N. a écrit 6 pages, je ne vais pas tout vous lire/

Et là, c'est G. qui est originaire du Congo. Ses oncles, tantes, cousins, cousines, dont le village a été ravagé par la guerre civile, sont-ils encore vivants ? « Nous on a passé Noël à faire la fête, mais eux sont-ils toujours vivants ? J'essaie de ne pas y penser, il n'y a que cela à faire, j'imagine que mes proches marchent... Tout ça pour une histoire de pétrole et de pouvoir, je n'ai plus de pays. »

Y., Kurde d'origine, raconte les 48 heures passées par son père, coincé sous la banquette arrière d'une camionnette, pour traverser les frontières européennes.

S., originaire de Karikal, un des anciens comptoirs français de l'Inde... Lui est né en France, il est Français. Pour la première fois, il va en vacances chez son oncle et sa tante, à Karikal, et pendant ce séjour, une petite fille meurt d'une maladie qui aurait pu être soignée. Mais, faute d'argent... « Depuis ce jour je déteste l'argent depuis qu'il ne sert qu'à faire des hommes de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres, qui, par conséquent, souffrent. Je me rends compte que nous vivons comme des rois par rapport à ceux qui souffrent de la guerre, de la pauvreté, du racisme et d'autres choses qui font du monde un enfer pour certains. Nous, par contre, nous vivons bien tranquilles, même si c'est un peu difficile parfois. » Il habite une des cités les plus pourries de Stains qu'on va peut-être se décider, enfin, à réhabiliter.

Une dernière histoire, celle de S. « S. », ça ne se prononce pas tout à fait comme ça, m'a-t-elle dit... J'essaie d'apprendre comment ça se prononce. Chaldéenne, d'origine. Au début de l'année, dans les présentations, elle nous apprend qu'elle est arrivée en France à l'âge de 10 ans sans savoir un mot de français. Son père a réussi à faire émigrer toute sa famille et régulariser sa situation. Elle ne parle pas un mot de français quand elle arrive et, à 17 ans, elle est en terminale de lycée. C'est à dire qu'à 17 ans elle a fait un parcours de civilisation que nous avons mis plusieurs siècles à faire nous-mêmes, et qu'elle a, entre autre, appris 3 langues. Ce n'est pas rien. Lorsque ses camarades lui demandent qu'est-ce qui l'avait le plus surpris quand elle arrivée en France à l'âge de 10 ans, elle explique : « L'eau ». Tout le monde la regarde, « Comment ça, l'eau ? » - « Oui, l'eau, il y a l'eau au robinet, ici, parce que depuis que j'ai trois ans, c'est 3, 4, 5 fois par jour la corvée d'eau, d'aller chercher les bidons d'eau à la fontaine du village, revenir, quand la police n'a pas investi le village, et que les pères et les grands frères sont obligés de courir se cacher dans la montagne pour échapper aux persécutions, doubles d'ailleurs, aussi bien des Kurdes que des Turcs musulmans. » Evidemment, ses camarades ouvrent des yeux et découvrent un certain nombre de choses qui éveillent en eux, également, un certain nombre d'échos.

Une année, dans une classe où il y avait très peu d'enfants d'origines immigrées (j'avais alors des élèves trois ans de suite parce que je faisais le BTS français formation générale), il y avait un Cambodgien. Je n'avais pas entendu le son de la voix de ce garçon pendant un an et demi. Au mois de janvier de la deuxième année, à un moment où les élèves étaient en train de parler précisément des violences de la vie quotidienne, des embrouilles, des machins, des trucs..., des bagarres un peu dérisoires, des rackets, des dépouilles, K. prend la parole tout à coup, dans une espèce de silence puisqu'il ne parlait jamais. Et il raconte comment il avait échappé au génocide du Cambodge et comment ses deux cousines étaient mortes dans ses bras alors que les parents les avaient quasiment jetés dans une barque qui dérivait au fil de la rivière, pour traverser une frontière. Pris sous le feu d'une mitrailleuse, ses deux cousines étaient mortes dans ses bras, lui, avait échappé par miracle et s'était retrouvé de l'autre côté. Tout à coup, les embrouilles, les violences et ces histoires qu'ils racontaient ses camarades..., brusque silence ; ils se rendaient compte que la violence, en effet, pour un certain nombre de nos élèves, a un tout autre arrière fond : ce ne sont pas seulement les boîtes aux lettres dégradées, les crachats dans le dos de la prof quand elle passe dans la cour de récréation, ce ne sont pas les chewing-gums dans les trous de serrures qui constituent véritablement ce qu'on peut appeler une violence au sens sérieux du terme. Cela permet de relativiser quand on en prend conscience, qu'on les laisse s'exprimer sur cette première ligne de violence.

La deuxième ligne de violence est ce par quoi il a fallu passer pour survivre à la sélection scolaire.

C'est la deuxième ligne de violence dont ils sont porteurs, c'est celle qu'ils ont traversée, en quelque sorte, en arrivant justement.

Vous savez qu'au collège, dans un certain nombre de secteurs urbains, réussir au collège c'est passer pour un bouffon aux yeux des autres ; et vous connaissez le sort des « Boches » par exemple : les « Boches », ce sont ceux qui font allemand première langue en 6^{ème}. Le sort des « Boches » dans les cours de récréation n'est pas très enviable, on leur enfonce le bonnet sur la tête et il y en a cinq qui leur tombe dessus..., et autres persécutions quelquefois pas racontables. Il y a là un certain nombre de choses qui sont extrêmement importantes : ce par quoi il a fallu en passer pour réussir à l'Ecole.

Mes élèves se ressentent souvent, en terminale, comme les survivants de la sélection scolaire. Bien rares sont ceux qui n'ont pas redoublé au moins une ou deux classes, et qui, arrivés à ce qu'ils croient être le but, le final du cursus, le baccalauréat, finissent par se lasser, par décrocher plus ou moins silencieusement. Vous savez qu'au lycée, le problème majeur, ce ne sont pas les incivilités, les violences, les agitations, les cris, les cavalcades, etc., c'est l'absentéisme. J'interrogeais S., l'an dernier, un sécheur absolument inguérissable ; je lui demande, un jour où je le croisais, seuls dans le couloir, je veux dire, il n'y avait pas les autres -donc on n'a pas de rôle à jouer, on n'a pas de place à tenir- je lui dis : « Mais pourquoi tu sèches comme ça ? » Il me répond : « Monsieur, je suis fatigué... » J'interrogeais hier, un Vietnamien d'origine Cong. Cela fait 15 jours-trois semaines, à l'occasion de cette alerte à la bombinette qui a explosé, nous nous sommes tous retrouvés dans la cour de récréation, et je le vois là. Je lui dis : « Mais dis-donc, ça fait trois semaines que je ne t'ai pas vu. » ; il me dit : « Monsieur, j'ai des... » Bref, impossible d'en parler. Je lui dis : « Bon, tu m'écris ça, ou tu me l'enverras par l'Internet », puisqu'il a des liaisons Internet.

Des embrouilles, des situations, ce par quoi il faut en passer à l'école pour réussir, être motivé, être demandeur de ce qui est imposé, se faufiler à travers les mailles de la

sélection de l'école à chaque étape du cursus, être obligé, de manière à renoncer à ce qu'on pouvait éventuellement ressentir comme potentialités de développement, de développement culturel en soi-même, la brutalité du passage du primaire à la sixième, on passe d'un seul enseignant à 10 ou 12 d'un seul coup, ou on passe d'une situation de l'école primaire marquée par cette unicité ou polyvalence de l'enseignant à un brusque éparpillement, un brusque morcellement du temps et de l'espace.... C'est au moment du passage en 6^{ème} que se produisent, que se déclenchent en tout cas, les plus grands nombres d'échecs scolaires ; on peut comprendre.

On peut se demander même combien d'adultes pourraient résister à un régime de travail comme celui qui est imposé à celui d'enfants de 10-11 ans, lorsqu'ils entrent en 6^{ème}. De 8 heures à 9 heures, la reproduction des oursins, de 9 heures à 10 heures, les enjeux de la bataille de Marignan, de 10 heures à 11 heures, la litanie des verbes irréguliers en anglais, de 11 heures à midi, on m'envoie au tableau réciter un poème de Rimbaud. Et ça recommence l'après-midi, à chaque heure il faut être docile, motivé. « Ils ne sont pas motivés », c'est le leitmotiv des conseils de classe. A chaque heure, il faut s'intéresser, il faut être docilement actif, activement docile, parce que sinon on est scolaire ou passif, on ne participe pas assez à l'oral, etc.

A chaque heure, il ne faut pas non plus oublier que la loi change avec la salle et avec celui ou celle qui en est le garant. « On a cours avec madame Machin, alors là on fait n'importe quoi, des bulles avec le chewing-gum, elle ne voit jamais rien ; l'heure suivante, on a cours avec Monsieur Truc, alors là on entend une mouche voler et je ramasse deux heures de colle parce que j'ai oublié de coller le chewing-gum sous la table, d'où le décolle la femme de ménage. » Une de mes premières leçons de philosophie, consiste généralement à retourner une table prise au hasard et à regarder, à compter les chewing-gums collés en dessous. Les filles font « Beueuhh ! » Qui décolle les chewing-gums sous les tables ? Là aussi, dès qu'un enfant entre à la maternelle, il sait quelles sont les divisions et les violences de la division sociale du travail. Il y a les tâches nobles, l'enseignement, la maîtresse, et puis il y a les dames en bleu qui vous torchent quand on a fait dans la culotte et qui passent la serpillière dans les couloirs, il y a les tâches nobles et les tâches ignobles. « La maîtresse a le droit de me punir, mais pas la dame en bleu », et plus tard, au collège c'est la même chose, le travail et la fonction des agents, tout ce qu'on pourrait appeler la fonction domestique, hôtelière, qui est une nécessité impérieuse pour pouvoir vivre et travailler en un lieu quelconque, n'est toujours pas, et difficilement ou très rarement intégrée à l'action même éducative. Ces séparations, cette loi qui change toutes les salles, ce morcellement, ce hachis, ce gâchis de potentialités qu'on peut sentir en soi... Quand ça commence à devenir intéressant, la cloche sonne...

C'est assez miraculeux, finalement, qu'une grande majorité des enfants s'instruisent, grandissent, et survivent en effet à travers cette situation institutionnellement destructrice non seulement pour eux mais également pour ceux qui en sont les agents, par exemple les enseignants. Là aussi, on peut s'étonner que les enseignants tiennent le coup à ce genre de choses. Vous imaginez, le prof de musique, c'est bien connu : 20 classes une heure par semaine, le temps de faire asseoir les gamins, naturellement, l'heure est passée.

Qu'est-ce qui empêcherait, au lieu que ce prof de musique ait une heure vingt classes chaque semaine, qu'il ait chaque classe pour un ou deux stages dans l'année où il prend les gamins le lundi matin et où ça se termine le samedi par un concert donné devant les parents. Là, on saurait ce que c'est que la musique. Rien n'interdit, dans le fonctionnement institutionnel de l'Ecole, de construire des emplois du temps annuels de ce genre, mais évidemment, ça demande un peu plus d'imagination, de sortir des

mécanismes routiniers de répétition, semaine après semaine... Un peu comme les menus de la cantine. C'est cette monotonie qui marque l'Ecole.

Deuxième ligne de violence, donc, cette sélection, cette situation institutionnelle dans laquelle on se trouve placé, cette difficulté à construire en soi les exigences du vivre ensemble et de la loi, puisque la loi change avec les personnes qui sont chargées de l'appliquer.

Effectivement, d'une certaine manière, l'important n'est pas tellement d'obéir aux exigences de la construction des savoirs, ni de comprendre les exigences de la constitution de la loi, mais la construction du savoir c'est d'abord, si l'on veut réussir, de deviner ce que le prof a derrière la tête, puisque c'est lui qui décidera du passage dans la classe supérieure, avec ses collègues. Et, pour ce qui concerne la loi, ça consiste à se soumettre aux volontés des adultes qui ont tout pouvoir, sans recours. Il est assez important de comprendre que si nous nous heurtons à un certain nombre de difficultés sur la délinquance des jeunes, c'est finalement tout à fait miraculeux, là aussi. Ce qui m'étonne assez souvent, je vais le dire à propos de la troisième ligne de violence dont les élèves sont porteurs, ce ne sont pas tellement les manifestations d'incivilités, de violences ou de refus explicites ou implicites d'une situation institutionnelle destructrice, mais les capacités incroyables de résilience et de survie qu'ils peuvent effectivement présenter. Ce n'est pas tellement l'agitation qui est étonnante que le calme résigné qui règne et l'extrême prudence qui est le caractère dominant chez les lycéens aujourd'hui : « Qu'est-ce que je vais mettre sur cette copie, qui va faire bien et qui me permettra d'obtenir une bonne note ? » On y reviendra.

On s'aperçoit que le fonctionnement institutionnel est contraire à tous les principes élémentaires du droit qui fondent, précisément, les exigences du vivre ensemble. Si c'est moi qui enseigne et qui note ensuite les résultats de mon propre enseignement, je me note moi-même, et je suis juge et partie. Ce qui est formellement interdit. Si l'élève qui m'a injurié, c'est moi qui le punis, je me fais justice à moi-même, ce qui est formellement interdit. Les enseignants sont les seuls adultes, citoyens de plein droit, à pouvoir impunément et institutionnellement (je ne parle pas ici de questions psychologiques, d'habileté personnelle ou autre, pour imposer son autorité) transgresser ces deux principes majeurs du droit que nous avons mis beaucoup de temps à travers l'histoire à finir par considérer comme indiscutables : nul ne peut être juge et partie, nul ne peut se faire justice à soi-même. Il y d'autres principes du droit sur lesquels on reviendra.

Puisque, je crois, l'intitulé de mon intervention c'est : « Réponses... », on ne va pas se contenter de décrire des choses et les déplorer sans apporter des pistes de travail pour un certain nombre de solutions.

Troisième ligne de violence : la violence du cadre de vie.

Troisième ligne de violence, plus connue, plus facilement médiatisée : dans ces grandes cités du nord de la Seine-Saint-Denis, pour résumer de façon un peu brutale, la caractéristique première du point de vue des exigences de la socialisation, c'est que tout y est, d'une certaine manière, complètement inversé dans les logiques du rapport à autrui et dans les logiques du rapport de voisinage. C'est à dire que tout ce qui est de l'ordre de l'intimité familiale ou de l'ordre personnel se trouve collectivisé de force. Très difficile de se préserver. D'où ces portes blindées, ces appartements sur lesquels on essaie de se replier parce que c'est au moins un espace qu'on peut posséder. D'où cette obsession de la voiture, aussi, puisque c'est la seule chose dont on est réellement propriétaire, par rapport à l'appartement dont on n'est que locataire... Tout étant

collectivisé de force donc, au profit des scènes de ménage rituelles du couple du 3^{ème}, du chien qui aboie sur le balcon, coïncé toute la journée, du gamin qui met sa chaîne hi-fi à pleine puissance, des jeunes qui tapent la discot' dans le hall d'immeuble –ce qui est une attitude pénalisée aujourd'hui, entrave à la circulation... Une de mes élèves dit : « Quand je suis dans ma chambre, le soir, je peux entendre dans l'appartement d'à côté si c'est un homme ou une femme qui est en train de pisser, ça ne fait pas le même bruit. » Des choses très triviales, quotidiennes, minuscules, mille fois répétées durant des années. Au Clos Saint-Lazare, à Stains, on a eu la bonne idée de réhabiliter la Cité. Comme il y a une grande voie de circulation, l'avenue de Stalingrad, à 4 voies, des autobus, des camions, etc., on a insonorisé les façades. Du coup, les bruits internes au bâtiment, qui avant étaient noyés dans la rumeur générale, se détachent aujourd'hui avec beaucoup plus de netteté et vous êtes dans la salle à manger du voisin comme si vous, étiez dans la vôtre.

Il faut ajouter là-dessus les modes gestion. La taxe d'habitation, à la Cité des Bosquets, à Montfermeil, où j'ai tenu une permanence pendant 23 ans, est supérieure pour un F5 à un Hôtel particulier dans le 16^{ème} (où habite, par exemple, un de mes oncles). Il faut ajouter les ascenseurs en panne... Lorsqu'un garçon voit depuis sa naissance sa mère monter tous les jours les 4 ou 6 étages, parce que même lorsque l'ascenseur marche on n'ose pas le prendre... Il m'est arrivé d'être coïncé plus de 2 heures dans un ascenseur et depuis je fais comme tout le monde, je monte à pieds... Cela veut dire des handicapés qui ne sortent pas de chez eux, pendant des mois, parce qu'ils sont au 9^{ème} étage. Cela ne peut pas ne pas peser sur la socialisation. A. voit sa mère monter tous les jours avec les courses les 4 ou 6 étages avec les deux paniers. Lorsqu'il peut faire la traduction pour ses parents, parce que, grâce à l'Ecole, il a appris à lire et à compter, et qu'il s'aperçoit que tous les mois, sur la quittance de loyer il y a 60, 80 ou 120 francs de charges d'ascenseur..., arrivé à 18 ans, il ne peut pas avoir le même rapport à la loi que vous et moi. On focalise souvent, surtout en ce qui concerne les banlieues, sur les questions d'ordre pénal, les trafics, les deals, les incivilités, les violences, les bagnoles qui brûlent... Mais tout ça est à analyser sur fond de situation qui relèverait de ce qu'on appelle la justice civile.

On vérifie les charges locatives du Cabinet qui gère les deux copropriétés de la Cité des Bosquets à Montfermeil -ça fait deux pleines armoires dont il faut éplucher les factures une par une. Le même A., je le vois un jour arriver à la permanence –c'est une histoire réelle- dans un état de fureur absolue. Son père -toute une vie de dignité- qui a toujours payé ce qu'on lui demandait, handicapé, ne parlant pas français, ou très peu, assigné devant le tribunal pour 3 loyers que prétendument il n'aurait pas payés. Je calme un peu le A. en question, et je lui dis : « Commence par mettre de l'ordre dans tous ces papiers, par ordre chronologique, et amène nous toutes les quittances... » Et nous retrouvons les trois quittances de loyer prétendument impayées. Alors que c'était assignation devant le « tribunal », vous voyez le langage d'huissier, allez y comprendre grand chose... Il faut déjà passer 10 minutes pour lui expliquer la différence entre les procédures civiles..., le Tribunal d'instance ce n'est pas le Tribunal correctionnel. On n'est pas au pénal, ici, on est au Civil, et ça n'a rien de déshonorant d'être assigné devant le Tribunal civil. Parce que, forcément, le Tribunal c'est le « Tribunal », l'huissier c'est la honte. A. est en terminale au lycée Alfred Nobel, à Clichy-sous-Bois. Tout le temps que dure la procédure : il a fallu 3 audiences au juge pour se rendre à l'évidence que les loyers étaient bien payés... Il a fini enfin, au bout de 18 mois de procédure, à accorder à la famille de A., plusieurs milliers de francs au titre d'indemnisations pour procédure calomnieuse et discriminatoire. C'est cela la violence du cadre de vie.

On ne s'est pas explicité mais, dans un certain nombre de Cités, quand on nous dit, par exemple, il y a 4 % de la population au chômage, cela veut dire donc que 60 % des

gens travaillent. Mais qu'est-ce que c'est comme type de travail ? Des travaux précaires, le gamin qui a bac plus deux et qui se fait moquer de lui par les camarades : « T'as bac plus deux, maintenant tu livres des pizzas. » C'est aussi ce jeune qui arrive dans la permanence tenue par un de mes amis qui travaillait dans les dispositifs d'insertion jeunes ; il avait trouvé un boulot pour ce jeune en galère, d'une vingtaine d'années. Quand le jeune lui dit : « C'est payé combien ? », il lui répond « C'est 6000 francs ». Il avait oublié de préciser « par mois », et l'autre rétorque d'un ton très naturel, sans aucune espèce de... « Par jour ? » - « Ah, non, par mois ! Comment ça « par jour ? » - « Ben oui, comment voulez-vous vivre à moins de 6000 francs par jour ? » Les écarts de revenus, en France, sont de 1 à 365, c'est à dire que l'un gagne en un jour ce que l'autre gagne pendant toute une année, ce qui veut dire que l'un gagne en 40 jours, ce que l'autre gagne en toute une vie de travail.

Les jeunes le savent, le devinent.

Alors, cadre de vie, Cités. On habite des cités inhabitables, puisque « être logé » c'est le contraire de « pouvoir habiter » quelque part. « Habiter », c'est pouvoir tisser des réseaux de relations, de convivialité, de voisinage, « être logé », c'est être stocké comme de la main-d'œuvre qu'on stocke au moindre coût possible, ce n'est pas tout à fait la même chose. J'ajoute immédiatement que dans les zones pavillonnaires, les lotissements (j'ai enseigné pendant 9 ans à Meaux et nous avions d'une part des élèves qui venaient de Beauval, et d'autre part des élèves qui venaient de tous les lotissements du nord de la Seine-et-Marne, et des préfabriqués encerclant les fermes survivantes), les difficultés de la socialisation sont parfois même beaucoup plus difficiles que dans les cités. Les HLM horizontaux rendent la vie encore plus difficile que les HLM verticaux où, quand on descend l'escalier on peut rencontrer ses potes, il y a un mode de socialisation, qui n'est pas forcément admis par tout le monde. Mais les difficultés de la socialisation peuvent être tout à fait considérables dans ces HLM horizontaux, derrière les haies de thuyas taillées, quand les chiens aboient derrière les clôtures, quand on a 12 ans, 15 ans, 18 ans..., pas de moyens de transport..., l'heure passée le matin dans le car scolaire, dans quelles conditions, et l'heure passée au retour, le soir, avec les durées de trajet du travail des parents qui ont doublé, le père ou la mère partant à 7 ou 8 heure le matin, rentrant à 7 ou 8 heure le soir, les femmes qui ne travaillent pas gardent les enfants de celles qui travaillent, dans ces secteurs « rurbains ». Les bastons de La Ferté-sous-Jouarre ne le cèdent en rien à ceux de La Courneuve.

Il y a là des choses dont on peut essayer de faire prendre conscience, conscience de ce qu'on a à faire, aux enfants à l'intérieur de l'Ecole et dans les associations de quartiers. On est souvent étonné du comportement que peuvent avoir les enfants dans l'absence de prise de conscience des limites, ce qu'on appelle les limites dans l'espace, dans le temps, dans la parole. Ces enfants que Francis Imbert appelle les « enfants bolides », c'est à dire ceux qui ne savent plus marcher sans courir, parler sans hurler. C'est une des caractéristiques. En 5 ans, au lycée Utrillo, j'ai vu passer ce lycée d'un niveau sonore relativement normal –celui d'un lycée ordinaire- à un niveau sonore qui est aujourd'hui celui d'un collège. Là, il y a quelque chose de tout à fait important. Il aurait fallu faire des mesures précises de décibels d'année en année, dans les couloirs, dans la cour de récréation. Au moment de l'alerte à la bombe, nous étions tous dans la cour de récréation, je passe un coup de fil au commandant R. qui est adjoint au directeur de la Sécurité publique de Seine-Saint-Denis, et, avant même que je lui explique ce qui se passe, il me dit : « Mais vous êtes où, là ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Parce qu'il entendait dans le téléphone l'énorme bruit produit par les conversations de la cour de récréation.

Cette 3^{ème} ligne de violence, celle du chômage, celle des conditions économique, sociales, familiales, urbaines, d'existence, effectivement elle marque...

Il faut, pour conclure sur cette 3^{ème} ligne de violences, préciser que viennent se plaquer sur ces conditions d'existence, tout le poids énorme des médias, des images qu'elles véhiculent. C'est à dire que, sur ses conditions d'existence, ses conditions scolaires, sa propre histoire, viennent se plaquer tous les « lofts », les rêves d'existences paradisiaques, l'emprise des marques, la tentation des marchandises, « les tombés du camion », sans lesquels on ne peut pas se sentir exister... Là aussi, il y a quelque chose qui risque de rendre très difficile la socialisation des enfants. Francis Imbert explique ce qu'il en est aujourd'hui des enjeux de la fascination, de la sidération ; on dit « On est scotché devant l'écran », ça dit bien ce que ça veut dire, ça veut dire l'immobilité, la fascination, la difficulté considérable à accéder à la parole même.

Comment articuler ces trois pôles de socialisation de l'enfant : la famille, l'école et les associations de quartiers, le quartier, la Ville ?

Il y a ici un triangle. Si nous essayons d'agir uniquement à l'Ecole, notre action de prévention, de réponse positive aux phénomènes de violence, même si elle est intéressante, nécessaire et peut obtenir un certain nombre de résultats, a fort peu de chance de réussir à long terme. Si on n'agit que dans la famille (généralement, d'ailleurs, on la culpabilise, là aussi), on a également peu de chance d'obtenir des résultats probants. Et si on n'agit que dans l'association de quartier, on risque d'être amené à n'agir que comme palliatif, comme remède palliatif, ce qui arrive souvent, par exemple, dans les réseaux d'entraide scolaire où, en effet, des quantités de bénévoles, retraités, jeunes étudiants... refont l'Ecole après l'Ecole. C'est une expérience tout à fait intéressante que celle des réseaux d'entraide scolaire, parce que si des enfants reprennent goût à la culture, au savoir, et aux apprentissages, c'est en partie parce que la nature du rapport avec le moniteur d'entraide scolaire n'est pas un enseignant. Cela tient très probablement à ce que le moniteur d'entraide scolaire n'a pas de pouvoir essentiel comme ceux dont dispose l'enseignant ; c'est à dire celui de punir et celui de noter. Il y a là quelque chose d'important à comprendre : c'est *parce que* le moniteur d'entraide scolaire ne dispose pas de ces deux pouvoirs là qu'un certain nombre de gamins vont pouvoir retrouver goût à la culture et aux apprentissages. Cela, l'Ecole devrait en prendre conscience. Nous avons encore du chemin à faire... On va esquisser quelques uns de ces chemins que nous pourrions essayer d'emprunter.

Famille : interdit et liberté.

L'enjeu de ce qui se passe dans la famille est, pour l'enfant, de découvrir qu'un interdit majeur, celui de l'inceste - qui est d'ailleurs caractéristique de toutes les cultures et de toutes les civilisations- va pouvoir l'ouvrir à la conscience de sa propre liberté et sa propre singularité de sujet.

Les psychanalystes ou les anthropologues vous expliqueraient ça beaucoup mieux que moi, mais il me semble que c'est la caractéristique première de ce que l'enfant doit pouvoir, devrait pouvoir, énoncer, mais qu'ils ne découvrent pas tous... J'étais à un colloque il y a trois ans à Rennes, et le premier substitut auprès de la Cour d'appel de Rennes expliquait que 8 cas sur 10 qui passaient en Cour d'assises à Rennes étaient des cas d'inceste

Il y a, dans la famille, des éléments qui sont totalement décisifs, au sens propre du mot « décider », qui veut dire en latin (« deciderere ») : trancher, couper et même égorger. Cette séparation fondatrice du sujet humain dans sa singularité, dans sa liberté,

irréductible à toute autre liberté, c'est effectivement ce que les enfants devraient pouvoir découvrir, dans la famille, et qu'ils découvrent effectivement, heureusement, la plupart du temps.

Vous voyez qu'ici, la logique d'interdit est une logique d'ouverture, c'est à dire que toute interdiction -et on pourra en tirer quelques leçons pour la suite- toute interdiction qui n'est pas simultanément « autorisation » ne peut pas avoir de sens réel pour le sujet humain.

Ecole : égalité, savoir et droit.

A 3 ans, on le met à l'Ecole, deuxième lieu de socialisation, sans lui demander son avis, et quelquefois ça a été précédé de la crèche. Là, il se produit une découverte essentielle, qui est que la violence y est interdite. Il ne peut plus, pour obtenir satisfaction, pousser des cris, trépigner, se mettre à pleurer, faire des caprices,... On ne peut plus utiliser la violence comme moyen de satisfaction des désirs. L'interdit de la violence va ouvrir à une deuxième dimension fondatrice de la socialisation, du vivre ensemble, qui est l'égalité. A l'Ecole, je découvre mes égaux, ce que je ne peux pas découvrir en famille où il y a toujours les grands-frères, les grands-pères, les oncles, les tantes, les petits frères... On y est toujours entre inégaux et on sait les difficultés précisément d'éducation des jumeaux.

Donc, à l'Ecole, je découvre mes égaux, des individus -« individu », « qui ne se divise pas »- tous uniques, et tous égaux, et en même temps tous différents, bien entendu. Parmi ces égaux, il en est qui sont un peu plus égaux que d'autres, qui ressemblent beaucoup à papa et à maman, mais qui ne sont justement pas papa et maman, parce que dans la famille, en effet, je ne peux pas aller jusqu'au bout de la réciprocité telle qu'elles découle des exigences de l'échange humain. Je ne pourrai jamais rendre à mes parents ce qu'ils m'ont donné, à savoir la vie. Les rapports de dépendance peuvent s'inverser, ma mère me torchait quand j'étais nourrisson, je la torcherai lorsqu'elle sera devenue grabataire. Les rapports de dépendance, les rapports économiques même, peuvent éventuellement s'inverser, mais il ne peut pas y avoir de réciprocité, au sens de l'égalité des échanges, dans la famille même. Alors que dans l'Ecole, c'est tout à fait différent, la maîtresse, ce n'est justement pas papa et maman, parce que, elle, je vais pouvoir l'égaliser.

A l'Ecole, l'enfant devient un élève parce qu'il est appelé, précisément, à s'élever à l'égalité, dans sa propre expertise, dans sa propre science, et dans ses propres capacités citoyennes. C'est à dire que mes élèves sont appelés à devenir mes égaux et même à me dépasser, puisque c'est ainsi que cela se passe, dans les arts et les sciences, quand les anciens élèves décident de ne plus faire comme les maîtres et d'inventer de nouvelles réponses aux problèmes qui peuvent se poser en matière professionnelle, en matière scientifique...

Donc, cette invitation que l'enfant peut entendre à l'Ecole, d'entrer à son tour dans le travail de découverte, d'invention culturelle, de création culturelle, c'est tout à fait capital. On découvre : 1° ses égaux, grâce à l'interdit de la violence, et 2°, qu'on va grandir. Mais grandir c'est accroître ses moyens, ses pouvoirs, sa liberté, sa compréhension du monde, tout en sachant qu'on va devoir résoudre -et aujourd'hui c'est la caractéristique, le défi essentiel de notre système éducatif- des problèmes dont nous ignorons nous-mêmes, entièrement, complètement, l'existence. Pendant des millénaires, la transmission se fait de manière simple, si on peut dire, à travers les rituels initiatiques et à travers le fait que les fils reprennent les métiers des pères, et les filles reprennent les fonctions des mères. Mais aujourd'hui le renouvellement des

savoirs et des savoirs-faire s'accélère à une vitesse très grande –des évaluations de l'UNESCO prétendent que les savoirs et les savoirs-faire de l'humanité doublent à peu près tous les 4 ans, ce qui veut dire que ce que nous savons en 2004 est le double de ce que nous savions en 2000, le quadruple de ce qu nous savions en 96 ; 98 % des savants qui ont fait la science telle que nous la connaissons, sont aujourd'hui vivants. On nous parle de Newton, Archimède, Galilée..., mais les savants qui ont fait la science sont, à 98 %, vivants aujourd'hui.

Cette extraordinaire accélération, où le renouvellement des savoirs va infiniment plus vite que le renouvellement des générations, transforme la mission de l'Ecole, complètement, puisqu'il ne s'agit plus seulement de transmettre mais aussi de développer les capacités d'affronter, de se confronter à l'imprévisible. Quel sera l'état de la planète quand les enfants qui ont aujourd'hui 3 ans en maternelle, ou même 18 ans en terminale, atteindront la cinquantaine ? Nous en sommes à 6 milliards d'habitants, nous serons probablement 10 ou 11 milliards... Vous connaissez les problèmes relatifs au défi que nous posent la croissance urbaine, la croissance démographique et la croissance industrielle, à travers le monde : 15 % de la population de la planète s'accaparent 85 % de ses richesses, pendant que 85 % de la population se contentent des 10 ou 15 % des ressources de la planète qu'on leur laisse. Combien de temps cela va durer ?

Dire aux enfants et aux adolescent, voilà, c'est cela que vous allez avoir à résoudre, vous avez intérêt à bien travailler à l'Ecole et à devenir compétents et savants parce qu'on va avoir besoin de gens tout à fait pointus pour résoudre des problèmes dont nous n'avons pas la moindre idée. Et même dans les savoirs eux-mêmes, le prof de physique peut très bien commencer son cours en expliquant qu'on ne sait toujours pas d quoi on parle quand on parle de la lumière, et que la mécanique quantique et la théorie de la relativité universelle sont toujours inconciliables, et inconciliées, que le biologiste, l'objet même de la vie, de sa science, il ne sait pas ce que c'est. Donc : « Entrez à votre tour dans cette histoire, entrez à votre tour dans cette tâche infinie d'exploration, de recherche de l'efficacité dans les techniques, de recherche de la beauté dans les arts, de la vérité dans les sciences, à votre tour puisque nous, nous avons été jusque là et qu'on est incapables de répondre à un certain nombre de questions que se pose l'humanité depuis 3 millions et demi d'années probablement. »

Cela, c'est le deuxième volet de socialisation : l'Ecole.

Je me moquais tout à l'heure de cette succession, de ce morcellement, du hachis de l'emploi du temps et de l'espace : la reproduction des oursins, la résolution des équations du 3^{ème} degré, la récitation du poème de Rimbaud... J'avais l'air de me moquer mais il ne faut pas oublier que cet immense effort de tension vers la connaissance, c'est ce qui caractérise l'Ecole. Quand on essaie de justifier ce qui se passe à l'Ecole par une prétendue utilité, par exemple professionnelle, effectivement, on dénature complètement cette fonction même de l'Ecole. La construction du polygone régulier à 17 côtés, au compas et à la règle, on n'en aura jamais besoin dans son existence, naturellement. Peut-être, si vous êtes technicien ou commercial et que vous essayez d'enlever un marché en Angleterre, et que vous êtes capable de faire une citation de Shakespeare dans le texte, bon, là, vous enlèverez peut-être le marché par rapport à un autre même s'il est beaucoup plus compétent que vous... Mais c'est à peu près tout. La culture ce n'est pas seulement pour briller dans les salons ou pour réussir au jeu des milles francs... Il y a, dans cette aventure dans laquelle nous invitons les enfants à entrer, quelque chose qui est tout à fait décisif pour la socialisation, pour la construction de soi. Ce poème de Rimbaud, il parle de moi.

Lorsque N. raconte en classe qu'une jeune fille de son quartier a été violée, je lui demande d'écrire le texte, ce qu'il a fait bien sûr. Lorsqu'il raconte qu'elle a porté plainte selon les formes légales, et qu'au bout d'un mois il ne se passe rien et que la plainte, semble-t-il, est en train de s'engloutir..., le grand frère de la jeune fille s'énervait beaucoup. Lui et ses camarades mènent leur propre enquête, ils retrouvent le violeur... Je ne vous dis pas la nuit que le violeur a passée, mais il n'en est pas mort... Ils sont rentrés chez lui de force. « Moi, je suis rentré chez moi à une heure du matin parce que j'avais une interro de maths le lendemain. » Cela me permet de lui dire que s'il n'a pas de sang sur les mains, c'est à cause de cette dérisoire interro de maths. Le violeur s'est fait massacrer. Naturellement, lui a porté plainte et le grand-frère a été mis en examen, sous inculpation d'enlèvement, tortures, actes de barbarie... Réclusion criminelle à perpétuité, c'est ce qu'il risque. L'avocat que prend la famille découvre que la plainte de la sœur n'était jamais sortie du Commissariat parce que le violeur est le fils d'un ancien policier. Dans cette histoire que N. raconte, je commence d'abord par lui indiquer ce que n'importe quel citoyen à partir de 18 ans devrait pouvoir lui dire, qu'il y a des procédures, qu'il ne suffit pas d'aller au commissariat porter plainte. On peut, c'est une nécessité même dans les cas moins graves, écrire directement au Procureur de la République ; « Ah ? Mais comment on écrit au Procureur de la République ? » - « Mais tu mets ça sous enveloppe, au Procureur de la République, Bobigny, ça arrivera. Et avec les pièces justificatives, certificat médical... Le Procureur ne va certainement pas classer l'affaire sans suite, et la demande d'enquête serait venue. Alors que là, effectivement, placée sous un coude, la plainte n'est pas sortie du commissariat. »

Je sais bien que je n'ai pas le droit de commettre des injures, des actes d'incivilités à l'égard des autres, qu'on doit me respecter, mais quelles sont les procédures ? Les règlements intérieurs sont pleins de prescriptions très moralisantes. « La communauté scolaire... », « il faut se respecter les uns les autres... », très bien, mais qu'est-ce que je peux faire quand on m'a manqué de respect, quand un professeur passe son temps à traiter la classe : « Vous êtes tous une bande de p'tits nuls, on se demande ce que vous faites là-dedans ? » Qu'est-ce qui se passe lorsqu'on me manque de respect ? Où est le guichet, où est le formulaire ? Où est la procédure ? Où est l'équivalent de la déclaration en greffe, de tout ce que peut utiliser le *citoyen* dans les procédures civiles et pénales ? Le Code civil et le Code pénal ne sont rien sans leur codes de procédures. Un règlement intérieur d'établissement scolaire n'est rien s'il n'y a pas le code de procédure qui va avec : le guichet, les heures d'ouverture..., sur l'équivalent de porter plainte ou de porter un litige, si on n'est pas d'accord avec la note d'une copie ou de choses comme ça.

Vous voyez comment se dessinent un certain nombre de solutions aux questions de la violence dans les établissements scolaires.

Il y a là quelque chose de fondamental dans ce deuxième lieu de socialisation : l'Ecole, cette découverte de l'égalité, progressive, qui fait qu'en effet l'autorité du professeur, du maître ou de la maîtresse ne s'exerce pas du tout comme le pouvoir paternel ou maternel. C'est une autorité de nature complètement différente parce qu'elle rend auteur, elle donne pouvoir, elle fait grandir. Sinon, ce n'est pas une autorité, c'est un pouvoir. Dans cette situation, massive aujourd'hui, qui fait que lorsque j'entre en classe, j'ai peur -forcément, ils sont 25, 30, 35 et 40 à grouiller- je me demande : « Est-ce que je vais tenir ? Est-ce que je vais pouvoir les tenir ? ». Nous avons tendance, dans ces cas-là, à confondre l'exercice du pouvoir *sur* un groupe avec l'exercice de l'autorité *dans* un groupe. « Aubeo », cela veut dire « grandir », cela veut dire « devenir auteur ». Exercer son autorité dans la classe ? Parce que je suis plus grand qu'eux, parce que j'ai plus d'expérience qu'eux et parce que j'en sais un peu plus qu'eux. Mais cette autorité c'est une autorité destinée à se rendre elle-même inutile. Faire en sorte qu'un

jour l'enfant me dise « Je n'ai plus besoin de toi, merci, ça va, je me débrouille tout seul. ». « Eduquer », cela veut dire « conduire hors de ». Articuler à l'école la construction des savoirs et l'institution de la loi, c'est cela l'enjeu dans ce deuxième lieu de socialisation.

Ville : solidarité.

Le troisième lieu, c'est la Ville, les associations de quartiers et tout ce qui peut se passer à l'extérieur. Là, ça relève de la responsabilité des collectivités locales : l'animation de la vie infantile et juvénile. Dans les associations aussi, on découvre quelque chose de fondamental, par rapport aux exigences de la socialisation, c'est un troisième interdit, celui du parasitisme. Les enfants le savent, le disent entre eux ; les jeunes, les ados, quand l'un d'entre eux agit en parasite, disent : « Il tape l'incrust' » (un film vient de sortir avec ce titre là), c'est à dire : « T'as qu'la gueule pour boire, tu pourrais pas payer à ton tour, la partie de baby foot ou n'importe quoi ? »

On entre là dans une exigence de réciprocité, d'égalité dans les échanges. Interdit d'agir en parasite ; et ça ouvre à une troisième valeur qui est celle de la devise républicaine : la fraternité. J'aime bien ce mot, évidemment, mais c'est un peu moralisant, un peu sentimental, à mon sens. Et puis les sœurs pourraient se sentir frustrées. Je préférerais le mot de solidarité, tout en sachant que la solidarité a plusieurs degrés : solidarité mécanique, institutionnelle, organisée par une société : sécurité sociale, assurances..., et puis également solidarité active qu'on met en œuvre dans cet échange, dans ces dons réciproques. Quand, dans une équipe de foot, les arrières ne font pas leur boulot, ce que font les avants n'a plus de sens. Dans un orchestre, si un instrument se met à faire des couacs, ce que font les autres n'a plus de signification, se trouve détruit. Donc, par la nature même de l'activité, une interaction obligatoire, je découvre quelque chose d'essentiel, c'est que je ne peux retirer du plaisir de ces activités que si je travaille également au plaisir des autres, je découvre que je ne peux pas prendre mon plaisir contre celui des autres. Sinon, on est effectivement dans la violence.

Je ne peux m'approprier que ce que je donne.

Je vais terminer là-dessus : ce que l'enfant va donc pouvoir découvrir, progressivement, à l'Ecole, dans l'articulation de la construction des savoirs et de l'institution de la loi. L'Ecole n'est pas une association, une classe n'est pas une association, les enfants ne se sont pas choisis les uns avec les autres, ils n'ont pas choisi leurs maîtres, je ne les ai pas choisis, on est dans une institution. Les rapports dans cette institution sont fondés par les principes du droit. Dans une association, si le violon fait des couacs, ce que joue la clarinette n'a plus de sens, mais dans une classe, X est assis à côté d'Y, X peut échouer, Y peut réussir. Je peux donc dire à Y qui réussit : « Tu ne vois pas que ton camarade n'y arrive plus, tu ne pourrais pas lui donner un coup de main ? » et il va me répondre : « Je m'en fous, ça n'est pas mon problème, il n'a qu'à faire comme moi, il n'a qu'à bosser. » Si je suis dans une classe de préparation au concours, je ne risque pas d'avoir beaucoup de succès, évidemment.

On a commencé par un hommage à Freinet. J'ai commencé moi aussi dans une Ecole normale d'instituteurs, mais comme professeur. C'est tout à fait marrant, étant frais émoulu du CAPES de philosophie, avec des études telles que je les avais conduites, en redoublant trois classes au passage, de se retrouver devant de futurs instituteurs ou institutrices, ou même des instituteurs ou institutrices en fonction. Et qui étaient, comme on disait élégamment à l'époque, « en stage de recyclage » (de « formation continue », dit-on aujourd'hui). Etre là, en position, comme professeur de psychopédagogie, pour

leur apprendre comment faire la classe. A des gens qui ont déjà passé 15 ans dans leurs propres classe !. La situation des profs d'Ecole normale c'est très formateur. J'ai donc travaillé dans les classes Freinet d'école primaire, avec des gens comme Fernand Oury que j'ai rencontré en 71, et d'autres, j'ai eu là toute une formation dont j'ai bénéficié par les chances de l'existence.

Histoire vraie sur laquelle je vais terminer. Elle se passe dans un CE2, à Bondy, enfants de 7-8 ans, troisième année d'école primaire, la maîtresse les a eus au CE1. Classe pédagogie Freinet, pédagogie institutionnelle. A Bondy, école entourée par les silos à main-d'œuvre dont je parlais tout à l'heure : dix minutes pour monter en classe, 5 minutes pour redescendre, un quart d'heure, 4 fois par jour, une heure, une année sur 6 passée à manœuvrer... Ecole classique.

Mardi après-midi, les groupes sont au travail. Deux ont fini leur travail et se sont plongés dans les bouquins de la bibliothèque, les B.T., au fond de la classe. Un petit vient tirer par la blouse la maîtresse pour l'emmener jusqu'au tableau parce qu'il y a quelque chose qu'il ne savait pas faire. Elle le regarde et lui dit « Tu ne vois pas que je suis occupée ? Tiens, va voir M. » et elle désigne un des deux au fond de la classe ; lequel fait à haute voix : « Ah non, Madame, il pue ! » Le gamin pue, en effet. (Qu'est-ce qui se passe dans certaines familles, ou bien des gamins sont les seuls à se lever le matin, pour venir à l'école ? Parce que les grands frères ont vaqué à leurs occupations nocturnes ou parce qu'on est à la deuxième génération de chômage...) Cela nous a fait un peu sursauter. La maîtresse aurait pu très bien avoir la réponse : « Ce n'est pas gentil, il ne faut pas dire des choses comme ça, tu sais bien que ce n'est pas de sa faute ; il faut être gentil avec ceux qui ont des problèmes, des difficultés, il faut se pencher sur les exclus... » Comme aurait pu écrire Flaubert, dans le dictionnaire des idées reçues : « Exclusion : lutter contre. » Elle aurait pu avoir la réponse humanitaire. Mais non, la maîtresse répond assez violemment : « Je ne te demande pas ton avis, tu vas l'aider, si tu n'es pas content tu le diras au Conseil. »

C'est peut-être la première fois où j'ai pris conscience de la démarche de l'application des principes du droit : nul ne peut être juge et partie... Donc : séparer évaluation pédagogique interne du travail de la classe, de la validation externe des résultats, qui est nécessaire, elle aussi ; instituer dans l'établissement une instance de jugement : le Conseil de la classe institutionnel, élargi au Collège, aux établissements, avec des étapes intermédiaires si nécessaire vu les effectifs, une instance de jugement qui tranche dans les litiges ou qui décide des punitions, des réparations, en cas d'infraction au règlement... Instituer véritablement les principes du droit comme règlement, comme régleme des libertés réciproques.

Comment articuler ces libertés ? La maîtresse a répondu : « Je ne te demande pas ton avis, tu vas l'aider, si tu n'es pas content tu le diras au Conseil. » Dans le cours de l'action, on ne discute pas la loi parce que, précisément, elle se discute. On ne peut pas sans arrêt réunir l'assemblée générale et voter pour savoir si on va voter... On a connu ça, dans des mouvements comme mai 68... On ne va pas passer son temps à refaire le monde à chaque seconde, il s'agit d'agir, il s'agit d'apprendre, il s'agit de travailler, il s'agit d'apprendre à travailler *avec* : les situations de coopérative, le Conseil... La loi ne se discute pas parce qu'effectivement elle se discute, mais *pas au même moment*.

Suite de mon histoire. Le vendredi, de 3 heures à 4 heures et demie, Conseil, Président de séance, secrétaire, cahier des décisions, décisions affichées, on vérifie si les décisions prises ont été respectées ou pas, règlements de compte, conflits, micro conflits... M. n'a pas ramené l'affaire au Conseil suivant, auquel j'ai assisté aussi. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Peut-être parce qu'il a découvert quelque chose qu'on ne

peut découvrir finalement que dans ces deux instances de socialisation, d'abord, principalement, l'Ecole, et dans les associations ensuite. Il a peut-être découvert ceci, qu'en expliquant à son petit camarade ce que lui-même avait compris, après l'avoir expliqué, après l'avoir partagé, l'avoir transmis, l'avoir donné, il le maîtrisait beaucoup mieux lui-même. Nous avons tous fait ces expériences de nous rendre compte que nous maîtrisons un savoir, un savoir faire d'autant mieux que nous avons été amenés en situation de le transmettre à quelqu'un d'autre.

Autrement dit, à l'Ecole on découvre ceci de fondateur, de fondamental, qui caractérise la relation éthique dans son essence la plus profonde : je ne peux m'approprier que ce que je donne. Je ne peux réellement maîtriser, m'approprier que ce que je transmets. Le savoir, c'est ce qui s'augmente de se donner. Ce ne sont plus du tout les logiques extérieures, les trois lignes de violence dont je parlais tout à l'heure, ce ne sont plus du tout les logiques encore actuelles de l'Ecole, où il s'agit de passer les diplômes pour s'inscrire de la manière la plus élevée possible dans la hiérarchie et imposer son pouvoir aux autres ; ce ne sont plus du tout les logiques extérieures de l'économie de la prédation des petits caïds de banlieue, qui ont la même morale que les prédateurs internationaux qui mettent à sac l'économie de la planète, et en péril la survie de l'espèce humaine. Il se passe là, en effet, quelque chose qui est de l'ordre du rôle d'une résistance, qui va heurter de plein fouet un certain nombre de logiques... Le savoir c'est se donner, c'est une caractéristique qu'il partage avec l'amour. Mais le développement de l'amour, ce n'est pas de la responsabilité de l'Ecole ni des associations, c'est celle des familles, c'est effectivement ce qu'il y a de fondateur. Je ne peux m'approprier que ce que je donne, du coup ma liberté ne s'arrête pas du tout là où commence celle de l'autre, sinon nous serions dans la guerre des territoires, dans l'affrontement, et un enfant ne peut grandir sans accroître ses prises sur le monde, donc si sa liberté devait s'arrêter là où commence celle de l'autre, il y aurait forcément des frictions aux frontières. Ma liberté commence où s'arrête celle de l'autre. Un footballeur comprend ça très bien -je parle des équipes amateurs pas des logiques professionnelles- je parle des gamins qui jouent ensemble et se mettent d'accord sur des règles et qui découvrent qu'on a d'autant plus de plaisir qu'on a travaillé avec efficacité au plaisir des autres.

DISCUSSION SUIVANT L'INTERVENTION DE BERNARD DEFRAHCE.

T.S. : Instituteur dans une école de Nanterre, je me retrouve beaucoup par rapport à ce qui a été dit sur Freinet, Oury... Ce sont des choses vers lesquelles je tends, mais je souffre à les mettre en place. Je me retrouve beaucoup dans ce que vous disiez à propos de vos collègues. Mes collègues qui ont des 8-10 ans disent qu'ils sont très durs à canaliser, ils narguent ceux qui sont en classe... Les collègues pensent que là, il faudrait être plus sévères, ce que je rejoins. Mais, par ailleurs, je suis à la limite d'être pointé du doigt parce que je veux faire du Freinet. Là, c'est la fausse image laxiste qui m'est accolée. Je crois beaucoup à la pédagogie institutionnelle. Comment arriver à faire malgré tout ? Les élèves disent parfois « Vous allez nous aider, vous êtes plutôt dans notre camp que dans celui de vos collègues », mais la réalité n'est pas là, je trouve qu'il y a une unité à faire avec mes collègues. Il faut prendre du temps, il y a un apprentissage et je ne détiens pas une vérité par rapport à eux. Comment arriver doucement à faire avec ce quelqu'un qui se contente d'être tout autoritaire avec les 6 ans et qui refuse d'aller voir les 10 ans ? Ils peuvent se permettre une violence auprès des enfants de 6 ans qu'ils ne pourraient pas se permettre auprès de ceux de 10 ans. Malheureusement, les enfants sont habitués à ce contact et c'est dur. J'anime le conseil de délégués de l'école, en m'appuyant sur la pédagogie institutionnelle, en proposant aux collègues qu'on reçoive des plaintes, des félicitations... Un collègue m'a dit : « Cela me gêne qu'un enfant puisse féliciter un adulte. » J'ai réfléchi à ça et maintenant je mets : « Félicitation – remerciements ». Un Conseil de délégués, c'est à la mode, mais pour la collègue, peut-être que c'est du vent, que ce que je fais ne sert à rien. Pour beaucoup de collègues, et pour moi, on vit comme une violence que les enfants arrivent les mains dans les poches : « Ben, on va voter... ». C'est un apprentissage, je comprends, aussi. La vraie question, c'est aussi le pouvoir. Je me dis que peut-être nous sommes très violents par rapport aux élèves parce que nous ne respectons pas certaines choses, et en même temps je vois que dans l'urgence il y a des actes de violence qui sont, à mon avis, des appels à ce que nous, nous fassions respecter la loi.

C.G. : J'ai 3 questions.

Premièrement, vous avez ces feuilles devant vous qui me paraissent un élément très important pour l'élaboration de votre topo. Il me semble que c'est un élément décisif que cette prise en compte du vécu des élèves et de cette parole des élèves, qui d'ailleurs pourrait être articulée de manière intéressante avec les autres exposés que nous avons entendus dans ce site de travail, sur la question de l'identité et de la reconnaissance de cette identité et du vécu des élèves dans les établissements scolaires. Pouvez-vous nous donner votre point de vue là-dessus et nous dire comment vous recueillez cette parole ?

Deuxième question : le problème de la cohérence des comportements dans un établissement scolaire, par exemple. Vous parlez beaucoup des « individus », du comportement des individus et peu du fonctionnement de l'institution, en ce qu'elle a tendance à s'auto protéger et à se fermer sur elle-même. Comment penser un autre fonctionnement, une autre manière d'agir sur l'institution ? Il faudrait qu'il y ait une analyse sociologique du fonctionnement de l'institution, me semble-t-il.

Troisième question : elle touche à un problème que j'ai connu dans le cadre de la Commission éducative, c'est celle du respect de la parole donnée. La Commission éducative est une institution qui existe dans mon établissement (et dans d'autres),

comme une sorte de lieu de négociation avant le Conseil de discipline, donc une instance où les faits peuvent se dire et être examinés.

B.D. : C'est le Tribunal de police.

C.G. : Un peu. L'an passé j'y ai participé en tant que professeur principal.

B.D. : Cela ne siège pas à intervalle régulier ?

C.G. : Non. Il y avait eu un conflit avec un prof et j'étais là en tant que prof principal de cet élève. Il avait dit des choses qui étaient des paroles réparatrices, me semble-t-il. La sanction est cependant tombée comme si il n'avait rien dit. J'ai été beaucoup choquée de ça mais je n'avais pas droit à la parole sur le moment. J'ai écrit ensuite en disant : « Il me semble que si l'on veut que les choses évoluent dans l'institution, il faut qu'on puisse dire qu'une parole avancée peut être crue, et que des adultes la croient. Mais en même temps, on est dans un climat de tension parfois tel que la parole, c'est du vent. Comment peut-on œuvrer au rétablissement d'une parole qui peut être crue ?

A-M. V. : J'ai 2 questions.

La première, celle de l'autorité. Il me semble, dans la continuité de ce qui a été dit qu'il y a un réel problème de légitimité de l'autorité, dans nos institutions, chez les adultes. Il y a une confusion de sens à propos de ce qu'est l'autorité et comme en plus il y a un déficit de légitimité total par rapport à ça, et un grand désarroi, je crois que c'est dur dans ces conditions d'espérer instaurer du droit et de la loi, si on n'a pas clarifié cette affaire-là dans les établissements scolaires.

Deuxième chose, ce qui est la deuxième grande mission des enseignants, la mission d'évaluation et la façon dont le système éducatif traite l'évaluation des élèves, qui est pour moi quelque chose qu'on met sous le tapis très vite et à propos de quoi je ne vois pas d'avancée dans notre système. Comment peut-on s'y prendre pour faire avancer à la fois une meilleure connaissance des bonnes pratiques en la matière, une véritable réflexion sur l'évaluation des élèves et quelles sont ses incidences sur leur comportement. On parle sans arrêt des moments de l'évaluation mais rarement de ce que l'on fait quand on évalue les élèves.

B.Z. : L'intitulé de l'intervention était « Articulation des réponses... ». Il y a 3 lieux : famille, école, quartier ou associations. Nous, nous sommes une association, nous nous penchons, avec le séminaire qu'on a provoqué, sur cette articulation. Ce n'est pas le seul sujet que nous avons essayé d'aborder, mais c'est bien là-dessus que nous avons choisi d'intervenir aussi. Je voulais attirer l'attention là-dessus, et dire, pour conclure, que beaucoup d'enseignants ont répondu présents à ce séminaire, beaucoup de gens aussi dans des secteurs autour de l'école, et des éducateurs, des gens de la prévention, des gens travaillant dans les quartiers, avec lesquels nous sommes aussi assez étroitement en contact. D'ores et déjà, nous avons une conclusion à tirer : c'est, au vue des réponses qui nous sont revenues de ces milieux, que nous savons que nous sommes dans le juste ; mais nous mesurons en même temps l'énorme déficit de communication, dans le sens relations, de mises en contact, de mise en réseau même... D'un autre côté, certains de ceux auxquels nous nous sommes adressés pour avoir leur participation, et qui auraient dû utilement être avec nous, ne sont pas présents, pour des raisons multiples sans doute.. Mais presque jamais dites. Ce qui montre tout le chemin qu'il y a à parcourir pour faire reconnaître la pertinence de l'action citoyenne.

L. C-B. : Après notre dernière séance, je me demandais comment articuler l'intériorisation des règles qui devrait faciliter le vivre ensemble et la diversité culturelle des élèves, ou des jeunes ?

B.D. : On va prendre les questions à l'envers.

L'intériorisation des règles étant liée à la diversité culturelle, cela suppose que l'on doive clairement distinguer si on est dans la politesse, dans le rite, dans le rituel, dans le religieux..., et c'est très difficile à faire parce qu'il y a des zones frontières où on ne sait pas très bien où l'on est. L'histoire du voile, par exemple, est tout à fait significative de ce point de vue là. On a voté une loi qui ne peut pas être une loi puisqu'un même signifiant peut correspondre à plusieurs signifiés et que je ne peux connaître le signifié que quelqu'un attribue à un certain signifiant qu'à le lui demander, et il peut me répondre « Cela ne vous regarde pas. ». Sauf à procéder par des méthodes d'inquisition, la question, la torture..., extirper à quelqu'un ce qu'il a décidé de garder dans son for intérieur c'est impossible. Donc, « Pourquoi tu portes la barbe ? » - « Parce que j'appartiens à une famille de marins qui porte la barbe depuis des siècles, j'ai la flemme de me raser le matin, j'appartiens aux Frères musulmans, etc » Mais la première réponse c'est : « Cela ne vous regarde pas. » Donc je suis Grosjean comme devant car je ne peux punir que les signes, d'après le texte même de la loi, qui seraient une expression religieuse. Mais comme il se trouve que les mêmes signifiants peuvent correspondre à plusieurs signifiés, que le voile pour une jeune fille sera un signe d'émancipation, pour l'autre un signe d'esclavage, il y a celles qui veulent se protéger des regards et des tripotages des garçons, dans un certain nombre de collèges, il y a l'autre soumise aux grands frères... Je ne peux connaître le signifié qu'à condition de me livrer à des opérations d'inquisitions qui sont interdites. Donc, c'est une loi qui n'en est pas une.

Alors qu'est-ce qu'un loi ?

La loi, c'est ce qui articule la liberté. Si je veux -c'est là où se situe ma liberté, dans cette décision initiale- si je veux -là, suis n'importe quel verbe qui désigne n'importe quelle action humaine- je dois : 1° subir un certain nombre de contraintes matérielles : « je ne mets pas d'essence dans la voiture, je n'ai aucune chance de rouler », et d'autre part, et de manière articulée, je dois respecter quelques obligations sociales, comme nous sommes plusieurs à exercer la même liberté : « tout à l'heure je vais rentrer chez moi, je vais rouler à droite et j'espère que les autres en feront autant, sinon je n'arriverai pas chez moi ». Donc, ici, la règle, l'interdiction apparaît comme la conséquence de l'exercice d'une liberté.

Or, nous avons toujours l'habitude d'inverser, surtout à l'école, « inverser » c'est à dire - et je répond en même temps à la toute première question- faire passer le devoir avant le droit. « Ils ont des droits mais ils oublient qu'ils ont des devoirs », il y a ce « mais » qui tranche la phrase en deux, qui montre l'incohérence totale de ce lieu commun... Il y a des personnes humaines, dans nos sociétés, qui n'ont que des droits, et aucun devoirs : les enfants qui ne sont pas à l'âge de raison, les grabataires, les fous..., sont jusqu'à preuve du contraire des personnes humaines auxquelles on ne reconnaît que des droits. Donc, le droit est premier et le devoir n'en est que la conséquence. La conséquence pratique. Si je veux parler en classe, alors je ne peux plus bavarder. Impérativement, dans la classe -et c'est 80% de mon énergie, dans ces classes terminales de lycée, qui passe dans l'institution même des conditions de la parole, c'est à dire de lutter contre le bavardage- je fais taire impitoyablement, sans aucune discussion possible, le bavard, pour qu'il puisse parler. Et s'il ne veut pas parler alors je

le fais taire, purement et simplement. On décide dans le silence et dans la soumission. Quand on parle, c'est pour être entendu, je n'y suis pour rien dans cette histoire... « Ah, Monsieur, pourquoi vous vous énervez, dans les autres classes ça se passe comme ça... » Qu'est-ce qui se passe dans ces lieux là, y compris dans les lycées les plus bourgeois, ou les plus « calmes » en apparence ? Je calme l'agité, impérativement, pour qu'il puisse agir. Si la classe n'est pas un lieu d'activités, alors elle deviendra un lieu d'agitation, ou pire encore, de résignation, de repli sur soi... Alors là, silence au fond de la classe. Celui-là il n'embête personne et le jour où il se jette par la fenêtre, on se demande bien pourquoi ?

L'intériorisation des règles, c'est l'intériorisation très concrète, très pratique, dès qu'on apprend à marcher, à parler, à devenir propre, à reconnaître qu'on est un garçon ou une fille, savoir qu'on va mourir... Dès l'âge de 3 ans, c'est cette intériorisation des règles, c'est ce mécanisme : « Si je veux alors je dois et, du coup, je peux, et il n'y a pas de limites à ma liberté... ». J'apprends à appliquer le principe de non-contradiction et autre, et l'axiomatique, etc., et à partir de là, je fais ce que je veux. Il s'invente 300 théorèmes de mathématiques à peu près par an, et ça ne s'arrêtera jamais, et notre liberté n'est effectivement pas du tout limitée à partir du moment où on maîtrise les contraintes matérielles, où on les utilise non pas comme des obstacles mais comme des points d'appui pour une action qu'on a soi-même décidée. Encore faut-il être en capacité de décider. « Pourquoi fait-on de l'orthographe, pourquoi fait-on de la philo ? » - « Et la musique, à quoi ça sert ? C'est bien des écouteurs que vous avez autour du cou... » - « Oui, ça me détend. » - « Ben, oui, la philo c'est la même chose, c'est pour se reposer, pour se poser un certain nombre de questions qu'on avait appris à enfouir depuis l'âge de 3 ans, 6 ans, 7 ans..., où on harcelait les adultes d'un certain nombre de questions auxquelles ils se révélaient incapables de répondre. Voilà. A partir de là, 90 % de ce que vous faites en maths ne vous servira plus jamais à rien... »

Première réponse, celle du droit. Indiquer les procédures, pour éviter qu'on se croit obligé d'être amené à se faire justice à soi-même, à se venger...

La deuxième réponse est celle de l'Ecole. Il y a eu cette histoire de cette jeune fille violée... Cette histoire qui déchire ton quartier, c'est une histoire millénaire. Hélène, qui s'est faite violée, n'était pas forcément consentante, et il s'en est suivie une guerre sauvage dont Homère a écrit le poème, que nous lisons toujours. Et de quoi nous parle Shakespeare, de quoi nous parle Mozart ? De quoi nous parle Goya ? Les tragiques grecs ? Eisenstein ? Ils nous parlent de guerres, de viols, de tortures, d'incestes, des choses les plus épouvantables, des pulsions les plus inavouables et destructrices qui nous habitent et que nous avons transformées dans les formes les plus hautes de la culture.

L'intériorisation des règles, ce n'est pas l'étouffoir de cette énergie de la violence, c'est l'utilisation créatrice de ce qui, laissé à son libre jeu pourrait être parfaitement destructeur. M. est institutrice dans une classe. On lui a confié un gamin dont on lui a dit pis que pendre, plus personne n'en veut, alors elle veut bien, elle fait aussi de la pédagogie institutionnelle. Pendant 15 jours, ça se passe très bien, le garçon se tient très bien... Au début de la 3^{ème} semaine, le lundi après-midi, il rote. La classe ricane, on passe à autre chose. Le mardi, il recommence, 5 minutes après, il re-rote. Le mercredi, c'est toutes les 5 minutes... Il est en train de détruire la classe, en rotant toutes les 5 minutes, en faisant exprès. Le jeudi soir, je demande « Comment il fait d'abord pour roter comme ça, » « Elle me dit « J'en sais rien, il sait roter à volonté. » « Il faudrait lui poser la question. Après, peut-être tu pourrais instituer le concours de rots et on verra bien ce qui va se passer ». Le lendemain, il rote et elle dit, avant de se fâcher « Je voudrais savoir comment tu fais, parce que moi, je n'y arrive pas.. » Le gamin ne dit

rien, s'écrase, et tous les autres : « Moi, M'dame, je sais, je sais faire... ». On inscrit dans l'emploi du temps, 2 minutes par jour, le concours du plus beau rot. Le lundi suivant, ça a lieu comme ça, le mardi, le mercredi ..., et puis le Conseil suivant, le vendredi, « Hé ben, ça va comme ça... On passe à autre chose. » Il n'a plus jamais roté.

L'intériorisation des règles c'est l'expérimentation contrôlée de leur transgression. Qu'est ce qui se passe si je n'ai pas les points d'appui matériels qui me permettent d'agir ? Qu'est-ce qui se passe ? Comme dans ce pays où les voitures roulaient à gauche mais qui était entouré de pays où les voitures roulaient à droite. Le gouvernement a fini par dire « Bon, tant pis pour les traditions, on va passer à la conduite à droite. » C'est très brutal, parce que, à minuit tout le monde roulait à gauche et à zéro heure tout le monde roule à droite. Alors le gouvernement, dans sa sagesse, a prévu un temps de transition, où on pouvait choisir de rouler soit à droite soit à gauche....C'est, au passage, toute l'histoire de l'éducation en France. Quand on ne fait les choses qu'à moitié, ne pas s'étonner du résultat.

Il faudrait dire des choses aussi sur le balancement entre autorité et laxisme. C'est toujours en termes quantitatifs. On se pose la question de l'imposition de la loi ou de la règle, on ne se pose pas la question de son institution. Et l'institution de la loi c'est expérimenter, toucher les limites. Le sol est dur quand j'apprends à marcher. Si je tombe ça fait mal, mais s'il n'était pas dur, je ne pourrais pas marcher. Les choses résistent, elles sont ce qu'elles sont...

Comment l'Ecole peut-elle permettre l'institution de la loi ? Par l'expérimentation, contrôlée, progressive, sous la responsabilité des adultes. Evidemment, si, à la majorité des votes, ils décident de flanquer l'enquiquineur du moment par la fenêtre, mille regrets, la démocratie ce n'est pas l'application mécanique de la loi de la majorité, ce sont des procédures qui permettent au dissidents, au solitaires, à l'exclu, au minoritaire, d'être protégé contre les tentations de lynchage, d'exclusion...

La question sur l'articulation entre l'éducation et l'association est décisive -et aussi avec le troisième pôle qui est la famille. Il faut faire extrêmement attention. Quelquefois, on parle de partenariat, de cohérence, il faut se rencontrer... Je suis un peu méfiant par rapport à un certain nombre de dispositifs dans lesquels l'enfant, ou le jeune, risque fort de se trouver enfermé dans un réseau d'observateurs qui veulent son bien. Adil Jazouli décrit dans « Une saison en banlieue », le « triangle du mensonge », les embrouilles dans lesquelles s'empêtrent les jeunes puisqu'il ne faut surtout pas savoir dans la famille ce qui se passe à l'école, ce qui se passe dans la famille, il ne faut surtout pas que ça se sache à l'école, et il ne faut surtout pas que les petits copains dans la rue sachent qu'on travaille bien à l'école. C'est une sorte de préservation des marges de liberté par l'enfant. Là aussi il y a des défauts dans la socialisation, mais on peut d'autant mieux articuler les rôles respectifs de la famille, de l'école et de l'association qu'on les a soigneusement distinguées.

Sur l'évaluation et la validation, la question est de savoir ce que je sais faire, ce que je maîtrise. Est-ce que je serais capable de transmettre ? Quel est mon degré de compétence dans la maîtrise de tel savoir ou de tel savoir-faire ? Cela est sanctionné, ça ne peut pas être puni. Or, nous vivons, à l'Ecole, sous un régime de pénalisation constante, du travail scolaire ; c'est à dire que les tâches à accomplir deviennent des « devoirs », assimilés au sens que j'utilisais tout à l'heure : « les droits et devoirs ». Je suis « coupable » de ne pas respecter tel ou tel devoir, si je veux exercer telle liberté et laisser aux autres la possibilité de l'exercer également. Pour les comportements qui portent tort à autrui, dès lors que mon action implique autrui, il y a de la loi, ce que

signifie le principe « nul n'est censé ignorer la loi » ; je sais qu'il n'y a dès lors que la loi qui va structurer ma liberté. Cela suppose la capacité constituante d'élaborer des lois lorsqu'on considère que les lois existantes ne conviennent pas... C'est le Conseil de la classe coopérative, c'est le Parlement, le lieu où l'on parle pour faire la loi ensemble. Obéir, c'est, simultanément « J'obéis parce que j'ai passé au crible des critères de la moralité et de la rationalité la validité de telle ou telle loi de comportement. »

Pour en revenir au triangle, famille-institution-association, distinguer les rôles. Si vous le punissez à l'école, il n'y a aucune raison pour que je sois obligé de la redoubler à la maison. Une co-éducation des enseignants et des parents amène à comprendre ce qu'il en est de la distinction du civil et du pénal. On ne peut pas punir une mauvaise note. D'ailleurs, il n'y a pas de « mauvaises notes », il n'y a que des notes basses, ou élevées. Pour arriver à faire comprendre à mes élèves de terminale, quand ils s'essayaient, au premier trimestre, à la dissertation, que le 3 est une excellente note..., Ils me regardent l'œil rond, évidemment. « Je ne sais pas faire » - « Comment voulez-vous savoir faire déjà ce que vous venez seulement d'apprendre à faire ? » Au 2^{ème} trimestre, la note sera 10, au jour du bac, 15, ou 20... Pourquoi pas ? La distinction des rôles entre la famille, l'institution et l'association est capitale ? Quand une institution veut jouer le rôle de l'autre... Il y a une critique récurrente de la part des « intégristes républicains », ils disent : « Les enseignants n'ont pas à être des animateurs socio-culturels, assistantes sociales, flics etc... » Il m'arrive souvent de dire, « Oui, heureusement que tu ne cherches pas à jouer l'assistante sociale parce que je me demande quel résultat ça donnerait ? » Ce sont des compétences. Animateur socio-culturel, éducateur spécialisé, magistrat, flic, assistante sociale, médecin, sont des compétences validées par des diplômes, qui ne sont pas les miens. Mais avant d'être prof de maths ou autre, je suis citoyen. Les mathématiques, excellent exemple, parce que les structures mathématiques sont justement celles à l'origine de la citoyenneté : identité, égalité, réciprocité, etc, c'est là que se construisent les structures universelles : tu peux être Chinois, Patagon, Russe..., mais $2 + 2 = 4$... Comment faire en sorte que les choses soient claires ? Les éducateurs spécialisés, eux, n'ont pas à faire le métier d'enseignant. Le rattrapage scolaire, tout ce qui est dans le secteur associatif, qui est très riche, permet de comprendre peut-être comment on pourrait s'y prendre à l'école pour que le travail d'apprentissage reprenne du sens, mais est-ce qu'on va continuer à refaire l'école après l'école ? Important de distinguer ce qui revient aux uns et aux autres pour que le gamin ne se sente pas enfermé ; voir la scène familiale de la mère et de l'institutrice qui discutent devant le gamin en parlant de lui à la troisième personne.

Sur évaluation-validation, encore. C'est la question de la justesse, c'est aussi celle de la justice. Personne n'a jamais prétendu que le baccalauréat pouvait consacrer le degré de savoir ou de culture d'un individu quelconque. Toute une série de problèmes portent sur la justesse de la validation des résultats. 12 profs de français corrigent chacun la même copie (photocopiée) dans leur coin, il y a 10 points d'écart entre eux, sur la même copie. Depuis les expériences de la Fondation Carnegie, que Henri Pieron a analysées, on sait que pour prévoir la note d'une copie il vaut mieux connaître le correcteur que le candidat... Nos modes d'évaluation sont arbitraire, n'ont pas de sens. On peut pallier, il y a des commissions d'harmonisation,, quelquefois double correction...

Il y a aussi la question de la justice. Qui note ? Non pas « Comment je suis noté ? mais « Qui me note ? » Qui évalue ? Si c'est celui qui enseigne qui note les résultats de son propre enseignement, il y a un effet de miroir. Donc, séparer radicalement l'évaluation interne du travail pédagogique de la classe, hors regard hiérarchique, de la validation externe des résultats. Comment faire ? Dans la situation actuelle, il n'y a ni évaluation

des résultats atteints, ni évaluation pédagogique interne : Où en est-on du programme ? Qui est largué ? A qui donner un coup de main ? Est-ce que les travaux de groupes sont efficaces ? Le Conseil de la classe est nécessaire pour cela et la validation externe est aussi nécessaire. Il faut que les profs s'entendent sur les progressions (1^{er} trimestre, 2^{ème} trimestre...), sur les programmes, sur les savoirs eux-mêmes...

La légitimité de l'autorité, la perte des repères, le désarroi, le fait que les gens soient désesparés aujourd'hui... J'aime bien ce mot « désesparé », parce qu'il montre en même temps le côté positif de cette situation d'incertitude générale : le désenchantement du monde et des valeurs transcendantes du sacré... Tout ce qui est de l'ordre de la transcendance, qu'elle vienne du sol dans les systèmes archaïques religieux ou qu'elle vienne du ciel dans les systèmes monothéistes, ces transcendances se sont évanouies. On est « désesparé », mais « désesparé » c'est le contraire d'être « esparé » (où il n'y a plus de liberté), « désesparé » c'est « être libéré », d'une certaine manière, mais ça nous renvoie à nos obligations et à l'incroyable difficulté qu'il y a, pour la personne, pour l'individu, à s'assumer en tant que tel. La légitimité de l'autorité c'est la légitimité de l'auteur, historiquement, le mot autorité renvoie non pas à une personne mais à un texte. Ce sont les textes qui font autorité, c'est le savoir qui fait autorité, ce n'est pas la personne, ce n'est pas l'enseignant, et ma seule autorité, la seule légitimité de mon autorité, ce sont les compétences dont je dispose, dont je sais que ce sont des compétences ouvertes- le biologiste ne sait toujours pas de quoi il parle quand il parle de la vie - ces compétences que j'ai acquises, que je partage. Selon la logique que j'ai exposée tout à l'heure, mon autorité va se fonder sur ma capacité à être auteur de ma parole et à être auteur de ce que je fais, à pouvoir en rendre compte, à en répondre, et aider les élèves à devenir auteurs à leur tour. Ces textes que mes élèves ont écrits sont écrits parce qu'ils sont demandés et que mes demandes ne sont jamais des ordres.

APPROCHES CULTURELLE ET PURIDISCIPLINAIRE DES MODES D'ACTION EN MILIEUX URBAINS ET SENSIBLES

SYNTHÈSE ET CONCLUSION

Ghettoïsation sociale et ethnique, xénophobie et racisme, violences et incivilités, perte de légitimité de l'autorité, perte de repères, gens désemparés... La société française connaît des dynamiques qui l'interpellent sur son identité et qui minent les fondements du vivre-ensemble. Rebondir sur ces symptômes en visant à une re-fondation du contrat social, voire en rêvant à un ré-enchantement du monde, c'est là un défi qui vaut d'être relevé. En s'en donnant des moyens.

Le séminaire de Coup de Soleil en Essonne, dont les Actes présents veulent rendre compte, a eu pour but d'obtenir une description et des éléments de compréhension des problèmes en « milieux urbains dit sensibles ». Pourquoi ce choix ? Parce que ces quartiers ou banlieues, comme on les appelle aussi, sont « un reflet de la société française dans toutes ses composantes » (MCS), lieux d'une interface névralgique entre la société d'accueil et les groupes issus de l'immigration ainsi que les nouveaux migrants, et parce qu'il y a urgence à articuler les réponses à apporter aux dits problèmes (les « modes d'action »).

Nous sommes aussi partis du présupposé de la nécessité de la pluridisciplinarité pour traiter de questions qui débordent chacun de nous isolément (professionnels, ou groupements associatifs, ou même institutions) par leur complexité et leur caractère évolutif rapide.

Nous privilégions l'approche culturelle parce que c'est notre terrain d'action et parce que la culture est une pierre d'achoppement des problèmes d'identité et de ceux du vivre ensemble ; enfin, elle porte la réponse essentielle à la question du sens (HS).

Les notes qui suivent expriment succinctement les principales lignes de force (constats, questionnements, pistes de travail...) ressortant des interventions et des débats qui les ont suivies au cours des cinq séances de travail tenues au printemps 2004, auxquelles ont participé une cinquantaine de personnes ayant répondu à notre invitation, exerçant toutes des activités les mettant directement en contact avec les populations et réalités qui nous intéressent. (Chacun pourra se référer au texte intégral des interventions et débats qui ont été transcrits et soumis aux intervenants avant publication.)

La présentation retenue pour la synthèse est un découpage de notre seule responsabilité, discutable sans doute, notamment dans la mesure où les rubriques pourraient faire croire à des hiatus entre leurs différents contenus, alors qu'ils se renvoient les uns aux autres de façon inséparable, nécessaire. De même, les interventions comme les débats, sont apparus comme en écho les uns avec les autres du fait même de l'unité profonde des problèmes abordés.

1. Etat des lieux.

Sont sélectionnés ici des aspects problématiques de la situation, ce n'est pas par négativité mais volonté de cerner ce qui est à dépasser ; on trouvera dans les deux parties suivantes quelques réponses et pistes pour l'action.

Les ghettos sociaux et ethniques.

« Cités », lieux où on est « logé », et non pas lieux « habités », parce que lieux de « stockage de main-d'œuvre » (BD). Lieux objets de stigmatisation, qui font peur, ils sont au cœur des représentations négatives dans la société. Ces représentations contribuent au malaise de ceux qui y vivent, ils s'en échappent quand ils le peuvent, mais ils rejettent souvent ces représentations parce qu'elles ne correspondent pas forcément à leurs réalités ; celles-ci ne sont pas toujours pires que celles de zones d'habitat individuel.

Dénonciation des conditions d'exclusion, d'enfermement, de misère qui y règnent, pour les jeunes notamment. Dénonciation des processus qui y ont conduit, qui y conduisent encore. Les politiques de la ville menées jusqu'à une époque récente ont eu des intentions et moyens trop divers et fluctuants pour changer les situations sociales et ethniques sur le fond ; même constat, avec des nuances positives, pour les actions de réhabilitation des bailleurs et des villes.

Lieux où se manifestent aussi des initiatives sociales et culturelles (venant d'associations, de Maisons de quartiers...) aussi nombreuses que méconnues : échanges culturels, actions de solidarités, rassemblements citoyens..., autant d'expressions de la richesse humaine qu'ils contiennent.

Au total, des situations diverses et contrastées, plus souvent positives que l'image médiatique qui en est ordinairement retenue, mais porteuses aussi de maux individuels et collectifs, de « lignes de violences » et de ruptures.

Communautarisme et communautarisme.

Politiquement, le communautarisme est stigmatisé constamment, avec référence au modèle anglo-saxon. Mais « le communautarisme peut-être un moteur au développement individuel, si on ne s'y enferme pas. » (MCS).

Dénonciation de la principale cause de développement des communautarismes enfermants : les ghettos sociaux et ethniques ; dénonciation également des fantasmes religieux intégristes. Dénonciation, mais sans les mettre sur le même plan, des blocages institutionnels et médiatiques au débat religieux autorisant une parole religieuse saine face au discours intégriste.

La question de l'identité.

La question, centrale, de l'identité traverse toutes les interventions et les débats. Il est important de faire ressortir qu'elle n'est pas le propre des « jeunes issus de l'immigration ». Posée pour eux, elle l'est aussi, et beaucoup par eux, pour la société française dans son ensemble. Rapprochements faits avec des interrogations identitaires, individuelles ou collectives, passées ou présentes, dans les régions françaises.

Les problèmes d'identité sont différents selon les différentes strates de population issues de l'immigration : anciennement installées, nouveaux migrants....

H.S. insiste sur le retard de la prise en compte de la différence culturelle, en France, auquel il voit plusieurs raisons, principalement culturelles ; on aime les énoncés abstraits alors que l'identité des migrants se trouve aujourd'hui dans des choses très concrètes : famille, sexualité, éducation des enfants, santé...

Pour les parents issus de l'immigration, la culture de leurs pays d'origine n'est pas la même que celle de leurs enfants nés ici. Et celles des nouveaux migrants sont encore différentes.

Les jeunes de l'immigration sont à la recherche « d'une identité plurielle » (MCS).
 « Qui je suis ? Question existentielle. « Pour savoir où je vais, je dois savoir d'où je viens. » (AZ).
 Une identité culturelle. Le jeune est en perte de sens, par non transmission de la mémoire de ses parents, de leur culture d'origine. Et en quête de sens.
 Une identité citoyenne. « Nous voulons travailler à la réalité et à la ré-appropriation d'un pays que nous considérons comme le nôtre. » (MCS). Mais les récupérations politiciennes posent problèmes.
 Une identité religieuse. Il y a le jeune non croyant et celui pour lequel « l'islam est un repère de construction » (MCS). Avec le risque de la récupération intégriste.
 « Les jeunes issus de l'immigration revendiquent leur place parce qu'ils se considèrent non pas comme des migrants mais comme des Français, seulement ils ont vu qu'on les considère comme des Français de seconde zone ; ils se retournent vers la sphère religieuse, laissée à l'abandon (sous-entendu : « par les institutions », et, peut-on ajouter, au nom d'une « laïcité » étroitement comprise.) » (JZ).

Violences et incivilités à l'école et dans les quartiers.

Cette question a été également au cœur des interventions.
 BD distingue trois lignes de violences dont sont porteurs les jeunes : celles héritées de l'histoire de leurs parents ou de la leur propre : celle de leurs pays qu'ils ont fuis. ; celle, institutionnellement destructrice, vécue à travers la sélection scolaire : le fonctionnement de l'Ecole étant contraire aux principes élémentaires du droit qui fondent les exigences du vivre-ensemble ; celle du cadre de vie : rapports de voisinage dans les cités, modes de gestion des bailleurs, pression constante médiatique (tentation des marchandises à travers la pub)...
 Avec HS, on peut relever une quatrième ligne de violence chez les jeunes issus de l'immigration, et chez les parents aussi : celle résultant de la non-connaissance et reconnaissance par la société d'accueil, de la culture du migrant ; il s'ensuit une perte de sens (la société d'accueil devient « société d'écueil », HS) ; point de départ de conduite à risques, avec des formes de rites initiatiques chez les jeunes en quête de sens.
 Dans les années 80, les jeunes réalisateurs issus de l'immigration, s'emparent de l'image cinématographique (MM) : ils interpellent la société française sur le racisme, la xénophobie, les discriminations, le problème du logement..., c'est à dire des violences dont elle est porteuse. Passage positif du statut de victime à celui d'acteur citoyen.

Conflits et malentendus institutions/familles.

Conflits entre migrants (anciens ou nouveaux) et institutions (Ecole, Justice, Santé, bailleurs sociaux...) résultent aussi de la non connaissance ou reconnaissance de leur culture par les travailleurs sociaux (qui appliquent des concepts inadéquats, comme ceux relatifs à la parentalité). Ils résultent encore de l'ignorance où sont les migrants de la culture française institutionnelle (juridique, éducative...), ainsi que des logiques culturelles au niveau des familles (sexualité, éducation, santé...).
 D'où, difficulté pour l'individu de s'assumer en tant que tel. BD parle d'individu, HS parle plutôt de personne ; dans cette différence terminologique tient une différence essentielle entre la conception philosophique de la relation sociétale et la conception anthropologique. HS interprète ainsi le problème pour le jeune issu de l'immigration, placé entre la culture des parents (qui est une culture de l'hétéronomie -le jeune tient compte de la famille, des ancêtres, il leur rend compte) et la culture éducative de la société d'accueil qui est une culture de l'autonomie.

L'écueil des représentations.

Aspect critique des rapports sociaux. Interventions et débats ont largement souligné le poids, dommageable pour le vivre-ensemble, des représentations négatives, réductrices, accolées aux migrants, aux personnes issues de l'immigration, à leurs cultures.

Les imaginaires sont encore colonisés, dans la société d'accueil comme chez les migrants eux-mêmes (notamment, mais pas exclusivement, chez les pères).

Les jeunes sont trop ramenés à une seule partie de leur histoire, et à une interprétation de cette histoire.

Absence de reconnaissance de l'histoire des jeunes, de leurs familles (immigration, relations internationales...

La France n'assume pas encore pleinement sa propre histoire (« son passé, son passif », MCS), ni son présent : d'où le sens des difficultés à désigner les jeunes issus de l'immigration : « Beur », terme rejeté par beaucoup de jeunes, « Black », référence à la société anglo-saxonne !

La TV connaît une déficience de lieux de représentations positives (accentuée avec la disparition de certaines émissions : Saga Cité en 2003). L'absence d'un point d'ancrage commun aux membres de la famille (comme l'était l'émission « Mosaïques » jusqu'en 1987, indépendamment de son côté « folklorique » et d'un discours trop officiel pointé par certains) contribue à l'atomisation du groupe famille ; tandis que la parabole favorise l'influence des idées venues du Moyen-Orient auprès des jeunes.

L'islam et la civilisation arabo-islamique, en particulier, souffrent de représentations médiatisées pauvres, dévalorisantes, à quelques exceptions. L'Ecole présente des déficiences persistantes à ce sujet, malgré quelques changements dans les programmes.

2. Des réponses concrètes.

Face aux problèmes existants, plusieurs types de traitements ont été présentés, donnant lieu dans les débats à des examens critiques et, selon, à des questionnements sur les moyens et limites.

Prise de parole, engagement citoyen, travail sur les représentations.

MCS, journaliste, grand « témoin », issu lui-même des cités, travaille à permettre à « une génération privée de représentation » (entendons « représentation politique ») de « s'approprier ce pays que nous considérons comme le nôtre ». Le moyen : le magazine « RESPECT », expression de cette génération ; il sollicite beaucoup la parole des jeunes, il porte leurs revendications au droit d'avoir une identité plurielle, au droit pour les jeunes en quête d'identité d'avoir aussi des contradictions. Il dénonce aussi les ghettos sociaux et ethniques, favorisant les « communautarismes enfermants ».

AZ, à la direction de l'association « Médiation », La Source-Orléans, base le travail associatif sur sa connaissance du quartier où il vit depuis sa jeunesse, sa population, ses problèmes, et développe une stratégie d'échanges et de communication entre personnes et groupes. Objectif : faire entendre la voix des habitants dans les affaires concernant la vie de La Source (auprès des élus, administrations, entreprises prestataires...), créer du lien social dans la ville, contribuer aux conditions du vivre-ensemble. « La France, c'est la rencontre de gens qui viennent tous d'horizons différents et qui essaient de construire une maison, petit à petit. » (AZ).

BZ (Association Coup de Soleil) décrit le travail en cours avec un groupe de paroles multiculturel (groupe Femmes d'un Centre municipal), à partir de photos de famille comme précurseurs de parole, visant à ressouder le lien social au sein du groupe mis à mal par les discours faussés autour du port du voile islamique.

Le cinéma offre un exemple d'évolution positive de l'image de l'immigré dans la société française, avec la naissance d'un cinéma de l'immigration autochtone (MM) et la conquête du statut de personnage de fiction par l'immigré. Certains films ont eu un gros succès commercial. Ce travail des réalisateurs et comédiens issus de l'immigration (ou non), va dans le sens d'une ouverture plus favorable de la société vis à vis des jeunes issus de l'immigration (peut-on espérer) ; mais cela ne peut pas avoir d'effet mécanique à soi tout seul.

RESPECT Magazine offre un exemple de travail pour construire d'autres représentations, en donnant également la parole aux jeunes ; il veut contribuer au vivre-ensemble en visant à « décoloniser les imaginaires » et à libérer cette population des images réductrices où elle est enfermée, des peurs (réciproques) et des enfermements suicidaires, des sentiments de victimisation... : travail sur l'histoire, débat ouvert sur l'islam (sans craindre de discuter avec des fondamentalistes) (MCS)...

La médiation ethnopsychiatrique.

HS travaille dans le « transgénérationnel systémique », intervenant à la demande des institutions (Justice, Santé...), animant des groupes de paroles. Le médiateur vise à dépasser les maux des migrants (anciens et nouveaux), relatifs aux relations parents/enfants par exemple, ainsi que les conflits immigrés/institutions en prenant en compte l'acception anthropologique de la culture (« la culture, c'est le système linguistique, le système de parenté, le système d'alliances, le système initiatique, éventuellement, la religion, le système culinaire... ») ; il travaille donc le cas échéant avec un interprète. « A côté de l'acception savante, esthétique, de la culture, utilisée en France, il y a l'acception anthropologique selon laquelle la culture vise à donner un ordre au chaos. » (HS). Ses groupes de paroles sont donc interculturels, et « toujours avec la présence d'enseignants, psy, travailleurs sociaux, pour que ces derniers prennent conscience qu'ils ne peuvent travailler et réussir dans leurs missions sans créer du lien. » (HS).

La prévention par l'éducation.

Face aux violences et incivilités dans l'école et dans les quartiers, BD, enseignant (philosophie), ayant une longue expérience de militant associatif en zone « sensible » en Seine-Saint-Denis, spécialiste du droit de l'enfant, travaille à l'articulation des savoirs et de l'institution de la loi dans l'Ecole. Sans en cacher les difficultés, BD évoque la mise en œuvre des moyens (notamment par la pédagogie institutionnelle) de l'intériorisation de la règle comme réponse à la tentation de la violence ; c'est aussi l'action pour la connaissance et le respect des procédures de règlement des infractions à la règle, en direction des élèves et des adultes, dans les établissements. « Instituer les principes du droit comme règlement, comme réglage des libertés réciproques », (BD). La parole de l'élève, écrite, est sollicitée, jamais imposée, et écoutée. Objectifs : « faire grandir l'élève », lui permettre « d'accéder à un degré supérieur de liberté » ; « éduquer » c'est « conduire hors de ».

Même travail, dans le cadre associatif, pour la connaissance et le respect du droit et des procédures dans les quartiers : dans les affaires de relations interpersonnelles, les problèmes liés aux modes de gestion des cités...

Questions et réflexions des participants ont porté principalement sur les dysfonctionnements institutionnels de l'Ecole, notamment au regard des objectifs poursuivis, ainsi que sur les difficultés de l'intériorisation des règles liées à la diversité des cultures, où il importe de « distinguer ce qui relève de la politesse, du rite, du rituel, du religieux... » (BD).

3. Des perspectives.

Décoloniser les imaginaires.

Travail sur l'histoire à pousser : retour critique sur la grande histoire nationale, ses phases douloureuses, travail de mémoire. Trouver, extirper une richesse dans la multiplicité des histoires (MCS) : histoires personnelle, celle des familles, celle de la société française à travers celles de ses différentes composantes. Participer par là à la construction des identités, personnelles et collectives, et donc à la construction du vivre-ensemble. Travailler dans ce sens à l'Ecole particulièrement : développer la connaissance de soi et des autres, développer l'esprit critique.

Même travail à faire dans les médias.

Favoriser la connaissance et les rencontres interculturelles.

Travailler à la création de lien social.

Faire effort pour que l'adaptation à la société d'accueil ne soit pas toujours demandée aux seules personnes issues de l'immigration. Comprendre comment fonctionne l'autre. Ecouter (écoute active), écouter l'histoire de l'autre, pour comprendre, permettre la parole : conditions nécessaires pour que les rencontres ne soient pas des échecs destructeurs (« les jeunes sont aussi le produit de non-rencontres », MCS) mais que les personnes puissent se construire à travers elles.

Accepter de se remettre en question et accepter le fait que le désaccord puisse être une valeur fondatrice dès lors qu'on accepte d'entrer dans un espace de confrontation où les points de vue différents vont pouvoir s'exprimer (CG). (Approfondir aussi la connaissance de sa propre culture d'origine, « plus on maîtrise sa propre de culture plus on est ouvert à celle de l'autre » DH).

Créer, favoriser, les lieux de cette écoute, des échanges : groupes de paroles multiculturels..., maisons de quartiers, et favoriser l'établissement de liens de voisinage, de relations, de réseaux de convivialité...

Développer le travail interdisciplinaire dans les lieux de recherche-action interculturelle (enseignants, prévention, psychothérapeutes, assistantes sociales, animateurs culturels, militants associatifs..., en y associant élus, fonctionnaires de police, magistrats...).

Développer la formation à l'interculturalité (connaissances, communication...) dans les institutions (Ecole, pour les enseignants...)

Développer les partenariats associations culturelles-institutions (Ecole, collectivités locales, Prévention...) autour de projets d'interculturalité.

Créer des groupes « à la limite de la vie publique et de la vie privée » (HS).

Créer un « espace collectif » où les appartenances (religieuses, régionales...) pourraient se dire, qui pourraient permettre de décliner –et par là de dépasser- les souffrances et traumatismes dont elles sont porteuses, qui régissent et pèsent sur les relations sociales actuelles, génèrent de la xénophobie d'un côté, du radicalisme religieux de l'autre.

Travailler sur les frontières entre espace public et espace privé, qui sont très hétérogènes selon les sociétés et très évolutives, ce qui donne lieu à des débats et conflits. Travailler à une approche synthétique et historique de cela, pluridisciplinaire, en y intégrant le problème du droit.

Articuler les réponses aux violences et incivilités dans l'école et dans les quartiers.

Distinguer les rôles respectifs des lieux de socialisation : Ecole, famille et quartier (Ville, association...). Travailler dans chaque lieu, à ce que soit assumé consciemment le rôle de construction de la personne, d'apprentissage de la liberté chez le jeune qui lui revient : l'amour dans la famille, l'égalité dans l'Ecole, la solidarité dans la ville.

Articuler philosophie et initiation. (HS)

Question immense dans une société philosophique, la nôtre, qui a institué ces « espaces de tolérance, de liberté : le débat contradictoire, la laïcité, la démocratie », mais où « les enfants sont blasés » et où « les éducateurs n'arrivent pas à les mettre « en quête de », parce que la société philosophique a déconnecté le segment initiatique (qui fit partie d'elle-même), et que « en quête de », c'est de l'initiatique » (HS).

Mais il est possible travailler à développer l'aspect initiatique grâce au contact avec les migrants, et par là, à ce ré-enchantement nécessaire du monde.

Conclusion.

Quelles suites donner à ce séminaire ?

Les pistes ne manquent pas. Les questions non plus. Susciter le désir de vivre ensemble chez des groupes d'origines et de cultures différentes, viser à en réunir et fortifier les conditions, sont sans doute les clés du nouveau contrat social adapté à notre époque et à notre société où la multiculturalité est un fait irréversible. On sait que la raison trouve sa limite dans l'excès de rationalité -il n'y pas que son sommeil qui engendre des monstres- mais on ne peut ignorer les difficultés de construction du vivre-ensemble dans les sociétés où l'initiatique contribue à l'entretien des césures entre les groupes sociaux, familiaux, ethniques... Comment préserver et renforcer les espaces de tolérance et de liberté –identifiés chez nous à la notion de laïcité- qui nous ont été légués par les générations précédentes, tout en réhabilitant l'initiatique, dont les migrants sont porteurs ? Ou, pour reprendre la question de Hamid Salmi : comment parvenir à cette articulation entre philosophie et initiation ? La notion de « rencontre » trouve là sa nécessité et sa justification.

Concrètement, chacun, gagné à la conscience de cette nécessité, trouvera dans les pistes exposées –ou d'autres à explorer- de quoi alimenter sa créativité pour agir, à son poste et selon sa fonction, sur le réel. A une échelle collective, il semble nécessaire de développer des rencontres pluridisciplinaires et des partenariats afin de mettre en synergie les actions des différents acteurs de terrain concernés par les problèmes abordés, dans notre département. Cela correspond, à l'évidence, à une attente du public concerné comme en témoignent les fiches d'évaluation rendues par les participants au présent séminaire.

Il y aurait lieu d'y donner une suite, dans un an, pouvant par exemple partir d'un bilan des mises en œuvre des initiatives diverses nées de l'organisation, des contacts et des apports du séminaire 2004, certaines étant déjà en route.

TABLE DES MATIÈRES

AUX ORIGINES DU PROJET	3
PROGRAMME ET CALENDRIER DES ATELIERS - RENCONTRES .5	
PRÉSENTATION DES INTERVENANTS	7
« LES JEUNES DES QUARTIERS À LA RECHERCHE D'UNE IDENTITÉ PLURIELLE » INTERVENTION DE MARC CHEB SUN.....	9
ATELIER – RENCONTRE AVEC MARC CHEB SUN (DÉBAT).....	13
« REPRÉSENTATION DES IMMIGRÉS ET ENFANTS D'IMMIGRÉS À TRAVERS L'IMAGE CINÉMATOGRAPHIQUE » INTERVENTION DE MOULOUD MIMOUN.	17
DÉBAT SUIVANT L'INTERVENTION DE MOULOUD MIMOUN.....	25
« FAMILLES ISSUES DE L'IMMIGRATION : QUELS MAUX ET QUELLES MÉDIATIONS ? APPROCHE PSYCHO- THÉRAPEUTIQUE. » INTERVENTION DE HAMID SALMI.....	33
DÉBAT AVEC HAMID SALMI	47
"ARTICULATIONS DES RÉPONSES AUX VIOLENCES À L'ÉCOLE ET DANS LES QUARTIERS": BERNARD DEFRANCE	59
DISCUSSION SUIVANT L'INTERVENTION DE BERNARD DEFRANCE.....	77
APPROCHES CULTURELLE ET PURIDISCIPLINAIRE DES MODES D'ACTION EN MILIEUX URBAINS ET SENSIBLES SYNTHÈSE ET CONCLUSION	85
TABLE DES MATIÈRES.....	93